

présence du futur

roger zelazny

# le signe de la licorne



denoël

ROGER ZELAZNY

# *Le signe de la Licorne*

Roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR BRUNO MARTIN



DENÖEL

Titre original :  
SIGN OF THE UNICORN  
(Doubleday & Company, Inc. New York)

© 1975 by Roger Zelazny  
*et pour la traduction française*  
© by Éditions Denoël, 1978.

## 1.

Je feignis de ne pas lire les questions implicites dans les yeux du valet d'écurie quand je déposai mon macabre fardeau et laissai mon cheval à ses bons soins pour le pansage. Ma cape ne pouvait guère dissimuler la nature de son contenu quand je me jetai cette tripaille sur l'épaule avant de me diriger vers l'entrée de derrière du palais. L'enfer ne tarderait pas à exiger son dû.

Je contournai le terrain de manœuvre pour gagner l'allée menant à l'extrémité sud du parc. Moins de regards curieux par ce chemin. Je me ferais repérer, certes, mais ce serait beaucoup moins gênant que de passer par l'entrée principale dont les alentours sont toujours très animés. Bon Dieu !

Et re-bon Dieu ! Je me jugeais déjà amplement pourvu de soucis. Mais il semble bien que la richesse appelle toujours la richesse. Une sorte d'intérêt composé dans le domaine de l'esprit, j'imagine.

Quelques oisifs traînaient près du jet d'eau au bout du parc. Et deux gardes parmi les buissons en bordure de l'allée. Ils me virent venir, eurent un bref conciliabule et détournèrent les yeux. Avec prudence.

Moi, de retour depuis moins d'une semaine. La plupart des problèmes toujours sans solution. La cour d'Ambre, bourdonnante de soupçons et d'agitation. Et maintenant, du nouveau : une mort pour ajouter aux périls du court et malheureux pré-règne de Corwin I<sup>er</sup> : moi-même.

Le temps était venu d'agir comme je l'aurais dû dès le début. Mais il y avait eu tant à faire, au départ. Ce n'était pas comme si j'avais simplement hoché la tête en signe d'assentiment, au fur et à mesure. J'avais fixé des priorités et je m'y étais tenu. Pourtant, à présent...

Je traversai le jardin, quittant l'ombre pour passer dans les rayons obliques du soleil. Je m'engageai sur le vaste escalier à révolution. Un soldat se mit au garde-à-vous à mon entrée au palais. Je me dirigeai vers l'escalier de derrière, montai au premier, puis au deuxième étage.

Mon frère Random surgit de ses appartements sur la droite et se planta dans le couloir.

— Corwin ! lança-t-il en me dévisageant. Que se passe-t-il ? Je t'ai vu, du balcon, et...

— Rentre, lui dis-je en lui désignant la porte, d'un mouvement d'yeux. Nous devons nous entretenir en privé. Immédiatement.

Il hésita, en contemplant mon fardeau.

— Allons plutôt deux pièces plus loin, suggéra-t-il. Vialle est déjà ici.

— Très bien.

Il prit la tête et m'ouvrit la porte. Je pénétrai dans le petit salon, cherchai un endroit possible, et lâchai le corps.

Random écarquillait les yeux devant le paquet.

— Que dois-je faire ? s'enquit-il.

— Développer la camelote et y jeter un coup d'œil, lui répondis-je.

Il s'agenouilla, prit les pans de la cape et les écarta.

— Il est bien mort, constata-t-il. Alors, cela pose-t-il un problème ?

— Tu ne l'as pas examiné d'assez près, fis-je. Relève-lui une paupière. Ouvre-lui la bouche et examine ses dents. Touche les ergots sur le dos de ses mains. Compte les phalanges des doigts. Ensuite, tu me l'exposeras, le problème.

Il entreprit ces diverses opérations. Dès qu'il eut regardé les mains, il s'arrêta en hochant la tête.

— D'accord, je me rappelle, dit-il.

— Rappelle-toi donc à haute voix.

— C'était chez Flora...

— C'est le premier endroit où j'aie vu un être de cette espèce, confirmai-je. Mais ils étaient à tes trousses. Et je n'ai jamais su pourquoi.

— Exact. Je n'ai jamais trouvé l'occasion de t'en parler. Nous ne sommes pas restés ensemble assez longtemps pour cela. Bizarre... D'où provient celui-ci ?

J'hésitai, pris entre le désir d'apprendre son histoire et celui de lui raconter la mienne. Ce fut cette dernière qui prit le pas, parce que c'était la mienne, et qu'elle se passait tout à fait dans l'immédiat.

Je me laissai choir dans un fauteuil en poussant un soupir.

— Nous venons tout juste de perdre encore un de nos frères, dis-je. Caine est mort. Je suis arrivé un rien trop tard. Cette chose – ou cette personne – l'a tué. Pour des raisons évidentes, je voulais la prendre vivante. Mais elle m'a opposé une sacrée résistance. Je n'avais pas grand choix.

Il laissa fuser un faible sifflement et s'assit en face de moi.

— Je vois, fit-il en un murmure.

J'étudiais son visage. Avait-il un sourire – en coulisse – tout prêt à faire son entrée pour rencontrer le mien ? C'était fort possible.

— Non, déclarai-je d'une voix neutre. S'il en allait autrement, j'aurais pris mes dispositions pour qu'il plane moins de doutes sur mon innocence. Je te raconte exactement ce qui s'est passé.

— Très bien. Alors, où est Caine ?

— Sous une couche d'humus, près du Bosquet de la Licorne.

— Rien que cela est déjà suspect... ou le sera, observa-t-il. Aux yeux des autres.

J'acquiesçai de la tête.

— Je sais. Il fallait bien que je cache le corps et que je le recouvre, en attendant. Je ne pouvais tout de même pas le rapporter et me mettre à répondre aux questions. Pas alors que tu connais des faits importants pour moi.

— Bon, convint-il. Quoique j'ignore l'importance qu'ils peuvent avoir pour toi, ils sont à ta disposition. Mais ne me laisse pas en suspens, hein ? Comment est-ce arrivé ?

— C'était immédiatement après le déjeuner, commençai-je. J'avais mangé au port avec Gérard. Ensuite, Bénédicte m'a ramené en haut par l'intermédiaire de son Atout. De retour dans mes appartements, j'ai trouvé une note que l'on avait dû glisser

sous la porte. Elle me donnait rendez-vous en privé dans l'après-midi, au Bosquet de la Licorne. Et elle était signée Caine.

— L'as-tu conservée ?

— Oui. Je la tirai de ma poche et la lui tendis. La voici.

Il examina le feuillet en secouant la tête.

— Je ne sais trop, dit-il. Ce *pourrait* être son écriture – s'il avait été pressé – mais je ne le pense pas.

Je haussai les épaules, repris la note, la repliai et la rangeai.

— De toute façon, j'ai tenté de le joindre avec son Atout, pour m'épargner le déplacement. Mais il ne me recevait pas. Je me suis dit qu'il préférerait garder secret le lieu où il se trouvait, puisque cela paraissait si essentiel. Alors j'ai pris un cheval et m'y suis rendu.

— As-tu dit à qui que ce soit où tu allais ?

— Pas à âme qui vive. Toutefois, j'avais envie de donner un peu d'exercice à mon cheval, aussi ai-je adopté une assez vive allure. Je n'ai pas assisté à l'événement, mais je l'ai vu étendu sur le sol en entrant dans le bois. Il avait la gorge tranchée et des bruits provenaient des buissons, à quelque distance. J'ai poursuivi le type, je lui ai sauté dessus, nous avons lutté, j'ai été forcé de le tuer. Et pendant tout ce temps, nous ne nous sommes pas du tout parlé.

— Tu es sûr que c'était bien lui le coupable ?

— Autant qu'on le puisse en de telles circonstances. Sa piste remontait jusqu'à Caine. Et ses vêtements portaient des taches de sang frais.

— C'était peut-être le sien.

— Regarde bien. Pas de blessures. Je lui ai rompu le cou. Bien sûr, je me suis rappelé où j'avais déjà vu un de ses semblables. C'est pourquoi je te l'ai rapporté sans délai. Mais avant que tu m'en parles, il y a encore un détail... rien qu'à titre de confirmation. (Je tirai de ma poche une seconde note et la lui soumis.) Cette créature avait ce mot sur elle. Je présume qu'elle l'avait pris à Caine.

Random la lut, fit un signe de tête et me la rendit.

— De toi à Caine, lui donnant rendez-vous à cet endroit. Oui, je vois. Inutile de dire...

— Inutile de dire, coupai-je. Et cela ressemble en effet un peu à mon écriture... du moins à première vue.

— Je me demande ce qui se serait passé si tu étais arrivé le premier ?

— Probablement rien, dis-je. Vivant, mais en mauvaise posture...voilà, semble-t-il, ce qu'ils me veulent. L'astuce consistait à nous y faire parvenir dans l'ordre, et je ne me suis pas assez hâté pour manquer ce qui devait fatalement suivre.

Il hochait la tête.

— En admettant que les temps aient été calculés aussi juste, avança-t-il, il fallait que ce soit quelqu'un de bien placé, ici, au palais. As-tu une idée ?

Je laissai échapper un petit rire et allumai une cigarette, puis je ris de nouveau.

— Je viens à peine de rentrer. Tu es presque toujours resté ici, dis-je. Qui éprouve le plus de haine envers moi, en ce moment ?

— Question embarrassante, Corwin. Tout le monde a quelque chose contre toi. En temps ordinaire, j'aurais dit Julian. Seulement cela ne paraît pas tenir dans le cas présent.

— Pourquoi pas ?

— Lui et Caine s'entendaient fort bien. Et depuis des années. Ils s'intéressaient l'un à l'autre, ils étaient toujours ensemble. Et souvent. Julian est encore aussi froid, mesquin et mauvais que tu te le rappelles. Mais s'il avait de l'affection pour quelqu'un, c'était pour Caine. Je ne crois pas qu'il l'aurait tué, même pour t'atteindre. Après tout, il aurait pu trouver quantité d'autres moyens, si c'était cela qu'il visait.

Je poussai un soupir.

— Alors, qui vient ensuite ?

— Je ne sais pas... tout simplement pas.

— Bon. À ton avis, quelles seront les réactions à ce qui est arrivé ?

— Tu es coincé, Corwin. Tout le monde pensera que tu es le coupable, quoi que tu dises.

Je désignai du menton le cadavre. Random fit un signe négatif.



— Il pourrait facilement s'agir de quelque pauvre péquenot que tu aurais ramené d'Ambre pour lui coller l'affaire sur le dos.

— Je m'en rends compte. Curieux qu'en revenant à Ambre comme je l'ai fait, je sois arrivé au moment idéal pour occuper une position avantageuse.

— Au moment idéal, reconnut-il. Tu n'as même pas eu besoin de tuer Éric pour obtenir ce que tu voulais. C'était un coup de veine.

— Oui. Cependant, ce que je suis venu faire n'est un secret pour personne, et ce n'est qu'une question de temps pour que mes forces – étrangères, dotées d'armes spéciales et, cantonnées ici – fassent éclore de très mauvais sentiments. Jusqu'à présent, tout ce qui m'en a sauvé, c'est l'existence d'une menace extérieure. Et en outre il y a tout ce que l'on me soupçonne d'avoir fait avant mon retour... par exemple, l'assassinat des gens de Bénédicte. Et maintenant, cela...

— Oui, dit Random. J'ai senti tout cela venir dès que tu m'en as parlé. Quand tu as attaqué en compagnie de Bleys, il y a des années, Gérard a déployé une partie de la flotte pour qu'elle ne se mette pas en travers de tes projets. Quant à Caine, il a au contraire mené ses vaisseaux contre toi et t'a fait échouer. Maintenant qu'il est mort, j' imagine que tu vas donner à Gérard le commandement de toute la flotte.

— À qui d'autre ? Il est le plus qualifié pour ce rôle.

— Néanmoins...

— Néanmoins. Je le reconnais. Si j'avais à supprimer quelqu'un pour renforcer ma position, Caine serait le choix le plus logique. C'est l'évidence... qui m'accuse.

— Que proposes-tu pour t'en tirer ?

— Raconter à tous ce qui est arrivé et tâcher de comprendre pour découvrir qui est l'instigateur. As-tu mieux à m'offrir ?

— Je cherche comment je pourrais t'arranger un alibi. Mais ce n'est guère prometteur.

Je secouai la tête.

— Tu es trop proche de moi. Si parfait qu'il puisse paraître, il aurait probablement l'effet contraire.

— As-tu envisagé de te reconnaître coupable ?

— Oui, mais je ne pourrais m'appuyer sur la légitime défense ; la gorge tranchée, il ne peut s'agir que d'une attaque par surprise. Et je ne me sens pas la moindre envie de choisir la solution de fabriquer de fausses preuves contre lui pour des agissements malpropres, puis déclarer que je n'ai fait cela que pour le bien d'Ambre. Je me refuse tout net à endosser une fausse culpabilité dans de telles conditions. De cette manière aussi, je m'acquerrais un relent de faisandé.

— Mais aussi une réputation de vrai dur.

— Ce n'est pas ce genre de dureté qui convient à mes projets. Non, pas question.

— Alors cela couvre tout... ou presque.

— Qu'entends-tu par « presque » ?

Il examinait l'ongle de son pouce gauche, les paupières mi-closes.

— Eh bien ! il me vient à l'esprit que si par hasard tu souhaitais voir disparaître quelqu'un d'autre, le moment est opportun pour te rappeler qu'un coup monté peut très bien se retourner contre son auteur, ou même quelqu'un d'autre.

J'y réfléchis en finissant ma cigarette.

— Pas mal imaginé, dis-je, mais je ne peux plus me permettre de perdre d'autres frères pour l'instant. Pas même Julian. Qui, de toute façon, serait le moins facile à compromettre.

— Il n'est pas indispensable que ce soit un membre de la famille, dit-il. Il y a autour de nous une bonne quantité de nobles Ambriens qui pourraient avoir des mobiles. Si tu prends Sir Reginald...

— N'y pense plus, Random ! Le rejet de la culpabilité sur un autre est également hors de question.

— C'est bon. Dans ce cas, j'ai entièrement vidé mes petites cellules grises.

— Pas celles qui se chargent de la mémoire, j'espère.

— D'accord.

Il soupira. Il s'étira. Il se dressa, enjamba le troisième occupant de la pièce et alla jusqu'à la fenêtre. Après avoir écarté les tentures, il contempla un moment le paysage.

— D'accord, répéta-t-il. J'ai des tas de choses à te raconter...

Puis il égrena ses souvenirs à voix haute.

## 2.

« Bien que la sexualité vienne en tête de nombreuses listes, il est néanmoins d'autres activités auxquelles nous aimons nous adonner entre-temps. Pour moi, c'est tenir la batterie, voler dans les airs et jouer... sans ordre particulier de préférence. Oh ! disons que m'élever dans les nues me plaît peut-être un peu plus que le reste – en planeur, en ballon ou par d'autres moyens – mais c'est surtout affaire d'humeur, comme tu le sais. Par exemple, si on me posait la question une autre fois, mon choix pourrait être différent. Cela dépend surtout de mon désir du moment.

« Pour en revenir à mon histoire, j'étais ici, à Ambre, il y a quelques années. Je ne faisais pas grand-chose. Une simple visite, et j'étais encombrant. Père était encore de ce monde, et un jour où je voyais que son humeur tournait au sombre, je décidai qu'il était temps pour moi de partir en promenade. Une longue balade. J'avais souvent observé que sa tendresse envers moi tendait à grandir en proportion inverse de ma proximité. Il m'offrit une cravache comme cadeau de départ... pour hâter le processus de son affection, j'imagine. De toute façon, c'était une très jolie cravache – incrustée d'argent et merveilleusement façonnée – et j'en fis bon usage. J'avais l'intention d'aller à la recherche d'un petit coin d'Ombre où tous mes plaisirs simples se trouveraient rassemblés.

« La chevauchée fut longue – je ne veux pas te raser en donnant les détails – mais c'était assez loin d'Ambre, tout compte fait. Cette fois je ne cherchais pas un endroit où j'aurais une importance particulière. Ce peut être rapidement ennuyeux ou délicat, selon les responsabilités que l'on est prêt à assumer.

Je souhaitais rester durant un temps une non-entité sans charges, et consacrer les jours à m'amuser.

« Texorami était un port large ouvert, aux journées lourdes, aux longues nuits, avec beaucoup de bonne musique, des jeux vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des duels tous les matins, et entre deux, des bagarres mortelles, pour les impatients. Et les courants aériens étaient réputés. J'avais un petit planeur à voile rouge avec lequel je rasais les flots tous les deux jours. C'était la bonne vie. Je battais le tambour jusqu'aux heures matinales dans une boîte un peu en amont sur la rivière, où les nuages de fumée se traînaient autour des lampes comme des flots de lait. Après avoir joué, je partais en quête d'un peu d'animation, les filles et les cartes, en général. Et cela complétait ma nuit. De toute façon, au diable Éric ! Ce qui me rappelle... Il m'avait une fois accusé de tricher aux cartes, le savais-tu ? Et c'est peut-être le seul domaine où je ne triche jamais. Pour moi, les cartes sont affaire sérieuse. Je joue bien et j'ai de la chance. Éric était mauvais joueur et malchanceux. Ce qui n'allait pas chez lui ; c'est qu'il était si fort en des tas de choses qu'il se refusait à admettre qu'un autre puisse le surpasser en quoi que ce soit. Si on continuait à le battre à un jeu quelconque, on trichait obligatoirement. Un soir, il me chercha une vilaine querelle à ce sujet – cela aurait pu mal tourner – mais Gérard et Caine intervinrent. Un bon point pour Caine. Il avait pris parti pour moi. Pauvre gars... Foutue façon de mourir, tu sais ? La gorge... Bref, je me trouvais à Texorami, à faire de la musique et à lever des filles, à gagner aux cartes et à évoluer dans les airs. Des palmiers et des femmes qui fleurissaient la nuit contre les murs. Les bonnes odeurs marines – épices, café, goudron, sel – tu connais. Nobles, marchands et gens du peuple... les mêmes honnêtes habitants que partout ailleurs. Marins et voyageurs de tout poil, de passage. Et des types dans mon genre, en marge de la vie quotidienne. Je passai un peu plus de deux années de bonheur à Texorami. Pure vérité. Guère de relations avec les autres. Quelques souvenirs du genre carte postale de temps à autre par l'intermédiaire des Atouts, et voilà. J'avais en majeure partie oublié Ambre. Et tout cela changea un soir où j'avais en

main un « full », tandis que le mec assis en face de moi cherchait à décider si je bluffais ou non.

« Le Valet de Carreau se mit à me parler.

« Oui, c'est ainsi que cela commença. De toute façon, je me sentais d'humeur étrange. Je venais de jouer deux morceaux plutôt excitants et j'en étais encore un peu ivre. De plus, j'étais physiquement tendu après une journée de planeur et une nuit presque sans sommeil. Je devais conclure par la suite que c'était sans doute notre tournure d'esprit combinée aux Atouts qui me faisait voir ainsi les choses alors que quelqu'un tentait de me joindre et que j'avais des cartes en main... n'importe lesquelles. Naturellement, à l'ordinaire, nous recevons les messages les mains vides, sauf lorsque nous faisons nous-mêmes l'appel. Il se peut que mon subconscient – qui jouissait d'une large liberté dans le moment – se soit emparé des accessoires disponibles par simple habitude. Plus tard, j'eus pourtant l'occasion de m'étonner. En réalité, je n'en sais rien, tout simplement.

« Le Valet dit : “Random” Puis son visage se brouilla et ajouta : “À mon aide.” Je commençai alors à avoir une vague impression de la personnalité, mais très faible. La communication dans son ensemble était très floue. Puis le visage se reforma et je vis que j'avais raison. C'était bien Brand. Il avait l'air lamentable et paraissait enchaîné ou lié à quelque chose. “À l'aide !” répéta-t-il.

— Je suis ici, dis-je. Qu'y a-t-il ?

— ... prisonnier, marmonna-t-il, et d'autres mots que je ne saisis pas.

— Où cela ? m'enquis-je.

Il secoua la tête.

— Peux pas te recevoir, fit-il. Pas d'Atouts et je suis trop épuisé. Il va falloir que tu prennes la route la plus longue...

« Je ne lui demandai pas comment il s'y prenait, tout en n'ayant pas son Atout. Découvrir d'où il appelait paraissait d'importance majeure. Je lui demandai comment m'y prendre pour le repérer.

— Regarde de très près, dit-il. Rappelle-toi tous les aspects, il se pourrait que je n'aie pas d'autre occasion de te les montrer. Et de plus, viens en armes...

« Alors je découvris le paysage... par-dessus son épaule ; par une fenêtre, par-delà un rempart, mais sans certitude. C'était loin d'Ambre, en un lieu où les ombres deviennent folles. Plus loin que je n'aime aller. Brutal, avec des couleurs changeantes. Ardent. Une journée sans soleil dans le ciel. Des roches glissant, tels des bateaux à voile, en travers des terres. Brand était là, dans une tour... petit îlot de stabilité dans ce monde mouvant. Et je m'en souvenais bien. Je me rappelais la présence lovée à la base de la tour. Brillante. Prismatique. Une sorte de créature gardienne, semblait-il... trop étincelante pour que j'en distingue les contours, que j'en évalue les dimensions exactes. Puis tout disparut. D'un seul coup. Et je restais là, les yeux fixés sur le Valet de Carreau, de nouveau, avec le type d'en face qui ne savait plus s'il devait se fâcher de ma longue distraction ou se demander si je n'avais pas subi quelque attaque physiologique.

« Je quittai la partie sur cette main et rentrai chez moi. Je m'étendis sur le lit, pour réfléchir tout en fumant. Lors de mon départ, Brand résidait encore à Ambre. Cependant, par la suite, quand je m'étais renseigné à son sujet, personne n'avait la moindre idée de l'endroit où il pouvait être. Il avait passé par une de ses crises de dépression, avait fini par s'y arracher un jour, et était parti à cheval. Voilà tout. Et pas d'échanges de messages dans un sens ou dans l'autre. Il ne répondait pas, il se refusait à parler.

« Je m'efforçais d'envisager le problème sous tous les angles. Il était intelligent, fichtrement intelligent. Probablement l'esprit le plus capable de la famille. Il était en danger et il avait fait appel à moi. Éric et Gérard étaient davantage épris d'héroïsme et auraient sans doute accueilli avec plaisir cette occasion d'aventures. Caine serait allé voir, par curiosité, je pense. Julian aussi, pour paraître supérieur à nous tous et marquer des points dans l'estime de Père. Ou, la solution la plus facile, Brand aurait pu appeler Père lui-même. Père s'en serait occupé. Mais c'était moi que Brand appelait. Pourquoi ?

« Il me vint à l'idée que peut-être l'un ou les autres étaient responsables de sa situation actuelle. Disons, par exemple, que Père ait commencé à montrer une préférence pour lui... Bon. Tu

connais la chanson. Éliminer le positif. Et si en pareil cas Brand appelait Père, il paraîtrait pusillanime.

« Je remisai donc ma première intention de faire appel à des renforts. C'était moi qu'il avait appelé, et ce serait peut-être lui trancher la gorge que de laisser savoir à un des habitants d'Ambre qu'il avait réussi à passer un message. Très bien. Mais qu'est-ce que cela signifiait pour moi ?

« Si la succession était en jeu et qu'il soit vraiment devenu le favori, je pourrais faire pis, et de beaucoup, que de lui porter secours pour qu'il se souvienne de moi. Et sinon... Eh bien, le champ des possibilités était vaste. Peut-être était-il tombé sur un complot en cours, une information qui se révélerait utile. J'étais également curieux d'apprendre quel moyen il avait pris pour éviter les Atouts. À mon avis, ce fut donc la curiosité qui m'imposa la décision d'aller seul essayer de le délivrer.

« Je manipulai mes propres Atouts pour tâcher de rétablir la communication. Tu t'en doutes, pas de réponse. Je m'offris une bonne nuit de sommeil, puis, le matin, je fis un nouvel essai. Cette fois encore, négatif. Bon. Il ne servait de rien d'attendre plus longtemps.

« Je nettoyai mon épée, avalai un repas de poids, passai des vêtements résistants. Je pris en outre de grosses lunettes à verres polarisants. J'ignorais si elles fonctionneraient là-bas, mais cette chose qui montait la garde m'avait paru terriblement éclatante... en outre, cela ne fait jamais de mal d'emporter tout ce qui pourrait être utile. D'ailleurs, je m'armai également d'un pistolet. J'avais l'impression qu'il serait sans effet et j'avais raison. Mais comme je le répété souvent, on ne sait pas tant qu'on n'a pas essayé.

« Le seul être auquel je fis mes adieux était aussi un batteur, car je m'arrêtai pour lui faire cadeau de ma batterie avant de prendre la route. Je savais qu'il en prendrait le plus grand soin.

« Je descendis au hangar, préparai le planeur à voiles, m'élevai dans les airs, trouvai un courant favorable. Il me semblait que c'était la bonne façon de partir.

« J'ignore si tu as jamais plané à travers Ombre, mais... Non ? Eh bien, je filai au-dessus de la mer jusqu'à ce que la terre ne fût plus qu'une ligne floue au nord. Puis sous moi les flots



tournèrent au bleu de cobalt, se hérissèrent et secouèrent leurs barbes étincelantes. Le vent tourna. Je virai. Je fis la course avec les vagues en direction de la côte, sous un ciel qui s'assombrissait. Quand je parvins de nouveau à la rivière, Texorami avait disparu, remplacée par des kilomètres de marécages.

« Je remontai le courant à l'intérieur des terres, traversant et retraversant le cours d'eau selon les nouvelles boucles et courbes qu'il dessinait. Disparus, les appontements, les pistes, la circulation. Les arbres étaient de haute taille.

« Des nuages se massaient à l'ouest, roses, perle et jaunes. Le soleil passa de l'orangé au rouge puis au jaune. Tu secoues la tête ? Le soleil était le prix qu'il fallait payer pour rester dans les villes, tu comprends ? Je me hâte de me dégager de la population... ou mieux, je prends la route des éléments. À cette altitude, les constructions humaines m'auraient distrait. Seules comptent alors pour moi les nuances et la texture. Voilà ce que j'entendais en t'affirmant que planer est un peu différent.

« Je me laissai donc porter à l'ouest jusqu'au moment où la forêt fit place à une étendue verte, qui perdit vite de sa couleur, se dispersa, se moucheta de brun, d'ocre, de jaune. Des sols légers, poudreux, puis marqués de taches sombres. La raison en était l'orage. Je tins le coup autant que possible ; puis les éclairs approchèrent leurs fourches trop près de moi et je craignais que les rafales de vent ne deviennent trop violentes pour mon petit planeur. Je pris des ris et descendis rapidement, mais le résultat fut que je vis de nouveau de la verdure. Je me tirai toutefois de l'orage avec un soleil jaune brillant et ferme derrière moi. Au bout d'un temps, je parvins à retransformer la terre en désert sous moi, une plaine dénudée et ondulée.

« Puis le soleil diminua de dimensions et des voiles de nuages en mordirent la face, le dissimulant peu à peu. C'était un raccourci qui m'emmenait plus loin d'Ambre que cela ne m'était arrivé depuis longtemps.

« Plus de soleil maintenant, mais la lumière demeurerait tout aussi forte, quoique insolite à présent, non dirigée. Cela me jouait des tours aux yeux, embrouillant ma perspective. Je perdis de l'altitude, pour réduire mon champ visuel. Bientôt de

vastes roches apparurent et je m'efforçai de reconstituer les formes que je connaissais. Peu à peu, elles se dessinèrent.

« Il était plus facile dans ces conditions de réaliser l'effet d'ondulation et de courant, mais c'était physiquement déconcertant. J'éprouvais une difficulté accrue à piloter le planeur. Je descendis davantage que je ne l'avais cru et faillis heurter l'un des rocs. Cependant, pour finir, les fumées s'élevèrent et les flammes dansèrent comme je me le rappelais... sans assumer de formation spéciale, jaillissant simplement çà et là, des crevasses, des trous, des entrées de grottes. Les couleurs se comportaient mal, comme j'en avais gardé le souvenir après une brève vision.

Puis ce fut le déplacement réel des roches... qui dérivaien, au vent, comme des bateaux sans gouvernail dans un lieu où l'on tend les arcs-en-ciel.

« Maintenant, les vents étaient en folie. Un courant ascendant après un autre, comme des jets d'eau. Je luttais contre eux de mon mieux, mais je savais que je n'arriverais pas à tenir beaucoup plus longtemps à cette hauteur. Je pris une altitude considérable, oubliant un instant tout le reste pour me contenter d'essayer de stabiliser l'appareil. Quand je baissai de nouveau les yeux, ce fut comme de voir d'en haut une régate d'icebergs noirs. Les roches fonçaient, se cognaient entre elles, reculaient, se heurtaient de nouveau, tournoyant, franchissant d'un bond les espaces libres, s'enchevêtrant. Alors je me trouvai ballotté, forcé de descendre, forcé de remonter... et je vis un hauban se briser. Je donnai un dernier coup de pouce aux ombres, puis examinai de nouveau les alentours. La tour avait fait son apparition, au loin, ainsi qu'à sa base quelque chose d'un peu plus brillant que de la glace ou de l'aluminium.

« Mon dernier coup de pouce avait été le bon. Je m'en rendis compte au moment même où je sentis les vents déclencher une fort méchante offensive. Puis quelques câbles se rompirent et je dégringolai... comme emporté par une chute d'eau. Je réussis à redresser le nez, planai bas, chahuté en tous sens, observai dans quelle direction j'étais emporté et sautai à l'ultime instant. Le pauvre planeur se pulvérisa contre un des monolithes

péripatéticiens. J'en ressentis plus de douleur que des écorchures, entailles et bosses que j'avais ramassées.

« Il me fallut alors bouger en vitesse car une colline me fonçait droit dessus. Par bonheur, on obliqua tous les deux en sens inverse. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui constituait la force motrice de ces masses et tout d'abord, je ne remarquai aucune ordonnance dans leurs mouvements. Sous mes pieds, le sol de tiède devenait très brûlant, et en même temps que les fumées et les crachements intermittents de flammes, des gaz malodorants s'échappaient des nombreuses ouvertures de la surface. Je me précipitai vers la tour, en suivant un parcours obligatoirement irrégulier.

« Il me fallut un bout de temps pour couvrir la distance. Combien cela dura, je ne pouvais m'en rendre compte, n'ayant aucun moyen de mesurer les heures. Cependant je commençais à observer de curieux phénomènes de régularité. Tout d'abord, les grosses roches avaient une vitesse supérieure à celle des petites. Ensuite, elles paraissaient décrire des orbites les unes autour des autres... des cercles dans des cercles, plus grande autour de plus petite, et aucune ne gardait une fraction de seconde d'immobilité. Peut-être l'élément moteur n'était-il qu'un grain de poussière ou une molécule unique... quelque part. Je n'avais ni le temps ni l'envie de m'efforcer d'aller jusqu'au cœur du phénomène. Malgré tout, en poursuivant ma course, je réussis à relever suffisamment d'observations pour prévoir à l'avance une quantité de collisions.

« Ainsi donc Childe Random à la sombre tour vint... ouais... pistolet d'une main, épée de l'autre. Lunettes noires pendant au cou. Dans toute cette fumée, dans cette trompeuse lumière, je ne comptais pas les mettre avant que cela ne devienne indispensable.

« Or, quelle qu'en soit la raison, les roches évitaient la tour. Bien qu'elle parût se dresser sur une hauteur, je m'aperçus en approchant que la vérité était autre : les roches, en fait, avaient creusé une énorme cuvette autour, et à très faible distance d'elle. Du point où je me trouvais, je n'aurais toutefois pas pu dire si le résultat était une île ou une péninsule.

« Je fonçais à travers fumées et poussières, évitant de mon mieux les flammes qui jaillissaient des fissures et des trous. Je réussis enfin à me hisser sur la pente, ce qui me mit à l'écart du passage des roches. Je restai un moment accroché à un endroit où je n'étais pas visible de la tour. J'inspectai mes armes, repris mon souffle et mis les lunettes. Bien préparé, je terminai l'escalade et franchis le rebord en restant accroupi.

« Oui, les ombres étaient à l'œuvre. Oui aussi, la bête attendait.

« Elle était d'autant plus terrifiante qu'elle ne manquait pas d'une sorte de beauté. Son corps de serpent avait la grosseur d'une barrique, la tête avait la forme d'un marteau à panne fendue, sauf que la partie marteau proprement dite s'amincissait jusqu'au bout du museau. Des yeux d'un vert très pâle. Elle était transparente comme le verre, et un réseau de lignes très fines, à peine visibles, suggérait des écailles. Le fluide qui courait dans ses vaisseaux était également assez translucide. On voyait directement ses parties internes, ses organes... plus ou moins opaques ou flous selon les cas. Il y avait de quoi s'affoler rien qu'à regarder fonctionner la créature. Elle avait en outre une épaisse crinière, comme des fibres de verre, autour de la tête et du cou. Quand elle me vit, elle leva la tête et avança en se tortillant, comme une masse d'eau vivante, semblait-il, une rivière sans lit et sans berges. Mais ce qui faillit me figer, ce fut ce que je distinguai dans son estomac : le corps d'un homme en partie digéré.

« Je braquai le pistolet sur son œil le plus proche et pressai la détente.

« Je l'ai déjà dit, cela ne fit aucun effet. Alors je jetai le pistolet, bondis sur la gauche et l'attaquai par le flanc droit, pointant ma lame sur son œil.

« Tu sais le mal que l'on a à tuer des choses bâties sur le modèle des reptiles. C'est pourquoi je pris immédiatement la décision de tenter de l'aveugler et ensuite de lui trancher la langue. Après, grâce à mon agilité supérieure sur mes pieds, j'aurais pas mal de chances de lui porter des coups de taille autour de la tête pour finalement la décapiter. Après quoi elle n'aurait plus qu'à se nouer sur elle-même autant de fois qu'elle

le voudrait, jusqu'à ne plus bouger. J'espérais également que sa digestion encore en cours la rendrait plus lente.

« Eh bien, si elle était ralentie comme je le pensais, je fus heureux de n'être pas passé dans le coin plus tôt. Elle esquiva le fer en reculant la tête, puis la rabattit par dessus la lame tandis que j'étais encore déséquilibré. Le museau me frappa à la poitrine, en biais et j'eus en effet l'impression d'avoir reçu un coup d'un énorme marteau. Je me retrouvai étendu au sol.

« Je me laissai rouler pour me mettre hors d'atteinte, m'arrêtant juste au bord de la pente. Je me remis debout tandis que la bête traînait tout son poids dans ma direction en se déroulant et redressait de nouveau la tête à cinq mètres au-dessus de moi.

« Je savais foutrement bien que c'était l'instant que Gérard aurait saisi pour attaquer. Ce grand salopard aurait avancé à grandes enjambées en maniant sa monstrueuse épée et aurait coupé la créature en deux. Elle serait probablement retombée sur lui en se tortillant et il s'en serait tiré avec quelques bleus. Et peut-être un saignement de nez. Bénédicte n'aurait pas manqué l'œil. Il en aurait déjà eu un dans chaque poche et aurait joué au football avec la tête tout en rédigeant mentalement une note de bas de page pour son exemplaire de Clausewitz. Mais eux, ce sont de véritables héros selon la tradition. Moi, je restais seulement planté là, la pointe de l'épée en l'air, les deux mains crispées sur la garde, les coudes étayés sur les hanches, la tête rejetée en arrière le plus loin possible. J'aurais de beaucoup préféré m'enfuir au pas de course et en avoir fini pour la journée. Seulement j'étais certain que si j'essayais, cette tête s'abattrait et me réduirait en bouillie.

« Des appels lancés de la tour m'indiquaient que l'on m'avait repéré, mais ce n'était pas le moment de détourner les yeux pour voir ce qui se passait. Alors je me mis à injurier le monstre. J'avais envie qu'il frappe et que ce soit terminé, d'une façon ou d'une autre.

« Quand il se décida enfin, je remuai les pieds, fis une torsion des reins et pointai ma lame sur la cible.

« J'avais encore le côté gauche tout engourdi du coup que j'avais encaissé et j'avais un peu l'impression de m'être enfoncé

de trente centimètres dans la terre. Je parvenais cependant à rester debout. Oui, j'avais tout exécuté à la perfection. La manœuvre s'était déroulée exactement comme je l'avais espéré et calculé.

« Sauf de la part de la bête. Elle ne collaborait pas, elle ne voulait pas avoir les sursauts de mort qui convenaient.

« Et même elle commençait à se redresser.

« Et elle emportait mon épée. La poignée sortait de son orbite gauche, la pointe était comme un éclat de verre de plus dans sa collerette, derrière la tête. J'avais le sentiment que l'équipe qui avait pris l'offensive était bien battue.

« À ce moment, des silhouettes se mirent à sortir – avec lenteur, avec précaution – d'une ouverture ménagée au pied de la tour. Ces gens étaient armés... et laids. Je sentais que, dans le différend, ils ne prenaient pas mon parti.

« Bon. Je sais quand le moment vient de ramasser ses billes pour attendre un meilleur jour.

— Brand ! criai-je. C'est Random ! Je ne peux pas passer ! Navré !

« Je pivotai, courus et sautai par-dessus le bord de la pente, pour redescendre dans le lieu où les roches pratiquaient leur jeu ahurissant. Je me demandai si j'avais choisi l'instant le plus propice à cette descente.

« Comme dans un tas de circonstances, la réponse était oui et non.

« En dehors de celles qui m'y poussaient, il n'existe guère de raisons qui m'auraient incité à ce genre de saut. J'arrivai encore vivant, mais on n'aurait pu en dire plus. J'étais assommé et je crus pendant un bout de temps m'être brisé la cheville.

« Ce qui me fit bouger une fois de plus, ce furent des bruits de froissement et des chutes de gravier autour de moi. Quand j'eus rajusté mes lunettes, je relevai les yeux pour constater que la bête avait décidé de descendre m'achever. Son fantôme se déroulait sur une grande partie de la pente, mais la tête était plus sombre, plus opaque, depuis que je l'avais embrochée en haut.

« Je m'assis. Je me mis à genoux. J'essayai ma cheville, sans succès. Et rien alentour qui puisse me servir de béquille. Bon. Je

m'éloignai en rampant. Que faire d'autre ? M'en aller le plus loin possible et en même temps réfléchir sérieusement.

« Ma bouée de sauvetage, ce fut une roche... une des petites, une des lentes, ayant à peu près les dimensions d'un fourgon de déménagement. En la voyant approcher, il me vint à l'esprit qu'elle serait pour moi un moyen de transport si je parvenais à y embarquer. Et que, de plus, elle m'apporterait peut-être une certaine sécurité. C'étaient les grosses, les vraies masses, qui paraissaient subir le plus de dommages.

« Ces considérations dûment pesées, j'observai les grandes qui accompagnaient ma petite, pour en évaluer la trajectoire et la vitesse, m'efforçant d'acquiescer une idée de tout le système, et je me préparai, à l'instant, à la dépense d'énergie qu'il allait me falloir. En même temps, j'écoutais la bête approcher, j'entendais les cris des hommes d'armes au bord de la falaise, et je me demandais s'il n'y en avait pas parmi eux qui pariaient sur mes chances, et à combien j'étais coté.

« Quand vint le moment, je partis. Je passai sans difficulté devant la première masse, mais je dus attendre que la suivante ait poursuivi sa course. Je courus le risque de couper la trajectoire de la suivante et dernière. Il le fallait bien si je voulais arriver au bon moment.

« J'atteignis l'endroit approprié juste à point, saisis les prises possibles que j'avais repérées et fut entraîné sur une dizaine de mètres avant de pouvoir m'arracher du sol. Je me hissai alors sur le sommet inconfortable de mon caillou, m'y allongeai de tout mon long et jetai un coup d'œil en arrière.

« Ça avait été tangent. Cela restait dangereux, d'ailleurs, car la bête me suivait, regardant de son œil encore valide les grosses masses tournoyantes.

« J'entendis au-dessus de moi une plainte de désappointement. Puis les types s'engagèrent sur la pente descendante en criant ce que j'interprétai comme des encouragements à la créature. J'entrepris de me masser la cheville et commençai à me décontracter. La brute traversa, passant derrière la première grosse roche qui venait de compléter une orbite.

« Dans quelle mesure pourrais-je me déplacer à travers l'Ombre avant qu'elle me prenne ? me demandais-je. Certes, il y avait le mouvement constant, la modification des textures...

« La chose attendit la deuxième roche, se glissa juste derrière, suivit mon support en se rapprochant.

*Ombre, Ombre qui plane...*

*« Les hommes étaient maintenant presque au bas de l'escarpement. La bête guettait sa chance – au prochain passage – à présent qu'elle avait dépassé le deuxième satellite. Je la savais capable de se soulever assez haut pour me cueillir sur mon perchoir.*

*... Éveille-toi pour écraser ce monstre !*

« Tout en virevoltant et en dérivant, je m'accrochai à la matière d'Ombre, me plongeai dedans pour m'en imprégner, travaillai sur les textures, du possible au probable puis au réel, le sentis venir d'une torsion presque imperceptible et imprimai le mouvement minime mais nécessaire à l'instant propice...

« Cela vint du côté aveugle de la bête, naturellement. Une énorme roche, qui brimbalait comme un semi-remorque dont le chauffeur a perdu les pédales...

« Il aurait été plus élégant de la pulvériser entre deux masses. Mais je n'avais pas de temps à perdre en finasseries. Je me contentai de cet écrasement et la laissai sur place, se débattant parmi les bolides de granit.

« Pourtant, quelques instants après, fait inexplicable, le vaste corps mutilé, broyé, s'éleva soudain au-dessus du sol en dérivant, en se tortillant. Il s'éloignait, ballotté par les vents, diminuant de taille, puis disparaissant. Mon rocher particulier m'emportait au loin, lentement, mais à vitesse régulière. Toute la formation dérivait. Les hommes sortis de la tour tinrent alors conciliabule et décidèrent de se lancer à ma poursuite. Ils s'éloignèrent du bas de la pente pour s'engager à travers la plaine. Toutefois, cela ne me posait pas de problème sérieux, à mon sens. Je continuerais à chevaucher ma monture de pierre à



travers Ombre, les laissant à des mondes de distance. C'était de loin la voie la plus facile qui s'offrait à moi. Il eût été sans nul doute plus malaisé de les avoir par surprise que pour la bête. Après tout, c'était leur pays ; ils se tenaient sur leur garde et étaient restés indemnes.

« J'ôtai mes lunettes et tentai de nouveau de me tenir sur ma cheville endommagée. C'était douloureux, mais elle supportait le poids de mon corps. Je me rallongeai pour réfléchir à ce qui s'était passé. J'avais perdu mon épée et je n'étais certes pas dans ma meilleure forme. Plutôt que de poursuivre l'aventure en de telles conditions, j'avais conscience d'agir de la manière la plus sûre et la plus sensée en me débinant à toute vitesse de ce lieu. J'avais acquis une connaissance suffisante du terrain pour que mes chances soient plus favorables au prochain essai. Très bien...

« Le ciel s'éclaircissait au-dessus de moi, les couleurs et les nuances perdaient un peu de leur aspect arbitraire et changeant. Les flammes commençaient à s'éteindre. Bon. Les nuages se remirent à trouver leur chemin dans le ciel. Excellent. Bientôt une lueur localisée naquit derrière un banc de nuages. Magnifique. Quand les nuages s'éloigneraient, il y aurait de nouveau un soleil suspendu dans les cieux.

« Je regardai en arrière pour constater, à ma surprise, que mes poursuivants étaient toujours à mes trousses. Il se pouvait toutefois que je n'aie pas exécuté la manipulation de leurs analogues dans cette tranche d'Ombre. Quand on est pressé, il n'est jamais bon de croire que l'on n'a rien négligé. En conséquence...

« J'effectuai un nouveau décalage. La roche changea progressivement de trajectoire, se modifia dans la forme, perdit ses satellites et se dirigea tout droit vers ce qui commençait à être l'ouest. Au-dessus de moi, les nuages se dispersaient et un soleil répandait sa pâle clarté. On prit de la vitesse. Ce qui aurait dû immédiatement remettre les choses à leur place. J'étais certain de me trouver dans un lieu différent.

« Mais il n'en était rien. Quand je jetai un coup d'œil en arrière, ils arrivaient toujours. Bien sûr, j'avais pris sur eux une

certaine avance. Mais la troupe galopait néanmoins sur ma piste.

« Eh bien, tant pis ! Ces choses-là arrivent parfois. Il restait, bien sûr, deux possibilités. Comme j'avais l'esprit encore un peu troublé de ce qui m'était arrivé, je n'avais pas agi à la perfection et je les avais entraînés à ma suite. Ou encore, j'avais conservé une constante alors que j'aurais dû éliminer une variable... c'est-à-dire que m'étant transporté en un lieu, j'avais inconsciemment demandé que l'élément poursuite demeure présent. C'étaient donc d'autres êtres, mais ils me pourchassaient aussi.

« Je me frottai encore la cheville. Le soleil tournait à l'orangé en prenant de l'éclat. Un vent du nord soulevait un écran de poussière et de sable derrière moi, dissimulant la troupe à mon regard. Je fonçais toujours en direction de l'ouest, où une chaîne de hauteurs se dessinait à présent. Le temps était dans une phase de distorsion. Ma cheville allait un peu mieux.

« Je restai quelques instants au repos. Mon roc, dans la mesure du possible, était assez confortable. Inutile de me lancer dans une course infernale alors que tout paraissait se développer en douceur. Je m'étendis, les mains sous la nuque, et contemplai les montagnes qui se rapprochaient. Je songeais à Brand et à la tour. C'était bien l'endroit indiqué. Tout ressemblait parfaitement à ce qu'il m'avait montré si brièvement. Sauf les gardiens, bien sûr. Je décidai de couper à travers la tranche appropriée d'Ombre, où je recruterais moi-même des troupes pour repartir leur coller une foutue trempe. Oui... après, tout rentrerait dans l'ordre...

« Au bout d'un temps, je m'étirai, me mis à plat ventre et observai la situation. Du diable s'ils ne continuaient pas à me poursuivre ! Ils avaient même gagné un peu de terrain.

« Naturellement, cela me mit en colère. Plus de fuite ! Puisqu'ils en demandaient, il était grand temps qu'ils en reçoivent.

« Je me relevai. Ma cheville ne me faisait plus autant souffrir, seulement un peu d'engourdissement. Je dressai les bras, à la recherche des ombres que je désirais. Je les trouvais.

« Lentement, mon roc dévia de sa route rectiligne pour décrire un arc vers la droite. La courbe se resserra. Je virai en parabole et avançai vers eux, augmentant progressivement la vitesse. Pas le temps de déclencher un orage dans mon dos, bien qu'à mon sens, cela aurait ajouté une touche artistique à la scène, si ç'avait été possible.

« Quand je fondis sur eux – ils étaient environ deux douzaines – ils s'égaillèrent prudemment. Cependant une quantité d'entre eux n'échappèrent pas. Je décrivis une nouvelle courbe pour revenir dès que je le pus.

« Je fus secoué à la vue de plusieurs cadavres qui s'élevaient dans les airs, dégouttant de sang... deux d'entre eux étaient déjà très haut au-dessus de moi.

« J'étais presque sur eux à ce second passage quand je me rendis compte que quelques-uns avaient sauté à mon bord quand j'avais traversé leurs rangs. Le premier qui escalada ma plate-forme tira son épée et se précipita sur moi. Je lui bloquai le bras, lui pris son arme et le rejetai sur le roc. Je crois que c'est à cet instant que je pris conscience des ergots qu'ils avaient au dos de la main. Les siens m'avaient fait des entailles.

« Je servais maintenant de cible à une quantité de projectiles de forme bizarre, deux autres individus escaladaient mon refuge et il semblait qu'il y en eût encore plusieurs autres à avoir embarqué.

« Bon. Il arrive à Bénédict lui-même de battre en retraite. Du moins avais-je laissé aux survivants quelques solides souvenirs.

« Je relâchai ma prise sur les ombres, arrachai une roue hérissée de pointes de mon flanc, et une autre de ma cuisse, tranchai le bras armé d'une épée d'un assaillant, et lui décochai un coup de pied au ventre, m'agenouillai pour esquiver un coup de taille du suivant et l'abattis d'une riposte aux jambes. Il passa lui aussi par-dessus bord.

« Ils étaient encore cinq à l'escalade et nous filions de nouveau vers l'ouest, laissant peut-être une douzaine de survivants qui se regroupaient sur le sable, derrière nous, et un ciel où flottaient des cadavres au-dessus d'eux.

« J'eus l'avantage sur le suivant parce que je le chopai alors qu'il exécutait son rétablissement. Autant pour lui, et il n'y en avait plus que quatre.

« Mais pendant que je m'occupais de lui, trois autres s'étaient dressés simultanément en trois points différents.

« Je me précipitai sur le plus proche et l'expédiai, mais les deux autres me tombèrent dessus au même moment. Tandis que je parai de mon mieux leurs attaques, le dernier vint les rejoindre.

« Ils n'étaient pas tellement bons combattants, mais mon asile s'encombra et il y avait des pointes et des tranchants tout autour de moi. Je ne cessais d'esquiver et de bouger, m'efforçant de les embrouiller, de les forcer à se gêner mutuellement. J'y réussis partiellement et quand ils furent disposés au mieux que je pouvais espérer, je leur fonçai dessus, encaissant deux coups de taille – il avait bien fallu que je m'expose un peu – mais je fendis un crâne pour ma peine. Le guerrier bascula dans le vide, entraînant un compagnon avec lui, dans un enchevêtrement de membres et d'armes.

« Par malheur ce pourceau imbécile avait en même temps emporté ma lame, coincée dans les os qu'il avait choisi de m'opposer quand j'avais piqué. C'était décidément un jour où je devais perdre mes épées et je me demandai si mon horoscope m'en aurait averti si j'avais pensé à le consulter avant le départ.

« De toute façon, je me remuai en vitesse pour éviter le coup ultime de l'homme. Ce faisant, je glissai sur une flaque de sang et partis en dérapant vers le devant de la roche. Si je tombais de ce côté, elle allait m'aplatir comme un rouleau compresseur. Pauvre Random, devenu tapis exotique, pour l'étonnement et les délices des voyageurs futurs !

« Pendant que je cherchais à me raccrocher des dix doigts en filant à plat, le type fit deux pas rapides dans ma direction en levant son estoc pour me couper en deux comme je l'avais fait de son camarade.

« Je réussis pourtant à le saisir par la cheville, ce qui me freina bien agréablement... et par le diable ! Ce fut cet instant précis que l'on choisit pour tenter de me joindre par l'intermédiaire des Atouts.

— Je suis occupé ! m'écriai-je. Rappelez plus tard ! Et mon mouvement s'arrêta en même temps que le bonhomme s'écrasait sur la roche et partait dans une glissade à son tour.

« Je m'efforçai de le rattraper avant qu'il dégringole dans le royaume des carpettes, mais je ne fus pas assez prompt. J'avais souhaité le retenir pour le questionner. Ma situation n'en était pas moins satisfaisante. Je remontai sur mon refuge initial pour observer les environs et réfléchir.

« Les survivants continuaient à me suivre, mais j'avais pris une avance suffisante. Pour un moment, je n'aurais pas à repousser de groupe d'abordage. C'était déjà pas mal. Une fois de plus, j'allais en direction des montagnes. Le soleil que j'avais invoqué commençait à me rôtir. J'étais trempé de sueur et de sang. Mes blessures me tourmentaient. J'avais soif. Je décidai qu'il faudrait qu'il pleuve très bientôt. C'était la chose à faire avant tout.

« J'entamai donc les préliminaires à une dérive en ce sens : des masses de nuages, grossissant, s'assombrissant...

« Je perdis conscience pendant mes préparatifs, fis un rêve décousu dans lequel une personne essayait en vain de communiquer avec moi. Les douces ténèbres.

« Je m'éveillai sous une pluie soudaine et drue. Je n'aurais su dire si la teinte sombre du ciel venait de l'orage ou du soir ou les deux à la fois. Il faisait toutefois plus frais et j'étais mon manteau sur lequel je restai étendu, la bouche ouverte. Je tordais de temps à autre la cape pour en chasser l'eau. Ma soif une fois étanchée, je commençai à me sentir de nouveau propre. Le roc avait l'air si lisse à présent que je n'osais pas me déplacer à sa surface. Les montagnes étaient beaucoup plus proches et leurs sommets s'empanachaient d'éclairs fréquents. La direction opposée était trop sombre pour que je distingue si mes poursuivants s'acharnaient à me courir derrière. Le terrain était plutôt dangereux, s'ils continuaient, mais il est rarement de bonne politique de s'en remettre à des hypothèses quand on voyage à travers des ombres inconnues. J'étais un rien irrité contre moi-même pour m'être laissé aller au sommeil, mais comme il n'en était rien résulté de mauvais, je ramenai les pans de ma cape autour de moi et me pardonnai ma faute. Je

tâtonnai à la recherche des cigarettes que j'avais emportées et constatai qu'une demi-douzaine était encore utilisable. Au huitième essai, je manipulai assez les ombres pour en tirer du feu. Alors je restai assis à fumer en subissant la pluie. C'était fort plaisant et je ne fis pas un effort pour modifier quoi que ce soit, et ce pendant des heures.

« Quand l'orage se dissipa enfin et que le ciel s'éclaircit, je me trouvais dans une nuit remplie de constellations nouvelles pour moi. Mais c'était une belle nuit, comme elles savent l'être dans le désert. Beaucoup plus tard, je me rendis compte que nous montions doucement et que mon roc ralentissait sa course. Il commença à se passer des choses dans le contexte des lois physiques – quelles qu'elles fussent – qui régissaient la situation. J'entends par là que la pente n'était pas assez prononcée pour réduire notre vitesse dans une telle mesure. Je ne voulais pas jouer avec Ombre d'une manière qui me détournerait probablement de ma voie. Je souhaitais me retrouver le plus vite possible en territoire plus connu... trouver un lieu où mes anticipations viscérales des événements matériels auraient davantage de chances d'être exactes.

« Je laissai donc la roche s'immobiliser dans un grincement, puis j'en descendis et repris l'ascension à pied. Tout en progressant, je jouai le jeu d'Ombre comme nous l'avions tous appris dans l'enfance. Contourner quelque obstacle – arbre rabougri ou tas de pierres – et avoir à gauche un ciel différent de celui de droite. Je rétablissais progressivement des constellations connues. Je savais que je redescendrais au flanc d'une autre montagne que celle que j'escaladais. Le sang battait encore sourdement dans mes blessures, mais ma cheville ne me faisait plus souffrir, sinon qu'elle restait un peu raide. J'étais reposé. Je me sentais capable de marcher longtemps. Tout semblait bien être rentré dans l'ordre.

« Ce fut un long trajet, par ce chemin qui devenait sans cesse plus abrupt. Mais un sentier se présenta enfin pour me faciliter la tâche. Je m'obstinai à monter d'un pas régulier sous les cieux redevenus familiers, bien résolu à ne pas m'arrêter, pour avoir franchi le sommet au matin. Tout en marchant, je modifiai mes vêtements pour les adapter à l'Ombre... pantalon de grosse toile

et poncho bien sec au lieu de ma cape mouillée. J'entendis une chouette non loin de moi, et, de l'autre côté à grande distance, un bruit qui évoquait le glapissement du coyote. Ces indices d'un pays plus connu me conférèrent un semblant de sécurité, exorcisant tous vestiges de désespoir consécutifs à ma fuite.

« Environ une heure après, je cédai à la tentation de jouer un tout petit peu avec Ombre. Il n'était pas tellement improbable qu'un cheval vagabonde parmi ces hauteurs et, naturellement, je le trouvai. Après une dizaine de minutes pour faire connaissance, je le montai à cru et poursuivis ma route vers la crête de façon plus confortable. Le vent soufflait de la gelée devant nous. La lune se leva pour y mettre de la vie.

« Bref, je chevauchai toute la nuit durant, franchis le sommet et entamai la descente de l'autre versant bien avant l'aube. Au fur et à mesure de notre marche, la montagne grandissait de plus en plus derrière moi, et c'était bien sûr le meilleur moment pour que cela se produise. De ce côté-ci, les choses étaient vertes et coupées de grand-routes bien tracées, ponctuées çà et là d'habitations. Tout se déroulait donc selon mes désirs.

« Le matin de bonne heure. J'étais dans les dernières ondulations de terrain, mon costume de toile changé en pantalon kaki et chemise de couleur vive. Une veste sport de tissu léger était en travers du cou de ma monture. À forte altitude, un avion à réaction trouait l'air, se rendant d'un horizon à l'autre. J'étais entouré de chants d'oiseaux, le jour était doux et ensoleillé.

« Ce fut vers ce moment que j'entendis prononcer mon nom et éprouvai de nouveau l'effleurement de l'Atout. Je lis halte pour répondre.

— J'écoute.

C'était Julian.

— Random, où es-tu ? s'enquit-il.

— Assez loin d'Ambre, répondis-je. Pourquoi ?

— Est-ce que l'un des autres s'est mis en rapport avec toi ?

— Pas récemment. Quelqu'un a tenté de me joindre hier. Mais j'étais trop occupé pour causer.

— C'était moi. Nous sommes ici dans une situation dont il vaut mieux que tu sois informé.

— Où es-tu ? lui demandai-je.

— À Ambre. Il s'est passé récemment des tas d'événements.

— Par exemple ?

— Père est parti depuis un temps étonnamment long. Personne ne sait où.

— Cela lui est déjà arrivé.

— Mais sans laisser d'instructions ni de délégation de pouvoirs. Il l'a toujours fait dans le passé.

— C'est vrai. Mais qu'entends-tu par « long » ?

— Largement plus d'un an. Tu n'en savais rien ?

— Je savais qu'il était parti. Gérard m'en avait averti il y a un certain temps.

— Alors allonge encore ton certain temps.

— Je comprends ton idée. Comment vous débrouillez-vous ?

— C'est justement le problème. Nous avons simplement réglé les affaires au fur et à mesure qu'il s'en présentait. De toute façon, c'étaient Gérard et Caine qui commandaient la marine, sur les ordres de Père. En son absence, ils ont dû prendre leurs propres décisions. J'ai repris le commandement des patrouilles en Arden. Toutefois, il n'y a pas d'autorité centrale pour les arbitrages, les décisions politiques, pour prendre la parole au nom de tout Ambre.

— Il nous faut donc un régent. Cela peut se résoudre en coupant les cartes, j'imagine.

— Ce n'est pas si simple. Nous croyons que Père est mort.

— Mort ? Pourquoi ? Comment ?

— Nous avons tenté de le joindre par son Atout. Nous essayons tous les jours depuis plus de six mois. Rien. Qu'en penses-tu ?

Je hochai la tête.

— Il se peut qu'il soit mort, dis-je. On croirait qu'il lui est arrivé quelque chose. Pourtant la possibilité qu'il soit en difficulté – prisonnier quelque part, disons – n'est pas exclue.

— Ce n'est pas une cellule qui arrêterait les Atouts. Rien ne le peut. Il demanderait secours dès le premier contact établi.

— Je ne saurais réfuter ce point, répondis-je, tout en songeant à Brand. Toutefois, il refuse peut-être volontairement le contact.



— Dans quel but ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais c'est une possibilité. Tu sais comme dans certains cas il aime agir en secret.

— Non, l'argument ne tient pas, rétorqua Julian. Il nous aurait donné des instructions provisoires à un moment ou à un autre.

— Admettons. Quelles que soient les raisons, quelle que soit la situation, qu'envisages-tu de faire ?

— Il faut quelqu'un sur le trône.

Je l'avais senti venir tout au long de l'entretien, bien sûr... c'était la chance qui depuis si longtemps n'avait jamais paru devoir se présenter.

— Qui ? demandai-je.

— Il semble que le meilleur choix soit Éric, répondit-il. En fait, c'est lui qui tient le rôle depuis des mois déjà. Il n'y a plus qu'à légaliser sa position.

— Pas seulement comme régent ?

— Pas seulement comme régent.

— Je vois... Oui, j' imagine qu'il a dû se dérouler pas mal d'événements durant mon absence. Et si on choisissait Bénédict ?

— Il donne l'impression de se trouver bien où il est, quelque part dans Ombre.

— Que pense-t-il de tout cela ?

— Il n'y est pas très favorable. Mais nous ne croyons pas qu'il résistera. Ce serait un trop gros bouleversement.

— Je vois. Et Bleys ?

— Il s'est querellé assez vivement avec Éric sur la question, mais les forces armées n'obéissent pas à Bleys. Il a quitté Ambre depuis trois mois environ. Il pourrait causer des perturbations ultérieurement. Mais nous sommes avertis.

— Gérard ? Caine ?

— Ils seront pour Éric. C'est sur toi que je me pose des questions.

— Et les filles ?

Il haussa les épaules.

— Elles ont tendance à accepter les choses comme elles viennent. Aucun problème.

— Je n’imagine pas que Corwin...

— Rien de nouveau. Il est mort. Nous le savons tous. Son mausolée ramasse la poussière et le lierre depuis des siècles. Sinon, c’est qu’il s’est intentionnellement séparé à jamais d’Ambre. Rien de ce côté. Et maintenant, je me demande quelle est ta position.

Je laissai fuser un rire.

— Je ne suis certainement pas en mesure d’avoir des opinions d’importance, observai-je.

— Nous avons besoin d’être au courant, à présent.

Je baissai le menton.

— J’ai toujours été capable de reconnaître d’où le vent souffle. Je ne tente pas de remonter le vent.

Il sourit en hochant la tête à son tour.

— Très bien, fit-il.

— À quand le couronnement ? Je présume que j’y suis invité ?

— Naturellement, naturellement. Mais la date n’est pas encore fixée. Il reste quelques points de détail à régler. Dès que la cérémonie sera inscrite au calendrier, l’un de nous se mettra de nouveau en rapport avec toi.

— Merci, Julian.

— Eh bien, au revoir, Random.

« Je restai immobile un long moment, l’esprit troublé, avant de reprendre la descente. Depuis combien de temps Éric s’affairait-il à sa machination ? me demandais-je. À Ambre, la majeure partie de la manipulation politique avait pu se faire assez rapidement, mais la préparation de la situation semblait pour commencer être le résultat d’une pensée et d’une élaboration à longue échéance. Je le soupçonnais bien entendu d’être mêlé aux difficultés qu’éprouvait Brand. Je ne pouvais pas écarter non plus la possibilité qu’il ait été pour une part dans la disparition de Père. Cela avait dû nécessiter pas mal de travail ainsi qu’un piège vraiment à toute épreuve. Mais plus j’y songeais, plus je l’en croyais capable. J’en arrivais même à faire remonter de mon esprit d’anciennes hypothèses sur la part qu’il avait prise à ta propre mort, Corwin. Mais sur le moment, je ne voyais absolument rien que j’y puisse faire. Laisse filer, me

disais-je, puisque le pouvoir est de son côté. Reste dans ses bonnes grâces.

« Pourtant... On devrait voir toutes les affaires sous des angles différents. Je m'efforçai de décider qui me donnerait une bonne idée. Tandis que je musais ainsi, quelque chose attira mon attention alors que je regardais en arrière et jaugeais de nouveau les hauteurs d'où je n'étais pas encore complètement sorti.

« Il y avait un certain nombre de cavaliers près du sommet. Ils avaient apparemment suivi la même piste que moi. Impossible d'en faire le compte à vue de nez, mais cela avoisinait la douzaine, ce qui éveillait mes soupçons. Un groupe important pour chevaucher en ce lieu et en ce moment précis. En voyant qu'ils continuaient de suivre pour la descente le même chemin que moi, je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque. Et si... Et si c'étaient les mêmes hommes ? Parce que j'en avais bien l'impression.

« Individuellement, ils n'étaient pas de ma force. Même à deux à la fois, ils n'avaient pas été tellement brillants. Ce n'était pas cela. Ce qui me donnait le frisson, c'est que si c'étaient bien les mêmes, alors nous n'étions plus seuls en mesure de manipuler Ombre de façon accomplie. Cela signifiait que quelqu'un d'autre était capable de tours que toute ma vie durant j'avais cru être l'apanage exclusif de notre famille. Ajoutons qu'ils étaient les gardiens de Brand, et alors leurs desseins envers notre famille – du moins envers une partie – ne paraissaient pas des plus bienveillants. Je me mis à transpirer en imaginant des ennemis capables d'égaliser notre pouvoir le plus remarquable.

« Naturellement, ils étaient trop loin pour que je sache s'ils étaient vraiment ceux que je croyais. Mais on doit étudier toutes les facettes quand on veut rester gagnant au jeu de la survivance. Éric avait-il réussi à trouver ou former ou créer des êtres spéciaux pour le servir dans ce domaine particulier ? Aussi bien que moi et Éric, Brand avait des droits très admissibles à la succession... sans que cela diminue les miens, fichtre ! Bon Dieu ! Tu vois ce que je veux dire. Si j'en parle, c'est pour te donner une idée du fil de mes pensées à l'époque. Voilà tout.

Ainsi, Brand avait les bases d'une solide option, à condition d'être en mesure de la mettre en avant. Comme je n'étais plus dans la course, il était lui-même le rival principal d'Éric, quand on envisageait le côté juridique de la situation. Cela, ajouté à sa position et à la capacité qu'avaient ces types de se balader dans Ombre, faisait paraître Éric beaucoup plus sinistre à mes yeux. Cette pensée m'effrayait encore plus que les cavaliers eux-mêmes, bien que ces derniers ne m'emplissent pas non plus de joie. Je décidai qu'il fallait rapidement communiquer avec quelqu'un d'autre à Ambre, pour demander à cette personne de me faire revenir par le truchement de l'Atout.

« Bon. La décision fut prompte. Gérard paraissait le meilleur choix. Il est plutôt ouvert et impartial. Honnête dans la plupart des circonstances. Et selon ce que m'avait dit Julian, Gérard jouait un rôle plutôt passif dans toute l'affaire. Ce qui signifiait qu'il ne résisterait pas activement à la tentative d'Éric. Il se refuserait à causer des ennuis trop sérieux. Ce qui ne voulait pas dire qu'il approuvait. Ce bon vieux Gérard restait probablement sur la touche et était plutôt conservateur. Cela dit, je voulus prendre mon jeu de cartes et faillis pousser un hurlement. Il avait disparu.

« Je fouillai toutes les poches de mes vêtements. Je les avais sur moi en quittant Texorami. J'avais pu les perdre à un moment quelconque de la bagarre du jour précédent. Du fait que j'avais été pas mal bousculé et maltraité. Et la journée avait été spécialement favorable aux pertes d'objets. J'enchaînai un chapelet complexe de jurons et plantai les talons dans les flancs de mon cheval. Maintenant, il fallait que je me secoue et que je réfléchisse en vitesse. La première chose à faire, c'était de gagner un endroit agréable, bien peuplé et civilisé où un assassin du type le plus primitif se trouverait désavantagé.

« En me précipitant sur la pente en direction d'une des routes, je manipulai la matière de l'Ombre... et cette fois avec toute l'habileté et la subtilité dont j'étais capable. Je désirais seulement deux choses pour l'instant : un assaut final contre mes poursuivants possibles et l'accès rapide à un sanctuaire.

« Le monde frissonna et dans une dernière secousse devint la Californie que je souhaitais. Un bruit de râpe, de broyage, me

parvint aux oreilles, mettant la dernière touche à ce que j'avais voulu. D'un coup d'œil en arrière, je vis toute une tranche de la falaise qui se détachait, presque au ralenti, pour glisser tout droit vers les cavaliers. Un instant après, j'avais mis pied à terre, avec des vêtements plus frais et de meilleure qualité. Je n'avais aucune certitude de la saison en cours et je me demandais quel temps il faisait à New York.

« Dans un très court délai, l'autobus que j'avais prévu apparut et je fis signe au chauffeur de s'arrêter. Je trouvai une place près de la vitre et passai un moment à fumer en contemplant le paysage. Au bout d'un temps, je me mis à somnoler.

« Je ne m'éveillai qu'au début de l'après-midi, quand le véhicule s'immobilisa dans une gare terminale. J'avais à présent une faim de loup et me dis qu'il me fallait manger quelque chose avant de prendre un taxi pour me conduire à l'aéroport. Je m'offris donc trois sandwiches steak-fromage et deux verres de malt grâce aux quelques dollars qui me restaient de Texorami. Me faire servir et manger, cela prit à peu près vingt minutes. En sortant du restaurant, je vis une quantité de taxis libres le long du trottoir. Toutefois, avant d'en choisir un, je pensai que j'avais à faire une station importante dans les toilettes.

« Au plus foutu moment que tu puisses imaginer, six portes de cabinets s'ouvrirent derrière moi et leurs occupants me foncèrent dessus. Il n'y avait pas à se tromper, avec les ergots au dos de leurs mains, leurs mâchoires démesurées, leurs yeux de braise. Non seulement m'avaient-ils rattrapé, mais ils portaient des costumes aussi banals que tous les gens du voisinage. Il ne subsistait plus de doutes quant à leur pouvoir sur Ombre.

« Par bonheur, l'un d'eux était plus rapide que les autres. De plus, peut-être en raison de ma taille, ils n'étaient peut-être pas pleinement conscients de ma force. Je saisis le premier par le haut du bras, hors de portée de ses mains hérissées de baïonnettes, le ramenai devant moi, le soulevai et le projetai sur les autres. Je pivotai alors et m'enfuis. Je fracassai la porte au passage. Je ne pris même pas le temps de refermer ma braguette avant d'être dans un taxi et que le chauffeur ait foncé sur la chaussée.

« Suffit. Ce n'était plus seulement un refuge qu'il me fallait. Je voulais un jeu d'Atouts pour parler de ces êtres à un membre de la famille. S'ils étaient les créatures d'Éric, il fallait que les autres en soient informés. Sinon, il fallait aussi qu'Éric soit au courant. S'ils étaient en mesure de se déplacer ainsi dans Ombre, peut-être d'autres en étaient-ils également capables. Quoi qu'ils puissent représenter, ils seraient probablement une menace pour Ambre même. À supposer – simple hypothèse – que personne de notre pays ne fût en cause. Et si Père aussi bien que Brand étaient les victimes d'un ennemi totalement insoupçonné ? Alors il se passait quelque chose de menaçant et de grande ampleur, et je m'étais jeté en plein milieu. Ce qui serait une explication parfaite de leur acharnement à me poursuivre. Ils désiraient vivement s'emparer de moi. Mon esprit s'y perdait. Il se pouvait même qu'ils me harcèlent jusqu'à ce que je me lance dans un piège quelconque. Il n'était pas obligatoire que ceux qui étaient visibles fussent les seuls.

« Je surmontai mes émotions. Je me dis que j'étais capable de prendre ces choses une à une, chaque fois que possible. Rien de plus. Séparer les sentiments des hypothèses, ou du moins veiller à ce qu'ils ne se mêlent pas. Ceci est l'ombre de sœur Flora. Elle habite à l'autre bout du continent, un endroit qui s'appelle Westchester. Trouver un téléphone, demander les renseignements et l'appeler. Lui dire que c'est urgent et lui demander asile. Elle ne peut pas te refuser ça, même si elle t'a en horreur. Ensuite, tu embarques en vitesse sur un réacteur et tu y files. Réfléchis tant que tu voudras en chemin, mais pour le moment, du calme.

« Alors j'ai téléphoné de l'aéroport, et c'est toi qui as répondu, Corwin. C'était la variable qui démolissait toutes les équations possibles avec lesquelles j'avais jonglé. Toi, survenant à ce moment, en ce point, à ce nœud des événements. J'ai sauté sur l'occasion quand tu m'as offert ta protection, et pas seulement pour être protégé. J'aurais probablement pu me charger tout seul de ces six mecs. Mais ce n'était plus la même chose. *J'ai pensé qu'ils étaient à toi.* Je me suis dit que tu étais resté tapi tout le temps, en attendant le bon moment pour intervenir. Et je pensais qu'à présent tu étais prêt. Cela explique

tout. Tu avais éliminé Brand et tu étais sur le point de te servir de tes zombis d'Ombre pour revenir surprendre Éric avec le froc en bas des jambes. Je voulais être de ton bord parce que je te savais bon à dresser des plans et que tu obtiens généralement ce que tu veux, et parce que je haïssais Éric. J'ai mentionné la poursuite des types venus de l'Ombre pour voir ce que tu dirais. Mais le fait que tu n'aies rien dit ne prouve rien en réalité. J'en déduis que tu es sournois ou alors que tu n'avais aucun moyen de savoir où j'étais. J'ai également envisagé la possibilité de me prendre à un piège de ta conception, mais j'avais déjà bien assez de difficultés et je n'ai pas eu l'idée que je pouvais être assez important dans l'équilibre des pouvoirs pour que tu désires ma disparition. Surtout si je t'offrais mon appui, ce que j'étais tout prêt à faire. Alors j'ai pris mon vol. Et du diable si ces six bonshommes n'ont pas embarqué plus tard pour me suivre. Est-ce qu'il me fournirait une escorte ? me suis-je demandé. Mais il ne faut pas se mettre à formuler des suppositions. Je les ai semés une fois de plus après l'atterrissage et j'ai pris la direction de la demeure de Flora. Ensuite, je me suis comporté comme si aucune de mes hypothèses ne s'était vérifiée, en attendant de voir ce que tu ferais. Quand tu m'as aidé à me débarrasser des types, j'ai été vraiment intrigué. Avais-tu réellement été surpris, ou était-ce un faux-semblant, quand tu as sacrifié quelques-uns des soldats pour me laisser dans l'ignorance de quelque chose ? Très bien, décidai-je, sois ignorant, collabore, vois ce qu'il a en tête. J'étais la victime parfaite de cette comédie que tu as jouée pour cacher l'état de ta mémoire. Quand j'ai finalement appris la vérité, il était tout simplement trop tard. Nous allions à Rebma et rien de tout cela n'aurait eu de signification pour toi. Plus tard, je n'ai pas eu envie de dire quoi que ce soit à Éric après son couronnement. J'étais alors son prisonnier et pas très bien disposé envers lui. Il m'est même venu à l'idée que mes renseignements pourraient un jour prendre de la valeur – au moins ma mise en liberté – si cette menace se matérialisait. Quant à la situation de Brand, je doute que quiconque eût voulu me croire ; et dans l'affirmative même, j'étais le seul à savoir comment me rendre dans cette Ombre. Vois-tu Éric acceptant cela comme une raison de me libérer ? Il aurait éclaté de rire et

m'aurait conseillé d'inventer quelque chose de plus plausible. Et je n'ai plus jamais entendu parler de Brand. Aucun des autres ne paraissait non plus en avoir de nouvelles. Les chances sont qu'il est mort maintenant... à mon avis. Et voilà l'histoire que je n'avais jamais eu l'occasion de te raconter. À toi de découvrir ce que cela veut dire. »



### 3.

J'étudiais Random, en me rappelant quel fameux joueur de cartes il était. En regardant son visage, je n'aurais pas su dire s'il mentait en tout ou partie, pas plus qu'en scrutant le Valet de Pique, par exemple. Pas mal d'ailleurs, ce point. Il y avait dans son récit suffisamment de plausible pour lui conférer une certaine vraisemblance.

— Pour paraphraser Œdipe, Hamlet, Lear et tous les autres, dis-je, je regrette de n'avoir pas appris cela il y a quelque temps.

— C'est la première occasion que j'aie eue de te le raconter, observa-t-il.

— Exact. Malheureusement, loin d'apporter des éclaircissements, cela complique encore le rébus. Ce qui n'est pas rien. Nous voici avec une route noire qui va jusqu'au pied de Kolvir. Elle traverse Ombre et des choses ont réussi à la suivre pour investir Ambre. Nous ignorons la vraie nature des forces qui sont à l'arrière-plan, mais elles sont mauvaises de toute évidence et paraissent grandir en puissance. Il y a déjà un bout de temps que je m'en sens coupable, parce que je vois les circonstances comme liées à ma malédiction. Oui, j'en ai lancé une contre nous. Mais, malédiction ou pas, tout se réduit finalement en quelque chose de tangible que l'on peut combattre. Et c'est exactement ce que nous allons faire. Cependant, toute la semaine, je me suis efforcé d'imaginer la part prise par Dara aux événements. Qui est-elle en réalité ? Qu'est-elle ? Pourquoi était-elle si impatiente de tenter le franchissement de la Marelle ? Comment se fait-il qu'elle y ait réussi ? Et sa dernière menace... « Ambre sera détruite », a-t-elle déclaré. Cela semble plus qu'une simple coïncidence puisque c'était au moment précis où se déclenchait l'attaque par

la route noire. Pour moi, ce ne sont pas des éléments distincts, mais partie d'un même tissu. Et tout cela paraît rattaché au fait qu'il y a ici, à Ambre, quelque part, un traître... la mort de Caine, les notes... Quelqu'un d'ici vient en aide à l'ennemi de l'extérieur ou a manigancé toute l'affaire. Maintenant, tu rattaches tout à la disparition de Brand, à cause de cet être (je poussai le cadavre du pied). Cela donne l'impression que la mort ou l'absence de Père fait également partie de l'ensemble. Mais si tel est bien le cas, cela implique une vaste conspiration... dont tous les détails ont été étudiés avec soin, un à un, pendant plusieurs années.

Random alla fouiller dans le placard d'angle et en tira une bouteille et deux gobelets. Il les emplit, m'en apporta un, puis regagna son fauteuil. On but en silence à la futilité de l'existence.

— Eh bien, reprit-il, les complots sont ici le passe-temps numéro un, et tout le monde dispose, en effet, de beaucoup de loisirs, tu le sais bien. Nous sommes tous les deux trop jeunes pour nous rappeler nos frères Osric et Finndo, morts pour que vive Ambre. Cependant, l'impression que je ressens après en avoir discuté avec Bénédict...

— Oui, coupai-je. C'est qu'ils ne se contentaient pas de convoiter le trône et qu'il était devenu nécessaire qu'ils meurent bravement pour Ambre. J'ai également entendu cette version. Peut-être que oui, peut-être que non. Nous n'en aurons jamais aucune certitude. Pourtant... Oui, la remarque se justifie, bien qu'elle ne soit pas tellement nécessaire. Je ne doute nullement qu'on ait déjà essayé. J'en crois capables plusieurs d'entre nous. Mais qui ? Nous serons gravement handicapés tant que nous l'ignorerons. Tout mouvement dirigé contre l'extérieur n'aura probablement d'autre effet que d'attaquer un seul des membres de la bête. Trouve donc une idée !

— Corwin, à parler franc, je pourrais porter une accusation contre n'importe qui ici... même contre moi, en mon état de prisonnier. En réalité, une situation analogue constituerait un masque de premier ordre. J'aurais pris un malin plaisir à paraître réduit à l'impuissance alors qu'en fait j'aurais tiré les ficelles pour faire danser tous les autres. Comme d'ailleurs n'importe lequel d'entre nous. Nous avons tous nos mobiles, nos

ambitions. Et au cours des ans, nous avons tous eu le temps et la possibilité de préparer un bon bout de terrain. Non, chercher des suspects, c'est la mauvaise manière d'aborder le problème. Chacun est suspect chez nous. Voyons au contraire ce qui distinguerait un tel personnage, en dehors des mobiles, sans tenir compte des ambitions. Je serais d'avis de considérer d'abord les méthodes appliquées.

— D'accord. À toi de commencer.

— L'un d'entre nous est mieux informé que les autres des manipulations d'Ombre... les entrées et les sorties, les pourquoi et les comment. Il a en outre des alliés, qu'il a trouvés quelque part, mais assez loin. Telle est la combinaison qu'il a dressée contre Ambre. Or, nous ne pouvons pas en regardant une personne quelconque deviner si elle possède ou non de tels talents et connaissances dans un domaine particulier. Il se pourrait qu'elle ait simplement appris quelque chose en Ombre, en un lieu quelconque, et toute seule. Ou il se peut qu'elle ait étudié la question ici, alors que Dworkin vivait encore et consentait à donner des leçons.

Je contemplais mon verre. Dworkin vivait peut-être *encore*. Il m'avait fourni les moyens de m'évader des donjons d'Ambre... cela faisait combien de temps ? Je ne l'avais révélé à personne, et je ne le révélerais pas maintenant. D'une part, Dworkin était complètement dément... ce qui avait apparemment motivé son emprisonnement par Père. D'autre part, il m'avait donné la preuve de pouvoirs que je ne comprenais pas, ce qui m'avait convaincu qu'il pouvait être dangereux, et pas qu'un peu. Cependant il s'était montré bon envers moi, après quelques flatteries et l'évocation de quelques souvenirs. S'il était toujours en vie quelque part, je pensais pouvoir le circonvenir avec un peu de patience. J'avais donc gardé tout cela dans un coin de ma tête, comme une arme secrète, le cas échéant. Aucune raison de changer d'attitude à présent, me semblait-il.

— Brand le fréquentait beaucoup, acquiesçai-je, voyant enfin où il voulait en venir. Il s'intéressait à tous les phénomènes de cette nature.

— Tout juste, dit Random. Et il en savait très évidemment beaucoup plus que nous, puisqu'il a pu me faire parvenir ce message sans avoir d'Atout.

— Tu crois qu'il s'est entendu avec les gens du dehors, leur a ouvert la voie, et puis s'est aperçu qu'ils n'avaient plus besoin de lui quand ils l'ont mis à l'ombre ?

— Pas obligatoirement. Bien que ce soit aussi une possibilité, en y réfléchissant. Mes pensées vont plutôt dans un autre sens... et je ne nie pas mes préjugés en sa faveur : je pense qu'il en a suffisamment appris sur la question pour être en mesure de s'apercevoir que quelqu'un faisait quelque chose de spécial mettant en jeu les Atouts, la Marelle, ou la région d'Ombre la plus voisine d'Ambre. Alors il a commis une erreur. Peut-être a-t-il sous-estimé le coupable et l'a-t-il confronté en personne plutôt que de s'adresser à Père ou à Dworkin. Et alors ? Le coupable l'a dominé et emprisonné dans cette tour. Ou bien il lui portait assez d'estime pour ne pas le tuer sans nécessité absolue, ou encore il comptait se servir de lui ultérieurement.

— Cela aussi paraît plausible, à t'entendre, dis-je. J'aurais ajouté : et cela concorde bien avec ton récit, puis observé de nouveau son visage de joueur de poker, sauf un détail. Au temps où j'étais avec Bleys, avant notre attaque contre Ambre, j'avais eu un bref contact avec Brand pendant que je tripotais les Atouts. Il m'avait donné un sentiment de détresse, de prison, puis le contact s'était rompu. L'histoire de Random collait jusque-là. Donc je dis au contraire :

— S'il est en mesure de nous désigner le coupable, alors il faut aller le chercher, pour qu'il pointe le doigt.

— J'espérais bien que tu dirais cela, répondit Random. J'ai horreur de laisser inachevé un petit travail comme celui-là.

J'allai prendre le flacon pour remplir nos verres. Je bus une gorgée, puis allumai une cigarette.

— Toutefois, avant de nous engager davantage, dis-je, il faut que je trouve la façon la plus appropriée de raconter ce qui est arrivé à Caine. Au fait, où est Flora ?

— En ville, je crois. Elle était ici ce matin. Je suis à peu près certain de pouvoir te la dénicher.

— Alors fais-le. Elle est la seule, à ma connaissance, à avoir déjà vu un de ces types, quand ils ont pénétré dans sa demeure de Westchester. Aussi est-ce bien l'avoir sous la main pour qu'elle confirme leur brutalité. De plus, j'ai d'autres questions à lui poser.

Il vida son verre et se leva.

— Bien. Je m'en occupe immédiatement. Où dois-je la conduire ?

— Dans mes appartements. Si je n'y suis pas, attendez-moi.

Il fit un signe d'acquiescement.

Je me levai à mon tour et l'accompagnai dans le couloir.

— As-tu la clé de cette pièce ? m'enquis-je.

— Elle est accrochée à l'intérieur.

— Alors va la chercher et boucle la serrure. Il ne faut pas que l'on découvre trop tôt notre gibier.

Il s'exécuta et me remit la clé. Je l'accompagnai jusqu'au premier palier et le regardai partir. Je me dirigeai ensuite vers mes appartements personnels.

Je tirai de mon coffre-fort la Pierre du Jugement, un pendentif de rubis qui avait conféré à Père et à Éric la maîtrise des conditions atmosphériques dans le voisinage d'Ambre. Avant de mourir, Éric m'avait expliqué la méthode à employer pour l'accorder à mon propre usage. Mais je n'avais pas eu le temps, et je ne l'avais pas non plus en ce moment. Néanmoins, au cours de ma conversation avec Random, j'avais décidé qu'il me faudrait le prendre quand même. J'avais retrouvé les notes de Dworkin sous une dalle, près de la cheminée d'Éric. Lors de cet ultime entretien, il m'avait également fourni ce renseignement. J'aurais cependant aimé savoir, pour commencer, où il avait découvert les notes parce qu'elles étaient incomplètes. Je les pris dans le fond du coffre et les examinai une nouvelle fois. Elles concordaient avec les explications d'Éric sur la façon de réaliser l'accord.

Mais elles indiquaient, en outre, que la pierre précieuse avait d'autres usages, que la maîtrise des phénomènes météorologiques était presque sans importance, simple démonstration assez impressionnante d'un ensemble de principes sous-jacents à la Marelle, aux Atouts et à l'intégrité

matérielle d'Ambre même, indépendamment d'Ombre. Par malheur, les détails faisaient défaut. Pourtant, plus je fouillais ma mémoire, plus j'avais le sentiment qu'il y avait quelque chose à découvrir en ce sens. Père ne montrait que rarement la pierre ; et bien qu'il en eût parlé comme d'un moyen de modifier le temps, celui-ci n'avait pas tellement changé dans les diverses occasions où il l'avait portée. Et il l'emportait souvent aussi pendant ses petits voyages. J'étais donc tout prêt à croire qu'elle avait d'autres pouvoirs. Éric avait sans doute suivi le même raisonnement mais sans parvenir, lui non plus, à en deviner les autres propriétés. Il s'était uniquement servi de ses avantages les plus évidents lorsque avec Bleys j'avais attaqué Ambre ; et de même il en avait usé la semaine dernière quand les créatures avaient lancé l'assaut à partir de la route noire. Elle lui avait bien rendu service dans les deux cas, même si cela n'avait pas suffi à lui sauver la vie. Il me fallait donc immédiatement me nantir moi-même de ses pouvoirs. Le moindre avantage aurait de l'importance. Et j'estimais qu'il serait bon aussi que l'on me voie la porter, songai-je. Surtout à présent.

Je rangeai les notes dans le coffre et le joyau dans ma poche. Je sortis alors pour aller vers l'escalier. Cette fois encore, comme avant, longer ces couloirs me donnait l'impression que je ne m'étais jamais absenté. C'était la maison, c'était ce que je voulais. J'en étais devenu le défenseur. Sans porter la couronne, tous les problèmes relevaient de moi. Ironie du sort. J'étais venu pour réclamer la couronne, pour l'arracher à Éric, pour connaître la gloire et régner. D'un seul coup, voilà que tout croulait. Il n'avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir qu'Éric avait commis des fautes de conduite. S'il avait vraiment tué Père, il n'avait aucun droit à la couronne. Sinon, il avait agi prématurément. De toute façon le couronnement n'avait guère servi qu'à enfler davantage son « moi » déjà obèse. Moi-même, je voulais la couronne et je savais l'avoir à ma portée. Mais ce serait commettre la même erreur, alors que mes troupes étaient cantonnées à Ambre, avec en outre les soupçons qui allaient s'abattre sur moi pour la mort de Caine, et alors que j'entrevois les premiers signes d'un complot fantastique et qu'en définitive il restait possible que Père soit encore en vie. En

plusieurs occasions il m'avait semblé être en contact, brièvement... et c'est lors d'une de ces occasions, des années auparavant, qu'il avait approuvé ma succession au trône. Toutefois, j'étais entouré de tant de tromperies et de pièges que je ne savais plus que croire. Père n'avait pas abdiqué. De plus, j'avais subi une blessure à la tête et j'étais très conscient de mes propres ambitions. L'esprit est une drôle d'affaire. Je ne me fiais même plus au mien. Avais-je pu être l'artisan de tous ces désordres ? Il s'était passé bien des choses depuis. Le prix que l'on paie pour être un Ambrien, j'imagine, c'est que l'on n'a même plus confiance en soi. Je me demandai ce que Freud en aurait déduit. Bien qu'il n'eût pas réussi à percer mon amnésie, il avait émis des hypothèses terriblement valables sur ce qu'était mon père et sur nos rapports, bien qu'à l'époque il ne s'en fût pas aperçu. J'aurais aimé passer une nouvelle séance avec lui.

Je traversai la salle à manger de marbre et m'enfonçai dans le sombre et étroit couloir qui s'ouvrait derrière. J'adressai un signe de tête au garde avant de gagner la porte. Je me retrouvai sur la terrasse et bientôt en haut de l'interminable escalier en spirale qui descendait dans les entrailles de Kolvir. Mes pas. Des lumières de place en place. Plus loin, les ténèbres.

C'était comme si un équilibre s'était légèrement déplacé pendant le trajet : ce n'était plus moi qui agissais, on agissait sur moi, j'étais forcé de bouger, de réagir. Mouton sous la houlette d'un berger. Et chacun de mes mouvements me conduisait à un autre. Où cela avait-il commencé ? Peut-être cela durait-il depuis des années et commençais-je seulement à m'en rendre compte ? Peut-être étions-nous tous des victimes, d'une manière et à un degré dont nul d'entre nous n'avait eu idée ? Nourritures substantielles pour des pensées morbides. Sigmund, où es-tu maintenant ? J'avais voulu être roi – je le voulais encore – plus que tout autre chose. Pourtant, plus j'en apprenais, plus je réfléchissais à ce que j'avais appris, plus mes actes dans leur totalité paraissaient bien se réduire à Pion Ambre au Roi Quatre. Je saisis alors que cette impression me hantait déjà depuis un certain temps, qu'elle se renforçait, ce qui ne me plaisait pas du tout. Toutefois, il n'est rien de vivant qui ne commette des erreurs, ainsi me consolais-je. Si mon

impression traduisait bien la réalité, mon Pavlov personnel se rapprochait de mes pattes à chaque tintement de la clochette. Bientôt, maintenant, bientôt, je sentais qu'il faudrait que ce soit bientôt, je devrais m'arranger pour l'amener tout près de moi. Ensuite il m'appartiendrait de faire en sorte qu'il ne s'en aille plus, mais aussi qu'il ne revienne plus.

De spire en spire, de marche en marche, lumière ici, lumière là, je descendais et telles étaient mes pensées, qui, elles aussi, s'embobinaient ou se débobinaient, sans me laisser une certitude. Au-dessous de moi, un choc de métal contre pierre. Le fourreau d'une épée, le garde qui se dressait. Une onde de clarté projetée par la lampe qu'il élevait.

— Seigneur Corwin...

— Jamie.

En bas, je pris une lanterne sur l'étagère. Je l'allumai, et pivotai pour gagner le tunnel, repoussant pas à pas les ténèbres devant moi.

Puis ce fut le tunnel que je suivis, en comptant ses embranchements latéraux. C'était le septième qu'il me fallait. Des échos et des ombres. De la moisissure et de la poussière.

J'y arrivais. C'était le tournant. Plus trop loin à présent.

Enfin cette grande et sombre porte bardée de métal. Je l'ouvris puis poussai fort sur le battant. Elle grinça, résista, pour céder bientôt devant moi.

Je posai la lanterne sur le sol à l'intérieur, juste à droite. Je n'en avais plus besoin, puisque la Marelle répandait assez de clarté pour ce que j'avais à faire.

Je contemplai un moment la Marelle... masse brillante de courbes qui se jouaient de l'œil qui tentait de les suivre... incrustée là dans son énormité, dans la noirceur lisse du sol. Elle m'avait conféré des pouvoirs sur Ombre, elle m'avait restitué la plus grande partie de ma mémoire. Néanmoins, elle me détruirait en un instant si jamais je commettais une erreur pendant l'épreuve. Toute la gratitude engendrée en moi par les perspectives n'était donc pas exempte d'une trace de peur. C'était l'héritage splendide et mystérieux, antique, de la famille, bien à sa place, dans les caves.



Je gagnai le coin où commençait le dessin. Je me concentraï, tout en me décontractant les muscles, puis je posai le pied gauche sur la Marelle. Sans perdre de temps j'avançaï et sentis naître le courant. Des étincelles bleues soulignaient le contour de mes bottes. Un pas encore. Cette fois les craquements étaient perceptibles et la résistance commençait. Je pris la première longueur de courbe, m'efforçant d'aller vite, désireux de parvenir au Premier Voile aussi vite que possible. Quand j'y arrivai, ma chevelure s'animait déjà et les étincelles étaient plus brillantes, plus longues.

La tension allait croissant. Chaque pas exigeait plus d'effort que le précédent. Les craquements s'amplifièrent et le courant monta. Mes cheveux se dressèrent et en secouant la tête, j'en fis voler des étincelles. Les yeux fermement fixés sur la ligne de feu, je ne ralentissais pas.

La pression cessa soudain. Chancelant, je continuai néanmoins d'avancer. J'avais franchi le Premier Voile et je me plongeai dans le sentiment de réussite que cela me donnait. Je me souvins de mon dernier passage par la même voie, à Rebma, la cité sous la mer. L'expérience que je venais de subir était celle qui avait déclenché le retour de mes souvenirs. Oui. Je repartis et de nouveau les étincelles grandirent, les courants s'intensifièrent, me donnant des picotements sous la peau.

Le Deuxième Voile... Les angles... Cela donnait toujours l'impression d'exiger que l'on aille jusqu'au bout de ses forces, que l'on soit tout entier transformé en Volonté à l'état pur. C'était une sensation puissante, sans relâche. À ce moment, parcourir le trajet de la Marelle était pour moi la seule chose au monde qui eût une signification. J'avais toujours été en ce lieu, à lutter, je ne m'en étais jamais éloigné, j'y resterais toujours, en lutte, ma volonté dressée contre le labyrinthe du pouvoir. Le Temps s'était effacé. Il ne restait que la tension.

Les étincelles me montaient jusqu'à la taille. J'abordai la Grande Courbe et la suivis en bataillant. J'étais sans cesse détruit et je renaissais à chaque pas du parcours, rôti par les feux de la création, glacé par le froid du bout de l'entropie.

En avant, toujours plus loin, en lacets. Trois courbes encore, une ligne droite, des arcs en quantité. Étourdissement, une

sensation de perte puis d'intensification comme si j'avais oscillé entre la vie et le néant. Tour après tour après tour après tour... Un arc court et serré... La ligne qui menait au Dernier Voile... À présent, je me voyais haletant et inondé de sueur. Je ne peux jamais me le rappeler clairement. J'avais grand-peine à bouger les pieds. Les jaillissements d'étincelles m'atteignaient aux épaules. Elles me montèrent aux yeux et je perdis la Marelle de vue, entre mes clignements de paupières. À droite, à gauche, à droite, à gauche... C'était là. Je portai avec peine le pied droit en avant, comprenant ce qu'avait dû ressentir Bénédict, les jambes entortillées par l'herbe noire. Juste avant que je l'assomme d'un coup sur la nuque. J'avais moi-même la sensation d'avoir reçu des coups... sur tout le corps. Pied gauche, en avant... Si lentement que j'avais du mal à savoir si je continuais à avancer. Mes mains étaient devenues des flammes bleues, mes jambes des piliers de feu. Un pas. Un autre. Puis encore un autre.

J'étais une statue lentement animée, un bonhomme de neige en train de fondre, une poutrelle qui ploie... Deux pas encore... Trois... Le froid glacial, mes mouvements... mais moi qui les dirigeais, je disposais de l'éternité et d'une parfaite et constante volonté qui aboutirait...

Je franchis le Voile. Un arc bref suivit. Trois pas pour entrer dans le noir et la paix. C'étaient les plus durs.

*La pause-café pour Sisyphe !* Telle fut ma première pensée une fois sorti de la Marelle. *J'ai encore réussi !* fut la deuxième. Et *Jamais Plus !* la troisième.

Je m'offris le luxe de quelques inspirations profondes et de quelques tremblements. Puis je tirai de ma poche la pierre que j'élevai par sa chaîne pour la tenir devant mes yeux.

Rouge à l'intérieur, bien entendu... un rouge cerise foncé, traversé de fumées, resplendissant. Elle paraissait avoir recueilli un peu plus de lumière et d'éclat pendant la traversée de la Marelle. Je continuais à la scruter, réfléchissant aux instructions et les comparant à ce que je savais déjà.

Une fois que l'on a passé la Marelle et atteint ce point, on peut l'amener à vous transporter à tout endroit que l'on est en mesure de voir en imagination. Il suffit de le désirer et de faire acte de volonté. Tel étant le cas, je ne fus pas exempt d'une

seconde d'inquiétude. Si le processus s'effectuait de façon normale, je courais le risque de me jeter dans un piège d'espèce particulière. Mais Éric avait réussi. Il ne s'était pas retrouvé emprisonné au cœur de quelque gemme quelque part en Ombre. Le Dworkin qui avait rédigé ces notes était un grand homme, et je lui avais fait confiance.

Je repris mon sang-froid et scrutai encore plus attentivement l'intérieur du joyau.

J'y vis le reflet déformé de la Marelle, entouré de points lumineux clignotants, de petites flammes et d'éclairs, parmi des courbes et des chemins différents. Je pris ma décision et concentrai ma volonté...

Du rouge et du ralenti. Comme de s'enfoncer dans un océan hautement visqueux. D'abord très lentement. Une dérive et un assombrissement, toutes les jolies lumières loin-loin devant moi. Ma vitesse apparente grandit insensiblement. Des éclats de lumière, distants, par intermittence. Puis un peu plus rapidement, me sembla-t-il. Pas d'échelle de comparaison. J'étais un simple point de conscience de dimensions indéfinies. Conscient du mouvement, conscient de l'image vers laquelle je progressais, presque vite, à présent. Le rouge avait presque disparu tout comme le sentiment de toute matière. La résistance n'existait plus. Je fonçais. Mais tout cela n'avait paru prendre qu'un instant, prenait toujours ce même instant. La situation avait une qualité particulière d'intemporalité. Ma vitesse relative par rapport à ce qui semblait maintenant mon objectif était énorme. Le labyrinthe réduit mais complexe grossissait, se transformait en une variante en trois dimensions de la Marelle elle-même, semblait-il. Ponctuée de jaillissements de lumières colorées, elle grandissait devant moi, m'évoquant bizarrement une galaxie à demi échevelée au milieu de la nuit éternelle, dans un halo luisant de pâle poussière, et dont les franges étaient faites de points clignotants innombrables. Et elle grandissait ou je rapetissais, ou elle avançait ou j'avancais, et nous étions proches, presque ensemble, et elle emplissait maintenant l'espace entier, du haut en bas, d'un côté à l'autre, et ma vitesse personnelle semblait si possible encore s'accroître. Je fus pris, submergé par le flamboiement, et vint un prolongement isolé

que je sus être le commencement. J'étais trop près – perdu, plutôt – pour en saisir la configuration d'ensemble, mais les ondulations, les scintillements, l'entrelacs de tout ce que j'en voyais, partout autour de moi, m'incitaient à me demander si trois dimensions suffisaient à expliquer les complexités déroutantes devant lesquelles je me trouvais. Plutôt que ma comparaison galactique, une partie de mon esprit se porta à l'autre extrême, me suggérant l'espace aux dimensions infinies de Hilbert dans le sous-atomique. Seulement ce n'était qu'une métaphore désespérée. Purement et simplement, je n'y comprenais rien. Je n'avais que la certitude croissante – engendrée par la Marelle ? Instinctive ? – que je devais encore traverser ce dédale pour atteindre au nouveau degré de puissance que je recherchais.

Et je ne me trompais pas. Je fus emporté dans le tourbillon, sans réduction de ma vitesse apparente. Je pivotais et tournoyais le long des voies de flammes ; traversant des nuages sans substance, uniquement de scintillement et d'éclat. Il n'y avait pas de zones de résistance comme dans la Marelle même, l'élan initial paraissait suffisant à me faire effectuer la traversée. Un tour éperdu de la Voie lactée ? Un homme qui se noyait parmi des canyons de corail ? Un moineau insomniaque qui survolait une foire au soir d'un Quatre Juillet ? Telles étaient mes pensées en me remémorant mon récent passage dans cette conception transformée.

... Et j'en sortis, j'avais traversé, c'était fini, dans une fantasmagorie de lumière rougeâtre où je me retrouvai tenant le pendentif près de la Marelle, regardant la pierre, avec la Marelle à l'intérieur, en moi aussi, tout en moi, moi en elle, et le rouge s'atténuait, faiblissait, disparaissait. Il ne restait que moi, le pendentif, la Marelle, tout seul, et les rapports sujet-objet étaient rétablis... mais une octave plus haut, ce qui est à mon sens la meilleure façon de m'exprimer. Car il existait à présent une certaine empathie. C'était comme si j'eusse acquis un sens supplémentaire, et un nouveau moyen d'expression. La sensation en était très particulière, satisfaisante.

Impatient de passer aux essais, je rassemblai une nouvelle fois mes résolutions et ordonnai à la Marelle de me transporter ailleurs.

Je me tenais debout dans la salle ronde, au sommet de la plus haute tour d'Ambre. Je traversai la pièce et sortis sur le balcon très étroit. Le contraste était écrasant, suivant de si près le voyage supersensoriel que je venais d'accomplir. Je restai là de longs moments, perdu dans ma contemplation.

La mer était scindée en de multiples textures, car le ciel était en partie couvert et le soir venait. Les nuages mêmes étaient façonnés d'un brillant adouci et d'ombres brutales. Le vent allait à la mer, si bien que j'étais pour l'instant privé des senteurs salines. Des oiseaux sombres ponctuaient l'air, plongeant et planant alternativement à grande altitude au-dessus des flots. Sous moi les cours du palais, les terrasses de la ville s'étendaient dans leur durable élégance jusqu'aux bords de Kolvir. Les gens paraissaient minuscules dans les rues, leurs mouvements insignifiants. Je me sentis très seul.

Alors, je touchai le pendentif et appelai l'orage.

## 4.

À mon retour, Random et Flora m'attendaient dans mes appartements. Les yeux de Random se portèrent d'abord sur le pendentif, puis sur les miens. Je fis un signe affirmatif.

Je me tournai vers Flora et m'inclinai légèrement.

— Ma sœur, dis-je, cela fait longtemps, bien longtemps. Elle paraissait un peu effrayée, ce qui était pour le mieux. Elle sourit néanmoins en me prenant la main.

— Frère, je vois que tu as tenu ta parole, dit-elle. Ses cheveux étaient d'or pâle. Elle les avait fait couper mais avait gardé sa frange. Je n'aurais su dire si cela me plaisait ou non. Ses cheveux étaient très beaux. Des yeux bleus en plus, avec les nuances de sa vanité qui maintenait toutes choses dans la perspective qui était sa préférée. Il lui arrivait de se conduire parfois de manière qui semblait idiote, mais à diverses reprises, je m'étais posé des questions.

— Excuse-moi de te regarder aussi fixement, dis-je, mais lors de notre dernière rencontre, je n'étais pas en mesure de te voir.

— Je suis très heureuse que ton état se soit amélioré, affirma-t-elle. C'était tout à fait... je n'y pouvais absolument rien, tu le sais.

— Je sais, fis-je en me rappelant son rire musical qui me parvenait par instants de l'autre côté des ténèbres, lors d'un des anniversaires de l'événement. « Je sais, en effet. »

Je m'approchai de la fenêtre que j'ouvris, certain que l'orage ne pénétrerait pas dans la pièce. Mais j'aime l'odeur de l'orage.

— Dis-moi, Random, as-tu découvert quoi que ce soit d'intéressant au sujet d'un hypothétique courrier ? m'enquis-je.

— Rien de bien tangible, répondit-il. Je me suis un peu renseigné. Personne ne semble avoir remarqué qui que ce soit à l'endroit approprié à l'heure voulue.

— Je vois. Je te remercie. Il se peut que je te revoie plus tard.

— Très bien. Je resterai alors chez moi toute la soirée.

Je lui adressai un signe de tête, m'appuyai au rebord de fenêtre, tout en observant Flora. Random referma la porte sans bruit. J'écoutai la pluie pendant une demi-minute.

— Que comptes-tu faire de moi ? finit-elle par demander.

— Faire ?

— Tu es en bonne position pour réclamer le règlement des dettes anciennes. Je présume que les choses vont changer.

— Peut-être. La plupart des choses dépendent d'autres choses. Celle-ci n'est pas différente.

— Que veux-tu dire ?

— Donne-moi ce que je veux et nous verrons. J'ai pu parfois passer pour un chic type.

— Que veux-tu ?

— Toute l'histoire, Flora. Commençons par ceci : comment se fait-il que tu aies été ma bergère sur cette ombre, appelée Terre ? Donne-moi tous les détails. Quel accord était à la base ? Quelle était l'entente ? Tout. Rien de plus.

Elle poussa un soupir.

— Au commencement... fit-elle. Oui... C'était à Paris, lors d'une soirée, chez un certain M. Foucault. Environ trois mois avant la Terreur...

— Arrête ! Que faisais-tu là ?

— J'étais dans cette zone générale d'Ombre depuis cinq ans environ, selon leur calendrier. J'avais erré au hasard, à la recherche de quelque chose de neuf, quelque chose qui aurait satisfait à ma fantaisie. Je suis tombée sur cet endroit, à cette époque, de la même façon que nous avons de trouver n'importe quoi. Je me suis laissée guider par mes désirs et j'ai obéi à mes instincts.

— Curieuse coïncidence.

— Pas à la lumière de tout le temps en cause... et compte tenu des quantités de voyages que nous aimons faire. C'était, si tu préfères, mon Avalon, mon substitut d'Ambre, mon foyer loin

du foyer. Appelle cela comme tu voudras, mais j'étais là, à cette réunion ce soir d'octobre lorsque tu es arrivé avec la petite rousse... je crois qu'elle se nommait Jacqueline.

Cela fit remonter de loin un souvenir que je n'avais plus évoqué depuis bien longtemps. Je me souvenais de Jacqueline avec beaucoup plus de précision que de la soirée chez Foucault, mais c'était un incident exact.

— Continue.

— Comme je le disais, reprit-elle, j'étais là. Tu es arrivé plus tard. Naturellement, tu as aussitôt retenu mon attention. Cependant, si l'on vit pendant une période assez considérable de temps en voyageant beaucoup, on rencontre parfois une personne qui ressemble beaucoup à une autre que l'on a connu antérieurement. Ce fut ma première idée, après l'étonnement initial. Ce ne pouvait raisonnablement être qu'un sosie. On était resté si longtemps sans nouvelles. Néanmoins, j'admets que nous avons tous nos secrets et de bonnes raisons pour les garder. Ce pouvait être le cas pour toi. Alors je me suis arrangée pour que l'on nous présente et ensuite j'ai eu un mal de tous les diables à t'isoler de cette petite femelle rousse pendant plus de quelques minutes. Et tu m'as affirmé t'appeler Fenneval, Cordell Fenneval. Je n'ai plus eu de certitude. Impossible de deviner si tu étais un sosie, ou si tu t'amusais. Toutefois, une troisième possibilité m'a effleuré l'esprit... tu avais résidé assez longtemps dans une région d'Ombre adjacente pour projeter des ombres de toi-même. Je serais peut-être repartie dans l'ignorance si Jacqueline n'avait pas un peu plus tard vanté ta force devant moi. Or, ce n'est pas le sujet de conversation le plus usuel pour les femmes, et sa façon de le dire m'a conduite à penser qu'elle avait en effet été très impressionnée par certaines choses que tu avais faites. Je l'ai un peu sondée et je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'exploits que tu étais capable d'accomplir, tous jusqu'au dernier. Cela éliminait l'hypothèse d'un sosie. Il fallait bien que ce soit toi ou une ombre de toi. Cela dit, si Cordell n'était pas Corwin, il n'en était pas moins un indice, une probabilité que tu sois ou aies été dans ce voisinage ombreux... C'était la première piste que je trouvais quant à ton lieu de résidence. Il fallait que je suive la trace. Alors j'ai commencé à te



filer, à me renseigner sur ton passé. Plus je questionnais de personnes, plus cela m'intriguait. Même au bout de plusieurs mois, je n'étais pas absolument convaincue. Il y avait des périodes assez brumeuses pour que ce soit possible. Cependant j'eus la réponse l'été suivant quand je revins à Ambre pour un temps. Je racontai cette curieuse histoire à Éric...

— Oui ?

— Eh bien... il était... en quelque sorte... informé de cette possibilité.

Elle se tut et tripota ses gants sur le siège voisin.

— Oui, oui, fis-je. Que t'a-t-il dit au juste ?

— Que ce pouvait être ta personne réelle, répondit-elle. Il m'a dit qu'il y avait eu... un accident.

— Vraiment ?

— Eh bien ! non, avoua-t-elle, pas un accident. Il a dit qu'il y avait eu combat et qu'il t'avait blessé. Il croyait que tu allais mourir et il ne voulait pas qu'on le lui reproche. Alors il t'a transporté en Ombre et t'a laissé dans cet endroit. Après une longue attente, il conclut que tu étais en effet mort, que finalement tout était terminé entre vous. Mes nouvelles l'ont naturellement troublé. Il m'a fait jurer de garder le secret et m'a renvoyée pour te surveiller. J'avais une bonne excuse pour me trouver sur les lieux, puisque j'avais déjà dit à tout le monde combien le pays me plaisait.

— Tu n'as pas promis ton silence pour rien, Flora. Que t'a-t-il donc donné ?

— Il m'a donné sa parole que si jamais il prenait le pouvoir ici, à Ambre, il ne m'oublierait pas.

— Un peu risqué, observai-je. Après tout, tu aurais ainsi conservé une arme contre lui... la connaissance de l'endroit où se trouvait toujours un prétendant rival, ainsi que de la part qu'il avait prise à l'affaire.

— Exact. Mais les positions s'équilibraient, car il aurait fallu que j'avoue ma complicité, si j'en avais parlé.

Je fis un signe d'acquiescement.

— Un peu juste, mais pas impossible, admis-je. Mais pensais-tu qu'il me laisserait en vie, si jamais il accédait au trône ?

— On n'en a jamais discuté. Jamais.  
— Mais tu as bien dû y penser ?  
— Oui, plus tard, et j'ai conclu qu'il ne ferait sans doute rien.  
En fait, il commençait bien à sembler que tu étais privé de mémoire. Il n'y avait aucune raison d'agir contre toi tant que tu restais inoffensif.

— Alors tu es restée pour me surveiller, pour t'assurer que je resterais inoffensif ?

— Oui.

— Quelle aurait été ta réaction si tu avais constaté que je commençais à la retrouver, la mémoire ?

Elle me regarda, puis détourna les yeux.

— Je l'aurais signalé à Éric.

— Et alors, qu'aurais-tu fait ?

— Je n'en sais rien.

Je laissai échapper un petit rire et elle rougit. Je ne me souvenais pas d'avoir vu Flora rougir auparavant.

— Je ne vais pas insister sur les évidences, dis-je. Bon. Tu es restée. Tu m'as surveillé. Et ensuite ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien de spécial. Tu as continué à mener ta vie et moi, je suis restée sur ta trace.

— Tous les autres savaient-ils où tu étais ?

— Oui. Je n'en faisais pas un secret. Et même, ils sont tous venus me voir, tour à tour, à un moment ou à l'autre.

— Y compris Random ?

Elle incurva la lèvre.

— Oui, à plusieurs reprises, fit-elle.

— Pourquoi ce ricanement ?

— Il est trop tard pour me mettre à prétendre que j'aie de l'affection pour lui. Tu sais bien. Je n'aime tout simplement pas les gens qu'il fréquente... des criminels de tout poil, des musiciens de jazz... Il fallait bien que je lui offre la courtoisie familiale quand il rendait visite à mon ombre, mais il me portait sur les nerfs, à m'amener ces personnes à toutes les heures... pour des séances de jazz, des parties de poker. La maison en restait empuantie pendant des semaines, et c'était toujours un soulagement quand il s'en allait. Désolée. Je sais que tu l'aimes bien, mais tu m'as demandé la vérité.

— D'accord. Il offensait ta délicatesse et ta sensibilité. Maintenant, reporte ton attention sur la brève période où j'ai été ton invité. Random nous a rejoints plutôt soudainement. Il avait à ses trousses une demi-douzaine de vilains bonshommes que nous avons supprimés dans ton salon.

— Je me souviens très clairement de l'événement.

— Te rappelles-tu les types... les créatures auxquelles nous avons eu affaire ?

— Oui.

— Assez pour les reconnaître si tu en revoyais ?

— Je le pense.

— Bon. En avais-tu vu auparavant ?

— Non.

— Et depuis ?

— Non plus.

— En as-tu entendu la description ailleurs ?

— Pas que je m'en souviene. Pourquoi ?

Je secouai la tête.

— Pas encore. C'est ma petite inquisition, n'oublie pas. Maintenant, je souhaite que tu te reportes à une période antérieure à cette soirée. À l'événement qui m'a fait mettre à Greenwood. Peut-être même un peu avant. Que s'est-il passé et comment en as-tu été informée ? Dans quelles circonstances ? Quelle était ta part dans ce qui est arrivé ?

— Oui... je me doutais que tu me poserais cette question tôt ou tard. Ce qui s'est passé, c'est qu'Éric m'a jointe le lendemain de l'événement... d'Ambre, par mon Atout. » Elle releva les yeux sur moi, pour voir bien sûr comment je prenais cette révélation, pour étudier mes réactions. Je restai impassible. « Il m'a dit que tu avais été victime d'un grave accident la veille au soir et que l'on t'avait hospitalisé. Il m'a dit de te faire transférer dans une clinique privée, un établissement où j'aurais davantage voix au chapitre tandis qu'on te soignerait. »

— En d'autres termes, il tenait à ce que je reste à l'état de végétal.

— Il désirait qu'ils te maintiennent sous sédatifs.

— A-t-il avoué ou non qu'il était responsable de l'accident ?

— Il n'a pas dit avoir chargé quelqu'un de tirer dans ton pneu, mais il était en effet au courant de ce détail. Comment aurait-il pu le savoir, autrement ? Quand j'ai appris par la suite qu'il avait l'intention de s'emparer du trône, j'ai présumé qu'il avait jugé préférable de t'éliminer définitivement. La tentative ayant avorté, la suite de ses actions paraissait logique : faire en sorte que tu restes à l'écart jusqu'après le couronnement.

— J'ignorais que l'on avait tiré sur le pneu, dis-je.

Son visage se modifiait. Elle se remettait.

— Tu m'avais dit ta conviction qu'il ne s'agissait pas d'un accident... que l'on avait attenté à ta vie. Moi, j'ai pensé que tu étais informé des détails.

Je me retrouvais en terrain plutôt glissant pour la première fois depuis un bon moment. Il me restait des traces d'amnésie et j'estimais que cela durerait probablement autant que moi. Mes souvenirs des quelques jours antérieurs à l'accident restaient encore partiels. La Marelle m'avait restitué la mémoire de ma vie entière jusque-là, mais il semblait que le traumatisme eût détruit toute trace de ce qui s'était passé immédiatement avant. Ce n'est pas rare. Des dommages organiques plutôt qu'un simple désordre de fonctionnement, très vraisemblablement. J'étais déjà bien heureux d'avoir récupéré tout le reste, aussi ces quelques jours perdus ne m'attristaient pas trop. Quant à l'accident même, j'avais le sentiment que ç'avait été plus qu'un accident, je me rappelais en effet des coups de feu. Deux. Peut-être même avais-je aperçu une silhouette armée d'un fusil... trop brièvement, trop tard. Ou n'était-ce qu'imagination ? Pourtant cela me paraissait vrai. J'avais en tête quelque chose de ce genre en partant pour Westchester. Et cependant, même à présent, alors que j'étais en position de force à Ambre, je répugnais à reconnaître cette unique faiblesse. J'avais déjà bluffé Flora avec beaucoup moins de bonnes cartes. Je décidai de m'en tenir à une combinaison gagnante.

— Je n'étais pas en mesure de sortir pour voir ce qui avait été touché, déclarai-je. J'ai entendu les détonations. J'ai perdu le contrôle de la voiture. Je pensais bien que c'était à cause d'un pneu crevé, mais je n'en avais pas la certitude. La seule raison

de ma question, c'est que j'étais curieux de savoir comment tu savais toi-même qu'il s'agissait d'un pneu.

— Je te l'ai dit, c'est Éric qui m'en a parlé.

— C'est ta façon de t'exprimer qui m'a surpris. À t'entendre, on croirait que tu étais au courant des détails avant même qu'il soit entré en contact avec toi.

Elle secoua la tête.

— Alors, je te demande pardon de mes fautes de syntaxe, répondit-elle. Cela arrive, quand on passe les faits en revue après coup. Il va me falloir nier ce que tu insinues. Je n'y ai en rien été mêlée et je n'avais pas connaissance préalable de ce qui devait arriver.

— Comme Éric n'est plus là pour infirmer ou confirmer quoi que ce soit, nous nous en tiendrons à cela, dis-je, pour le moment. Je prononçai ces mots de façon à l'inciter à veiller encore mieux à sa défense, pour distraire son attention de toute erreur de mots ou d'expressions qui pourraient m'échapper et d'où elle serait en mesure de déduire qu'il existait toujours ce petit trou dans ma mémoire.

— As-tu appris par la suite l'identité de la personne au fusil ? m'enquis-je.

— Jamais. Probablement quelque tueur de métier. Je n'en sais rien.

— As-tu idée du temps pendant lequel je suis resté sans connaissance avant qu'on me découvre et me conduise à l'hôpital ?

Elle secoua de nouveau la tête.

Quelque chose me tracassait, et je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus.

— Éric t'a-t-il dit à quelle heure j'ai été admis à l'hôpital ?

— Non.

— Quand j'étais avec toi, pourquoi as-tu tenté de rentrer à Ambre par tes propres moyens plutôt que d'utiliser l'Atout d'Éric ?

— Impossible de le joindre.

— Tu aurais pu faire appel à un autre pour te permettre de passer. Flora, je crois que tu es en train de me mentir.

— À quel sujet ? Je n'ai réussi à joindre personne. Ils avaient tous d'autres occupations. C'est là que tu voulais en venir ?

Elle m'examinait.

Je levai le bras et pointai l'index vers elle et l'éclair brilla derrière moi, juste de l'autre côté de la fenêtre. J'éprouvai un picotement, une faible secousse. Et le coup de tonnerre fut impressionnant également.

— Tu pêches par omission, m'aventurai-je.

Elle se cacha la figure dans les mains et se mit à pleurer.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire ! fit-elle. J'ai répondu à toutes tes questions ! Que demandes-tu de plus ? J'ignore où tu allais, qui t'a tiré dessus, à quelle heure c'est arrivé ! Tout ce que je sais des faits, je te l'ai dit, bon Dieu !

Ou elle était sincère, ou je ne briserais pas sa volonté de cette manière. De toute façon, je perdais mon temps et n'en tirerais rien de plus. En outre, mieux valait détourner sa pensée de l'accident, avant qu'elle commence à s'étonner que j'y attache tant d'importance. S'il manquait un élément là-dedans, il fallait que je sois le premier à le trouver.

— Viens avec moi, dis-je.

— Où allons-nous ?

— J'ai quelque chose à te montrer. Je te dirai pourquoi, ensuite.

Elle se leva et me suivit. Je la conduisis devant le cadavre avant de lui raconter ce qui était arrivé à Caine. Elle regarda le mort sans émotion. Elle fit un signe affirmatif.

— Oui. Même si je ne le savais pas, je serais heureuse d'affirmer que je le sais, pour toi.

Je répondis d'un vague grognement. Les démonstrations de loyauté familiale me touchent toujours. Impossible de deviner si elle croyait à ma version de la mort de Caine. Mais, l'un dans l'autre, cela ne paraissait pas avoir grande importance. Je ne lui parlai pas de Brand, duquel elle ne semblait pas avoir de nouvelles récentes. Quand j'eus débité tout ce que j'avais à lui dire, elle ne fit qu'une seule observation :

— Tu portes bien cette pierre. Et la couronne ?

— Il est encore trop tôt pour y penser.

— Mon appui, pour ce qu'il vaut...

— Je sais, je sais, dis-je.

Mon tombeau est un lieu tranquille. Il se dresse, isolé, sur une pente rocheuse, abrité de trois côtés contre les intempéries, entouré d'humus apporté où ont pris racine deux arbres rabougris, divers buissons, des herbes folles et de gros tronçons de lierre des montagnes. C'est à environ trois kilomètres en descendant de l'autre côté de la crête de Kolvir. Le monument est bas et long, avec deux bancs sur le devant, et le lierre a eu la gentillesse de le recouvrir en grande partie, masquant, Dieu merci ! la plus grande part de l'inscription emphatique gravée sur la paroi, sous mon nom. La tombe est – cela se comprend – désertée la plupart du temps.

Ce soir-là, cependant, Ganelon et moi nous y rendîmes, amplement munis de vin, de miches de pain et de viandes froides.

— Tu ne me racontais pas de bobards ! s'écria-t-il, après avoir mis pied à terre, s'être approché du monument, avoir écarté le lierre et déchiffré à la clarté de la lune ce qui était gravé dans la pierre.

— Certainement pas, dis-je, descendant de cheval à mon tour et emmenant les deux montures. C'est bien ma sépulture.

J'entravai les deux bêtes près d'un buisson voisin, décrochai nos sacs de vivres et les portai sur un des bancs. Ganelon revint près de moi quand j'eus ouvert la première bouteille et empli nos gobelets du sombre liquide.

— Je ne comprends toujours pas, fit-il en prenant le sien.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Je suis mort et enterré là, affirmai-je. C'est mon cénotaphe, voilà ce que c'est... le monument qu'on érige quand on n'a pas retrouvé le corps. Je viens tout juste d'apprendre que j'en ai un. On l'a construit il y a plusieurs siècles, quand on a décidé que je ne reviendrais jamais.

— Plutôt macabre, observa-t-il. Alors, qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Rien. Toutefois, ils ont eu la bonne idée d'y aménager une niche avec un cercueil, au cas improbable où mes restes feraient leur apparition. Comme ça, ils sont couverts des deux côtés.

Ganelon se confectionna un sandwich.

— Qui en a eu l'idée ? s'enquit-il.

— Random pense que c'est Brand ou Éric. Personne ne se le rappelle au juste. Il semble qu'à l'époque l'idée leur ait paru bonne à tous.

Il gloussa en un vilain bruit qui allait parfaitement avec sa personne ravagée, couverte de cicatrices, avec sa barbe rousse.

— À quoi servira la tombe, maintenant ?

Je haussai les épaules.

— J'imagine qu'ils sont quelques-uns à regretter ce gaspillage et à souhaiter que je sois dedans. En attendant, c'est un lieu agréable pour s'enivrer. Je n'étais encore pas venu lui rendre mes respects.

Je collai deux sandwiches l'un sur l'autre pour les manger à la fois. C'était le premier vrai repos que je prenais depuis mon retour, et peut-être le dernier avant longtemps. Impossible de le savoir. Mais au cours de la semaine écoulée, je n'avais pas eu d'occasion de bavarder longuement avec Ganelon, un des rares à qui je fasse confiance. Je désirais tout lui raconter. Il le fallait. Il était nécessaire que je discute avec une personne qui ne soit pas engagée dans la situation au même titre que nous autres. Je parlai.

La lune avait déjà décrit un long trajet et les éclats de bouteilles brisées se multipliaient dans ma crypte.

— Comment les autres ont-ils pris la chose ? demanda-t-il.

— Comme prévu, répondis-je. J'ai bien vu que Julian n'en croyait pas un mot bien qu'il affirmât le contraire. Il connaît mes sentiments à son égard et il n'est pas en mesure de me défier. Je ne pense pas que Bénédict me croie non plus, mais il est beaucoup plus difficile à déchiffrer. Il attend son moment et j'espère qu'entre-temps il m'accordera le bénéfice du doute. Quant à Gérard, j'ai l'impression que c'est la dernière goutte qui lui a ôté toute confiance qu'il ait pu avoir en moi. Néanmoins, il rentrera à Ambre demain de bonne heure pour m'accompagner au bosquet et m'aider à ramener le corps de Caine. Inutile d'en faire tout un safari, mais j'aurais aimé qu'un autre membre de la famille soit présent. Quant à Deirdre... elle a paru satisfaite. Elle n'a pas cru un mot, j'en suis certain. Peu importe, d'ailleurs. Elle



a toujours été de mon bord et elle n'aimait pas Caine. À mon avis, elle est heureuse que ma position paraisse se raffermir. Je ne sais pas si Llewella m'a cru ou pas. Autant que j'en puisse juger, elle ne se fiche pas mal de ce que nous nous faisons les uns aux autres. Pour Fiona, la situation lui a simplement paru amusante. Il faut dire qu'elle a toujours affecté de considérer les choses de haut, avec détachement. On n'est jamais sûr de ce qu'elle pense réellement.

— Leur as-tu déjà parlé de Brand ?

— Non. Je n'ai parlé que de Caine et leur ai exprimé le désir qu'ils soient tous à Ambre avant demain soir. C'est alors qu'il sera question de Brand. J'ai une idée que j'aimerais mettre à l'épreuve.

— Tu les as tous joints par l'intermédiaire des Atouts ?

— Exact.

— Je voulais te demander quelque chose sur ce point. Dans le monde ombreux où nous sommes allés chercher les armes, il y a des téléphones...

— Et alors ?

— Pendant notre séjour, j'ai entendu parler d'écoutes téléphoniques et d'enregistrements. Estimes-tu possible que l'on puisse brancher des micros sur les Atouts ?

Je me mis à rire, puis je m'arrêtai en songeant soudain à ce que sous-entendait cette hypothèse. Je dis au bout d'un temps :

— Je l'ignore, en vérité. Il y a tellement de parties des travaux de Dworkin qui demeurent mystérieuses... la pensée ne m'en était jamais venue. Je n'ai jamais essayé moi-même. Mais je me demande...

— Sais-tu combien de jeux sont en existence ?

— Eh bien, tout membre de la famille en a un ou deux et il y en a une douzaine dans la bibliothèque. Vraiment, je ne sais pas s'il en existe d'autres.

— Moi, je crois qu'on en apprendrait long rien qu'en se branchant sur les conversations.

— Oui. Le jeu de Père, celui de Brand, mon premier, celui que Random a perdu... Bon Dieu ! On a perdu trace d'un bon nombre de ces paquets. Qu'y faire ? Établir un inventaire et

procéder à quelques expériences, sans doute. Merci d'avoir attiré mon attention sur ce point.

Il hocha la tête et on but en silence pendant un temps.

Puis il me demanda :

— Que comptes-tu faire, Corwin ?

— Dans quel domaine ?

— Dans tous. À quoi s'attaque-t-on à présent, et dans quel ordre ?

— Mon intention était à l'origine de remonter la route noire jusqu'à sa source dès que la situation serait plus claire à Ambre. Mais j'ai maintenant dû changer l'ordre de priorité. Je veux que Brand revienne au plus vite, s'il vit encore. Sinon, j'apprendrai ce qui lui est arrivé.

— Mais l'ennemi te laissera-t-il le temps de souffler ? Il est peut-être en train de préparer une nouvelle offensive en ce moment même.

— Oui, bien sûr. Je l'ai envisagé. J'ai l'impression que nous aurons un certain répit, puisque nous lui avons infligé une défaite si récemment. Ils vont devoir se regrouper, se renforcer, et réévaluer les positions en fonction de nos armes nouvelles. Ce que j'ai en tête actuellement, c'est d'installer des postes d'observation au long de la route pour nous avertir de tout nouveau mouvement de leur part. Bénédicte a déjà accepté de s'en charger.

— Je me demande de quel délai nous disposons.

Je lui emplis son verre, seule réponse immédiate qui me vint.

— Jamais les événements n'ont été aussi compliqués en Avalon... je veux dire *notre* Avalon.

— C'est vrai, admis-je : Tu n'es pas seul à regretter cette époque. Toutefois, cela paraît plus simple aujourd'hui.

Il m'adressa un signe d'acquiescement. Je lui offris une cigarette, mais il préféra sa pipe. À la clarté de l'allumette, il examina la Pierre du Jugement encore pendue à mon cou.

— Tu prétends que tu peux réellement dominer les intempéries avec ce truc ? demanda-t-il.

— Oui.

— Qu'en sais-tu ?

— J'ai essayé. Cela marche.

— Qu’as-tu fait ?

— L’orage de cet après-midi. Il était de moi.

— Je songe...

— À quoi ?

— À ce que j’aurais accompli avec un pareil pouvoir. À ce que j’en ferais.

— La première chose qui me soit venue à l’esprit, déclarai-je en frappant de la main le mur de mon tombeau, ç’a été de détruire ce monument par la foudre... de le frapper jusqu’à ce qu’il soit réduit en poussière. Pour ne laisser aucun doute dans l’esprit de quiconque quant à mes sentiments, à mon pouvoir.

— Pourquoi t’es-tu retenu ?

— Je me suis mis à y réfléchir un peu plus. J’ai conclu... du diable ! Ils pourraient bien avoir besoin de ce lieu avant longtemps, si je suis assez astucieux, assez dur, ou assez chanceux. Tel étant le cas, j’ai cherché où j’aimerais qu’ils déposent mes ossements. C’est alors que je me suis dit que l’endroit convenait plutôt bien... élevé, propre, avec les éléments encore dans leur nudité. Rien à voir que la roche et le ciel. Les étoiles, les nuages, le soleil, la lune, le vent, la pluie... meilleure compagnie que celle d’un tas d’autres morts. Je ne vois pas pourquoi je serais couché près d’un autre dont la présence me déplait dans la vie... et ceux qui me plaisent ne sont pas nombreux.

— Tes idées tournent au morbide, Corwin. Ou c’est la boisson. Ou un peu des deux. Et tu es amer, en plus. Tu n’as pas besoin de ça.

— Pour qui te prends-tu, de me dire de quoi j’ai besoin ?

Je le sentis se raidir, puis se décontracter.

— Je ne sais pas, dit-il enfin. Je dis ce que je vois.

— Comment va le moral des troupes ? m’enquis-je.

— Je pense que les hommes sont encore ahuris, Corwin. Ils sont venus pour mener la guerre sainte sur les pentes du ciel. Ils s’imaginent que c’était cela, la fusillade pendant toute la semaine dernière. Donc, de ce côté, ils sont heureux, puisque nous avons gagné. Mais à présent, cette attente, dans la ville... Ils n’en comprennent pas le sens. Certains qu’ils croyaient leurs ennemis sont devenus des amis. Ils s’y perdent. Ils savent qu’on

les maintient en état de combattre, mais ils ignorent totalement contre qui, ni quand. Comme ils sont restés consignés dans leurs cantonnements tout ce temps-là, ils ne se sont pas encore rendu compte du ressentiment que leur présence cause aux troupes régulières et à l'ensemble de la population. Mais ils ne tarderont sans doute pas à s'en apercevoir. Je souhaitais précisément en discuter, mais tu as été tellement occupé, ces jours...

Je continuai de fumer en silence.

Puis je décidai :

— Mieux vaut que je leur parle. Ce ne sera pas possible demain, et pourtant il faut intervenir rapidement. J'estime que nous devrions les déplacer... les conduire dans une zone de campement en Forêt d'Arden. Dès demain, oui. Je t'indiquerai l'emplacement sur la carte à notre retour. Dis-leur que c'est pour qu'ils restent à proximité de la route noire. Préviens-les qu'une attaque peut se déclencher par là d'un moment à l'autre... ce n'est que trop vrai. Fais-les manœuvrer, entretiens leur esprit combatif. J'irai dès que je le pourrai leur parler en personne.

— Cela te laissera sans protection à Ambre.

— Oui. Mais c'est peut-être un risque qui vaut la peine, une manifestation de confiance, un geste de respect. Oui, je crois que cela se révélera avantageux. Sinon... Je haussai encore les épaules.

Je vidai la bouteille et la jetai dans ma tombe.

— Au fait, dis-je, je regrette.

— Quoi donc ?

— Je viens de constater que je suis morbide et ivre et amer. Je n'avais vraiment pas besoin de ça.

Il gloussa en choquant son gobelet contre le mien.

— Je sais, je sais, fit-il.

On resta assis au clair de lune, jusqu'à ce qu'elle disparaisse, jusqu'à l'enterrement de la dernière bouteille parmi ses compagnes. On parla du temps passé. Et puis le silence régna et mes yeux se portèrent sur les étoiles au-dessus d'Ambre. C'était agréable d'avoir passé ces heures ici, mais la ville me rappelait. Devinant mes pensées, Ganelon se leva en s'étirant et se dirigea

vers les chevaux. Je me soulageai contre le mur de mon tombeau, puis le rejoignis.

## 5.

Le Bosquet de la Licorne se trouve en Arden au sud-ouest de Kolvir, non loin de ce saillant de terrain où le sol entame sa descente finale dans la vallée, appelée Garnath. Bien que Garnath ait subi des malédictions, des incendies, des invasions et d'âpres combats, les hautes terres d'alentour sont restées indemnes. Le bosquet où Père prétendait avoir vu la licorne, des âges auparavant, et avoir connu les événements particuliers qui l'avaient conduit à adopter l'animal comme emblème d'Ambre et à lui faire place dans ses armes, était, autant que nous puissions nous en rendre compte, un coin à peine masqué à la vue, entre Garnath et la mer... à vingt ou trente pas de la crête supérieure. Une clairière dissymétrique où une petite source coulait d'un amas de roches, faisant une mare bien claire, puis un minuscule ruisseau qui s'en allait vers Garnath et au-delà.

C'est à cet endroit que, le lendemain, je me rendis à cheval avec Gérard, partant assez tôt pour que nous soyons à mi-chemin de Kolvir avant que le soleil accroche des reflets lumineux sur l'océan, puis déverse sa clarté dans tout le ciel. Gérard fit stopper sa monture à ce moment. Il mit pied à terre et me fit signe de l'imiter. Je descendis, laissant Star et mon cheval de somme près de l'énorme cheval de mon frère. Je le suivis à une douzaine de pas de là, dans un creux à demi rempli de gravier. Il s'immobilisa et je le rejoignis.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Il me fit face, les yeux étrécis, les mâchoires serrées. Il dégrafa sa cape, la plia et la posa à terre. Il déboucla son ceinturon et son épée et les déposa également.

— Débarrasse-toi de ta lame et de ton manteau, me dit-il, ils te gêneraient plutôt.

Je sentais ce qui allait suivre et décidai de faire comme lui. Je pliai ma cape, posai la Pierre du Jugement près de Grayswandir et me retournai vers lui. Je ne dis qu'un mot.

— Pourquoi ?

— Cela fait longtemps, dit-il, et il se peut que tu aies oublié.

Il avança lentement vers moi ; je portai les bras en avant et reculai. Il ne tenta pas de me porter un coup de poing. J'étais autrefois plus rapide que lui. Nous étions tous les deux penchés, et sa main gauche décrivait des mouvements lents et tâtonnants, la droite maintenue près du corps, animée de petits frissons.

Si j'avais eu le choix du lieu pour lutter contre Gérard, ce n'est pas celui-là que j'aurais préféré. Bien entendu, il le savait. Pour combattre Gérard, je n'aurais pas non plus choisi la lutte à mains nues. Je suis plus fort que lui à l'épée et au bâton. Toute rencontre où il aurait fallu de la vitesse et de la stratégie, me donnant la chance de le frapper de temps à autre tout en le tenant à distance, m'aurait permis de l'avoir à l'usure et de lui livrer alors des assauts de plus en plus violents. Bien sûr, il le savait également. Voilà pourquoi il m'avait ainsi piégé. Toutefois, je le comprenais, et il fallait bien que je joue maintenant son propre jeu.

Je lui écartai la main une ou deux fois tandis qu'il accélérât le mouvement, me pressant un peu plus à chaque pas. Je fis enfin une tentative, me baissai et cognai. Il encaissa un gauche vif et dur un peu au-dessus du ventre. Une planche solide en aurait été fracassée, un mortel de moindre envergure en aurait eu les boyaux défoncés. Malheureusement, le temps n'avait en rien amolli Gérard. Il poussa un grognement, mais il bloqua ma droite, passa la sienne sous mon bras gauche et me saisit l'épaule par-derrière.

Je me rapprochai aussitôt de lui, m'attendant à une prise que je serais incapable de rompre ; et, en pivotant, en poussant, j'attachai une prise analogue à son épaule gauche. Je passai la jambe droite derrière son genou et parvins à l'expédier au sol sur le dos.

Toutefois, il n'avait pas lâché prise et je m'écrasai sur lui. Je le lâchai et à l'instant de la chute réussis à lui planter mon coude

dans le flanc gauche. Ma position n'était pas favorable et sa main gauche se porta derrière ma nuque pour rejoindre sa droite.

Je m'en tirai quand même en baissant la tête, mais il me tenait toujours le bras. J'eus un instant une ouverture pour lui décocher une droite au bas du ventre, mais je me retins. Non que j'aie scrupule à frapper au-dessous de la ceinture, mais si j'avais fait cela à Gérard, ses réflexes l'auraient probablement contraint à me démettre l'épaule. En m'écorchant l'avant-bras sur le gravier, j'arrivai à effectuer une torsion du bras gauche derrière sa tête, tout en glissant le bras droit entre ses jambes et lui encerclant la cuisse gauche. Je roulai sur le sol en même temps, m'efforçant de me remettre debout dès que j'eus les pieds sous moi. Je comptais le soulever de terre et l'y rejeter violemment en lui plantant mon épaule dans le ventre pour faire bonne mesure.

Mais Gérard se mit les jambes en ciseaux et roula à gauche, me faisant tournoyer au-dessus de lui. Je lui lâchai la tête et au même instant me libérai le bras gauche. Alors je rampai de gauche à droite, dégageant le bras droit pour lui appliquer une prise au pied.

Mais Gérard ne se laissait pas manœuvrer. Il avait maintenant ramené les deux bras sous lui. D'une poussée considérable, il se dégagea et parvint en se tortillant à se remettre debout. Je me redressai et fis un bond en arrière. Il s'approcha immédiatement de moi et je songeai qu'il allait me coller une trempe de tous les diables si je continuais à pratiquer la lutte corps à corps. Je devais courir quelques risques.

J'observais ses pieds, et au moment que je jugeai le plus favorable, je fonçai entre ses bras étendus à l'instant même où il portait son poids sur le pied gauche et levait le droit. Je réussis à lui saisir la cheville et la soulevai à plus d'un mètre derrière lui. Il bascula, tomba, revint en avant et à gauche.

Il se remit péniblement debout et je le cueillis à la mâchoire d'un gauche qui le rejeta à terre. Il secoua la tête et se protégea des bras en se relevant de nouveau. Je risquai un coup de pied au ventre et le manquai, car il pivota, me présentant la hanche. Il garda l'équilibre et avança de nouveau.



Je lui décochai des droites à la figure tout en tournant. Je le touchai à deux reprises au ventre. Il sourit. Il voyait bien que j'avais peur du corps à corps. Je lui expédiai mon pied à l'estomac, avec succès. Ses bras s'abaissèrent assez pour me permettre de placer un coup du tranchant de la main au cou, juste au-dessus de la clavicule. Cependant, au même instant, ses bras, projetés en avant, se refermèrent et se bloquèrent autour de mes reins. Je lui heurtai le menton de ma paume, ce qui ne l'empêcha pas de resserrer son étreinte et de me soulever du sol. Trop tard pour le frapper de nouveau. Ses bras puissants m'écrasaient les reins. Je tâtonnai des pouces, à la recherche de ses carotides, puis appuyai.

Il continuait cependant à me lever jusqu'au-dessus de sa tête. Ma prise se relâcha, glissa. Alors il me projeta sur le gravier, comme les paysannes lancent leur linge contre la roche.

Des points lumineux explosaient et le monde n'était plus qu'un lieu tremblotant, à demi réel, quand il me remit sur pied...

Le lever de soleil était beau, mais l'angle n'était pas exact... il s'en fallait d'environ quatre-vingt-dix degrés...

Je fus soudain pris d'un vertige qui disparut devant la conscience d'un réseau de douleurs qui me courait dans le dos pour venir se concentrer quelque part dans le voisinage de mon menton.

J'étais suspendu haut dans l'air. En tournant un peu la tête je voyais à une très grande distance, vers le bas.

Je sentis des étaux puissants qui m'enserraient le corps... à l'épaule et à la cuisse. Quand je m'efforçai de les voir, je constatai que c'étaient des mains. En me tordant un peu plus le cou, je constatai que c'étaient celles de Gérard. Il me tenait à bras tendus au-dessus de sa tête. Il s'était campé au bord même de la piste et je voyais loin au-dessous Garnath et le bout de la route noire. S'il me laissait choir, une part de mon corps rejoindrait peut-être les excréments d'oiseaux qui souillaient la façade rocheuse et le reste arriverait en bas sous l'aspect des méduses que j'avais autrefois vues échouées sur les plages.

— Oui, regarde bien en bas, Corwin, dit-il en me sentant bouger et en levant la tête pour croiser mes yeux, il me suffit d'ouvrir les mains.

— J’entends bien, fis-je en calculant un moyen de l’entraîner dans ma chute s’il se décidait.

— Je ne suis pas intelligent, reprit-il, il m’est cependant venu une pensée... une idée terrible. C’est la seule manière que je voie de m’en tirer. Mon idée, c’est que tu es resté loin d’Ambre pendant une période fantastiquement longue. Je n’ai aucun moyen de m’assurer si ton histoire de perte de mémoire est entièrement exacte. Tu es revenu et tu as pris la situation en main, mais tu ne règues pas vraiment ici. J’ai été troublé par la mort des serviteurs de Bénédict comme je suis maintenant troublé par celle de Caine. Mais Éric est lui aussi mort récemment et Bénédict est mutilé. Il n’est pas tellement facile de t’imputer la responsabilité de cette partie des événements, mais il m’est passé par la tête que c’était possible... si tu étais secrètement l’allié de nos ennemis de la route noire.

— Je ne le suis pas, affirmai-je.

— Peu importe pour ce que j’ai à te dire. Contente-toi de m’écouter. La situation évoluera comme elle voudra. Si, durant ta longue absence, tu as manigancé cet état de choses – peut-être même éliminé Père et Brand comme partie de tes plans – alors je considère que tu es prêt à n’importe quoi pour briser toute résistance de la famille à ton usurpation.

— S’il en était ainsi, me serais-je livré à Éric pour me faire crever les yeux et emprisonner ?

— Écoute-moi ! répéta-t-il. Il se peut fort bien que tu aies commis des erreurs qui t’ont mené à ce sort. Cela n’a plus d’importance. Tu peux être aussi innocent que tu le prétends, ou aussi coupable que possible. Regarde en bas, Corwin, voilà tout. Regarde la route noire. La mort est la fin de ton voyage si tu es cause de tout cela. Je t’ai, une fois de plus, démontré ma force, de crainte que tu ne l’aies oubliée. Ne sois même pas trop sûr que ton épée puisse te protéger, si jamais je mets les mains sur toi. Et je le ferai, pour tenir ma promesse. Cette promesse, c’est que si tu es coupable, je te tuerai dès que j’en serai convaincu. Sache aussi que ma vie est désormais assurée, Corwin, car elle est liée à la tienne.

— Que veux-tu dire ?

— Tous les autres sont avec nous en ce moment même, par l'intermédiaire de mon Atout, ils nous observent, ils nous écoutent. Tu ne peux pas manigancer ma disparition à présent sans dévoiler tes intentions à toute la famille. Ainsi, si je meurs parjure, ma promesse sera quand même tenue.

— Je comprends, dis-je. Et si quelqu'un d'autre te tuait ? Il me supprime du même coup. Ce qui laissera Julian, Bénédict, Random et les filles pour occuper la barricade. De mieux en mieux pour l'intéressé... quel qu'il soit. De qui était cette idée, franchement ?

— De moi ! De moi seul ! cria-t-il. Je sentis sa prise se resserrer, ses bras fléchir et se contracter. Tu cherches seulement à semer le doute et la confusion ! Comme toujours ! gronda-t-il. La situation n'a pas mal tourné avant ton retour ! Au diable, Corwin ! Je crois que c'est ta faute !

Alors il me projeta en l'air.

— Non coupable, Gérard ! eus-je à peine le temps de crier.

Et il me rattrapa – d'une étreinte formidable, à lui arracher les épaules – et me ressortit du précipice. Il pivota et me reposa sur mes pieds. Il s'éloigna aussitôt en direction de la zone de gravier où nous avions lutté. Je le suivis et nous reprîmes nos effets.

En rebouclant son large ceinturon il me regarda, puis détourna les yeux.

— Nous n'en reparlerons plus, déclara-t-il.

— Très bien.

Je fis demi-tour et m'approchai des chevaux. On monta tous les deux et on suivit la piste.

Dans le bosquet, la source émettait sa petite musique. Le soleil maintenant plus haut dardait ses rayons à travers les arbres. Il y avait encore de la rosée sur le sol. La terre que j'avais creusée pour faire une tombe à Caine en était humide.

Je pris la pelle dont je m'étais muni et rouvris le tombeau ; sans mot dire, Gérard m'aida à déposer le corps sur une toile à voile qu'à cette fin nous avions apportée. Nous l'enveloppâmes dedans et cousîmes le tissu à grands points rapides.

— Corwin ! Regarde ! Ce n'était qu'un murmure et Gérard referma la main sur mon coude tout en parlant.

Je suivis la direction de son regard et me figeai. Nous restâmes sans bouger en contemplant l'apparition : une douceur blanche et frémissante l'enfermait, comme si elle eût été couverte de duvet plutôt que de poil et d'une crinière ; ses petits sabots fendus étaient dorés, de même que la corne spiralée et fine qui ornait sa tête étroite. Elle se tenait sur une des petites roches et broutait le lichen qui y poussait. Ses yeux, quand elle les tourna vers nous, étaient d'un vert émeraude brillant. Elle demeura aussi immobile que nous durant de brefs instants. Puis elle eut un geste nerveux, rapide, des pieds de devant, battant l'air et frappant la pierre par trois fois. Puis elle se brouilla et disparut comme un flocon de neige, sans un bruit, peut-être dans les bois qui se dressaient à notre droite.

Je me redressai et m'approchai de la pierre. Gérard m'accompagna. Là, dans la mousse, je vis les minuscules empreintes des sabots.

— Alors, nous l'avons vraiment vue, fit Gérard.

J'acquiesçai de la tête.

— Nous avons en tout cas vu quelque chose. L'avais-tu jamais aperçue auparavant ?

— Non. Et toi ?

— Moi, non plus.

— Julian prétend l'avoir entrevue une fois, musa-t-il, de loin. Il dit que ses chiens ont refusé de lui donner la chasse.

— Elle est belle. Avec cette longue queue soyeuse, ces sabots étincelants...

— Oui. Père y voyait toujours un bon présage.

— Je voudrais le croire aussi.

— Curieux moment pour apparaître... Après toutes ces années...

De nouveau je hochai la tête.

— Y a-t-il un rite particulier ? Étant donné qu'elle est notre patronne et tout... devons-nous faire quoi que ce soit de spécial ?

— Dans ce cas, Père ne m'en a pas informé, répondis-je. Je tapotai la roche sur laquelle elle s'était tenue. Si tu nous annonces un heureux changement de fortune, si tu nous apportes une grâce... toute notre gratitude, licorne, dis-je. Et

même si ce n'est pas le cas, merci de nous avoir accordé l'éclat de ta compagnie en un sombre moment.

On alla ensuite boire à la source. On lia le fardeau macabre sur le dos du troisième cheval. Puis on mena les montures par la bride jusqu'au moment où l'on n'entendit plus que le bruissement de l'eau.

## 6.

Les péripéties de la vie se succèdent par bonds, les êtres humains s'embarquent toujours sur les ailes de l'espoir, et souvent les malheurs s'espacent. Ce soir, la somme de sagesse accumulée en ma longue vie me mettait dans un état d'impatience créatrice. Random se contentait de hocher la tête en me lâchant de temps à autre un mot grossier mais amical.

Nous étions assis dans la bibliothèque et j'étais perché au bord du grand bureau. Random occupait un fauteuil à ma droite. Gérard se tenait à l'autre bout de la pièce, à examiner des armes accrochées au mur, ou était-ce l'eau-forte de Rein représentant ta licorne ? De toute façon, tout comme nous autres, il feignait de ne pas voir Julian, affalé dans un fauteuil profond près des vitrines de collection, au centre droite, les jambes allongées et croisées à la hauteur des chevilles, les bras croisés, les yeux fixés sur ses bottes écailleuses. Fiona – elle mesure environ un mètre cinquante-cinq – fixait ses yeux verts sur les yeux bleus de Flora. Pendant qu'elles conversaient près de la cheminée vide, leurs cheveux brasillants plus éclatants que le feu absent, elles me rappelaient comme toujours une œuvre de laquelle l'artiste s'écarterait, reposant ses outils, tandis que des questions se formulaient derrière son sourire. Le creux que son pouce avait modelé au bas de leur cou, entre les clavicules, retenait toujours mon attention comme la marque d'un maître, surtout quand elles relevaient la tête, intriguées ou impérieuses, pour nous regarder, nous autres qui étions plus grands. Elle avait un vague sourire à cet instant précis ; sans doute était-elle consciente de mon regard grâce à cette faculté de perception que l'habitude ne privait nullement de ce qu'elle avait de déconcertant. Llewella, retirée dans un coin, affectait de se

plonger dans un livre, nous tournant le dos, ses tresses vertes s'arrêtant à cinq centimètres au-dessus de son col noir. Qu'il y eût dans son retrait une manifestation d'esprit combatif, de timidité engendrée par son étrangeté, ou de simple prudence, je n'en ai jamais eu la certitude. Probablement un peu de tous ces éléments. Sa présence à Ambre n'était pas tellement fréquente.

...Et nous étions plutôt un rassemblement d'individus qu'un groupement, une famille, en un temps où je recherchais la réalisation d'une identité supérieure, une volonté de coopération, ce qui m'avait mené à formuler mes observations et à obtenir l'adhésion de Random.

Je sentis une présence connue, entendis un : « Bonjour, Corwin », et Deirdre fut là, la main tendue. Je la pris, la soulevai. Elle fit un pas en avant comme à la première mesure d'une danse compassée, et vint face à moi, tout près. Durant un instant, sa tête et ses épaules s'étaient encadrées dans une fenêtre grillagée, et le mur à sa gauche s'ornait d'une somptueuse tapisserie. Une pose étudiée, évidemment. Mais saisissante. Elle tenait mon Atout à la main gauche. Ses lèvres s'incurvèrent. Les autres s'étaient tournés vers nous à son apparition, et elle les mitrilla tous de son sourire à la Mona Lisa, en pivotant lentement.

— Corwin, dit-elle, en m'effleurant d'un baiser et en reculant aussitôt, je crains d'être en avance.

— Jamais, répondis-je en me tournant vers Random qui venait de se dresser, me battant de quelques secondes.

— Puis-je te servir quelque chose, sœur ? s'enquit-il en lui prenant la main et en désignant du menton le buffet.

— Certainement. Je te remercie. Il l'entraîna pour lui servir du vin, afin d'éviter ou au moins de retarder, je le présume, le heurt habituel entre elle et Flora. Je pensais que la plupart des difficultés d'autrefois subsistaient telles que je me les rappelais. Donc si cela me privait de sa compagnie pour le moment, cela maintenait aussi l'équilibre et la tranquillité domestique, ce qui avait son importance pour moi dans le moment présent. Random se tire très bien de ce genre de situations quand il le veut.

Je tambourinai du doigt le côté de la table, frottai mon épaule endolorie, croisai et décroisai les jambes, me demandant si je n'allais pas allumer une cigarette...

Et soudain il fut là. À l'autre bout de la salle, Gérard avait tourné sur la gauche, dit quelques mots et tendu la main. Un instant après il serrait la main gauche et unique de Bénédicte, dernier membre de notre groupe.

Très bien. Que Bénédicte ait choisi d'arriver par l'Atout de Gérard plutôt que par le mien, c'était sa façon d'exprimer ses sentiments envers moi. Était-ce en outre l'indice d'une alliance en vue de contrer mes desseins ? En tout cas, cela visait à m'intriguer. Se pouvait-il que ce fût Bénédicte qui ait inspiré à Gérard notre séance d'exercice du matin ? Probablement.

À ce moment, Julian se leva, traversa la pièce et alla dire un mot à Bénédicte en lui étreignant la main. Ce mouvement attira l'attention de Llewella. Elle pivota, ferma son livre et le mit de côté. Elle se porta en avant, souriante, accueillit Bénédicte, fit un signe à Julian, adressa un murmure à Gérard. Ce conciliabule impromptu s'anima, s'échauffa. Très bien, très bien.

Quatre et trois. Et deux au milieu...

J'attendais en regardant le groupe à l'autre bout de la salle. Nous étions tous présents et j'aurais pu réclamer leur attention pour dire ce que j'avais en tête. Toutefois...

C'était trop tentant. Je savais que nous sentions tous la tension monter. Comme si deux pôles magnétiques s'étaient soudain chargés. J'étais curieux de voir sur lequel se porterait la limaille.

Flora me lança un bref coup d'œil. Je doutais qu'elle eût changé d'avis pendant la nuit... à moins bien sûr qu'il ne fût arrivé quelque chose de nouveau. Non... je restais certain d'avoir bien prévu le prochain mouvement.

Et je ne me trompais pas. Je l'entendis déclarer qu'elle avait soif et apprécierait un verre de vin. Elle se tourna à demi et esquissa un pas vers moi comme si elle s'attendait que Fiona l'accompagne. Comme cela ne se produisait pas, elle hésita un instant, devint soudain le point central des regards de tous, s'en rendit compte, prit rapidement sa décision, arbora un sourire et vint vers moi.



— Corwin, dit-elle, je crois qu'un verre de vin me ferait plaisir.

Sans tourner la tête, sans cesser de contempler le tableau que j'avais sous les yeux, je lançai par-dessus mon épaule :

— Random, voudrais-tu servir un verre à Flora ?

— Avec plaisir, répondit-il.

Et je perçus les bruits normaux. Quatre et quatre, ce qui laissait cette chère Fiona bien en vue au centre de la salle. Pleinement consciente du fait, et ravie, elle pivota immédiatement vers le miroir ovale au cadre abondamment sculpté suspendu entre les deux rayonnages les plus proches. Elle entreprit de replacer une mèche de cheveux au voisinage de sa tempe gauche.

Ce geste lança un éclair vert et argent à travers la géométrie de rouge et d'or du tapis, près du point où s'était posé son pied gauche.

J'avais envie de la maudire et de sourire à la fois.

L'insolente garce se jouait de nous une fois de plus. Mais elle restait remarquable... Rien n'avait changé. Sans un juron, sans sourire, je m'avançai comme elle savait que je le ferais.

Mais Julian en avait fait autant, un peu plus vite que moi. Il se trouvait aussi un peu plus près et avait dû comprendre une fraction de seconde plut tôt.

Il le ramassa, le balançant joliment à son doigt.

— Ton bracelet, ma sœur, dit-il d'un ton aimable. On dirait que cette chose imbécile a abandonné ton poignet. Tiens... permets...

Elle tendit la main, en lui accordant un de ses sourires aux paupières abaissées, tandis qu'il rattachait la chaîne aux émeraudes. Achievant sa comédie, il lui prit la main dans les siennes et commença de se tourner vers son coin d'où les autres observaient la scène tout en feignant d'être occupés d'autre chose.

— Je suis sûr que la petite drôlerie que nous allons partager t'amusera, commença-t-il.

Elle ajouta encore au charme de son sourire et dégagea sa main.

— Je te remercie, Julian, répondit-elle. Je suis certaine que j'en rirai bien. La dernière de tous, je le crains, comme d'habitude. Elle pivota et me prit le bras. Je m'aperçois que j'ai davantage envie d'un verre de vin, dit-elle.

Je la ramenai donc pour la servir. Cinq et quatre.

Julian, qui n'aime guère manifester de sentiments violents, prit sa décision au bout de quelques instants et nous suivit. Il se versa un verre, but une gorgée, m'examina durant dix à quinze secondes, puis déclara :

— Il me semble que nous sommes maintenant tous présents. Quand comptes-tu nous informer de ce que tu as en tête ?

— Je n'ai aucune raison d'attendre plus longtemps, répondis-je. Maintenant que tout le monde est servi. J'élevai le ton pour me faire entendre dans toute la pièce. Le moment est venu. Mettons-nous à l'aise.

Les autres se rapprochèrent sans hâte. On regroupa les sièges et on s'installa. Le vin circula. Au bout d'une minute nous étions en assemblée.

— Je vous remercie, dis-je quand toute agitation eut cessé. J'aurais des tas de choses à dire, et peut-être en dirai-je même quelques-unes. Tout dépendra de ce qui se passera avant, et nous allons nous en occuper immédiatement. Random, raconteur ce que tu m'as dit hier.

— Très bien.

Je pris place dans le fauteuil derrière le bureau et Random s'assit au bord de la table. Je m'adossai pour entendre de nouveau l'histoire de sa communication avec Brand et de sa tentative pour le sauver. C'était une version abrégée, débarrassée de toutes les hypothèses que je n'avais pas vraiment oubliées depuis que Random me les avait avancées. Malgré ces omissions, tous les autres avaient tacitement conscience des incidences en question. Je le savais. C'est pourquoi j'avais voulu que Random soit le premier à parler. Si je m'étais contenté d'essayer de légitimer mes soupçons, on aurait sûrement pensé que je me livrais au vieux truc qui consiste à détourner l'attention de soi-même... ce qui aurait entraîné aussitôt les déclics métalliques des esprits qui se fermaient à mes paroles. Ainsi, même s'ils pensaient que Random dirait tout ce que je

voulais, ils l'écouteraient jusqu'au bout, tout en se posant des questions. Ils joueraient avec leurs idées, en s'efforçant pour commencer de deviner pourquoi je les avais convoqués. Ils auraient ainsi le temps de laisser les prémisses prendre racine, en attendant corroboration ultérieure. Et ils se demanderaient si j'étais en mesure d'avancer des preuves. Ce que je me demandais également.

Tout en attendant et réfléchissant, j'observais les autres, exercice futile et pourtant inévitable. La simple curiosité, plus même que le soupçon, exigeait que j'observe ces visages, à l'affût des réactions, des indices, des troubles... les visages que je connaissais mieux que tous autres, dans les limites où j'étais capable de comprendre. Et naturellement, cela ne m'apporta aucune information. Peut-être est-il exact que l'on ne regarde vraiment les gens que la première fois qu'on les voit et qu'ensuite on les réduit à une rapide sténo mentale quand on les rencontre. Mon cerveau est assez paresseux pour confirmer la vraisemblance de cette façon de procéder, en faisant appel à sa capacité d'abstraction et à la force de l'habitude pour éviter le plus possible de travailler. Toutefois, je faisais cette fois un effort, sans en tirer le moindre avantage. Julian conservait son masque de léger ennui, de léger amusement. Gérard paraissait tour à tour surpris, en colère, triste. Bénédic restait froid et soupçonneux. Llewella paraissait aussi chagrine et indéchiffrable que jamais. Deirdre semblait émue, Flora consentante, tandis que Fiona examinait tout le monde, moi compris, en composant son propre catalogue de réactions.

La seule chose que j'aie pu dire, après un temps, c'est que le récit de Random les impressionnait. Si personne ne se trahissait, je voyais quand même l'ennui s'effacer, les vieux soupçons s'apaiser, les nouveaux s'engendrer. L'intérêt montait dans la famille. C'était presque de la fascination. Et puis tout le monde posa des questions. Quelques-unes d'abord, puis un feu roulant.

— Attendez, coupai-je au bout d'un temps, laissez-le terminer toute l'histoire. Certaines de vos questions auront leur réponse de ce fait même. Vous poserez les autres ensuite.

Il y eut des hochements de tête et des grognements, puis Random poursuivit jusqu'à la fin réelle du récit. C'est-à-dire qu'il le mena jusqu'à notre combat contre les hommes-bêtes chez Flora, mentionnant qu'ils étaient de la même nature que celui qui avait assassiné Caine. Flora confirma cette partie du compte rendu.

Ensuite, quand vinrent les questions, je les observai avec davantage d'attention encore. Tant qu'il s'agissait du récit de Random, elles étaient tout à fait pertinentes. Mais je ne voulais pas que cela aille jusqu'à l'hypothèse que l'un d'entre nous puisse être la cause de tout cela. Dès qu'elle serait émise, on en viendrait à parler de moi et de fausse piste. Ce qui pourrait conduire à de vilains mots et à l'établissement d'une atmosphère que je n'étais nullement impatient de créer. Mieux valait d'abord chercher la preuve, repousser à plus tard les récriminations, coincer le coupable dès maintenant si possible et consolider ma position sans plus attendre.

Alors j'attendais en observant. Quand je sentis que la seconde fatale était trop proche, j'arrêtai la pendule.

— Ni cette discussion ni ces suppositions ne seraient nécessaires, dis-je, si nous disposions en ce moment même de tous les faits. Et il existe peut-être un moyen de les connaître... sur-le-champ. C'est à cette fin que vous êtes ici.

Cela réussit. Je les tenais. Attentifs. Prêts. Peut-être même consentants.

— Je propose que nous tentions de joindre Brand pour le ramener parmi nous, dis-je, sans tarder.

— Comment ? me demanda Bénédict.

— Les Atouts.

— On a essayé déjà, dit Julian. On ne peut pas l'atteindre de cette façon. Pas de réponse.

— Je ne pensais pas à leur emploi habituel, fis-je. Je demandais que vous vous munissiez tous de jeux d'Atouts au complet. J'ose croire que vous les avez ?

Des signes affirmatifs.

— Bien, repris-je. Tirons maintenant tous l'Atout de Brand. Je propose que nous nous efforcions de le joindre tous simultanément.

— Une idée intéressante, observa Bénédict.

— Oui, convint Julian, prenant son jeu et le passant en revue. Cela vaut au moins la peine d'essayer. Cela donnera peut-être plus de puissance. Je n'en sais rien, à vrai dire.

Je trouvai l'Atout de Brand. J'attendis que chacun des autres ait trouvé le sien, puis je déclarai :

— Coordonnons nos actions. Vous êtes tous prêts ?

Huit réponses affirmatives.

— Alors, allez-y. Essayez. Immédiatement.

J'examinais ma propre carte. Brand me ressemblait de visage, mais il était plus petit et mince. Ses cheveux étaient comme ceux de Fiona. Il portait une tenue de cheval de couleur verte. Son cheval était blanc. Il y a combien de temps ? Combien de temps depuis lors ? me demandais-je. Un peu rêveur, mystique, poète, Brand était toujours déçu, ou heureux, cynique ou totalement confiant. Il n'y avait pour ainsi dire jamais de moyen terme pour ses sentiments. Maniaque dépressif est un qualificatif trop facile pour expliquer son caractère complexe, pourtant il donne un point de départ, malgré les quantités de variations qui bordent ensuite la route. Cela posé, je dois reconnaître qu'il m'arrivait de le trouver si charmant, prévenant, et loyal que je l'estimais par dessus tous mes autres parents. En d'autres cas, cependant, il savait se montrer tellement amer, sarcastique et carrément sauvage, que je cherchais à l'éviter de crainte d'en venir à lui faire du mal. Bref, la dernière fois que je l'avais vu, c'était un peu avant ma brouille avec Éric qui avait entraîné mon exil d'Ambre.

... Tels étaient mes pensées et mes sentiments pendant que je contemplais son Atout, m'efforçant de l'atteindre en esprit, de toute ma volonté, ouvrant la place libre que je désirais le voir occuper. Autour de moi, les autres fouillaient dans leurs mémoires également et agissaient de même.

Peu à peu la carte se parait de la poussière du rêve et prenait une profondeur illusoire. Puis survint le flou habituel, ainsi que l'impression de mouvement qui annonce le contact avec le sujet. L'Atout devenait plus froid sous le bout de mes doigts, puis des choses ondulèrent, se formèrent, prirent soudain un aspect de vérité visuelle, persistante, dramatique, totale.

Il semblait qu'il fût dans une cellule. Un mur de pierre se dressait derrière lui. De la paille sur le sol. Il avait les mains enchaînées et la chaîne passait dans un énorme anneau fixé à la paroi plus haut derrière lui. Elle était assez longue et lui permettait un peu de mouvement. Pour le moment, il en profitait pour rester étalé sur un tas de paille et de chiffons dans l'angle du mur. Il avait les cheveux et la barbe très longs, le visage plus maigre que je ne l'avais jamais connu. Ses vêtements en haillons étaient répugnants. Il paraissait dormir. Je repensai à mon propre emprisonnement... les odeurs, le froid, la lamentable nourriture, l'humidité, la solitude, la folie qui allait et venait. Du moins avait-il encore ses yeux, car ils bougeaient et je les aperçus quand plusieurs d'entre nous prononcèrent son nom ; ils étaient verts, mais le regard était vague, vide.

Était-il sous l'effet d'une drogue ? Ou s'imaginait-il avoir une hallucination ?

Mais soudain l'esprit lui revint. Il se souleva, il étendit le bras.

— Mes frères ! dit-il. Mes sœurs...

— J'arrive ! Un cri qui ébranla la pièce.

Gérard s'était levé d'un bond, renversant sa chaise. Il fonça à travers la salle et arracha une grande hache de guerre des crochets qui la tenaient au mur. Il en passa la dragonne au poignet de sa main qui tenait toujours l'Atout. Un instant, il resta figé à contempler la carte. Puis il étendit sa main libre et se trouva soudain étreindre Brand, qui choisit précisément cet instant pour disparaître de nouveau. L'image oscilla. Le contact était rompu.

Avec une imprécation, je fouillai mon jeu pour prendre l'Atout de Gérard lui-même. Plusieurs autres semblaient en faire autant. Après l'avoir trouvé, je me concentrai sur la communication. Lentement, le flou, les ondulations, la reconstitution se suivirent. Là !

Gérard avait tendu la chaîne contre les pierres du mur et l'attaquait à la hache. Cependant elle était épaisse et résista longtemps à ses coups puissants. Enfin plusieurs maillons se trouvèrent entamés, écrasés, mais cela durait depuis près de

deux minutes et les bruits sonnants du métal avaient alerté les geôliers.

Oui, d'autres bruits venaient de la gauche... des frottements, des verrous qui glissaient, des grincements de gonds. Bien que mon champ de perception ne s'étende pas jusque-là, il semblait évident que l'on ouvrait la porte de la cellule. Brand se souleva une fois de plus. Gérard s'acharnait sur la chaîne.

— Gérard ! La porte ! m'écriai-je.

— Je sais ! hurlait-il, enroulant la chaîne autour de son bras pour la briser. Elle ne céda pas.

Alors il la lâcha et brandit sa hache alors qu'un des guerriers aux mains cornées se précipitait sur lui, l'épée haut levée. L'homme s'écroula, aussitôt remplacé par un autre. Puis un troisième et un quatrième s'empressèrent de foncer dans la bagarre. D'autres encore les suivaient de près.

Il y eut un mouvement rapide et indistinct à ce moment et Random s'agenouilla à l'intérieur du tableau, la main droite dans celle de Brand, brandissant de la gauche sa chaise devant lui comme un bouclier, les pieds en avant. Il se releva d'un bond, et fonça sur les assaillants poussant droit devant lui la chaise comme un bélier. Ils reculèrent. Il leva alors la chaise et la fit tourner. L'un des geôliers gisait sur le sol, abattu par la hache de Gérard. Un autre s'était écarté, serrant le moignon de son bras droit. Random s'arma d'une dague et la laissa plantée dans un ventre, il fit éclater encore deux crânes avec sa chaise et repoussa le dernier homme-bête. D'une façon hallucinante, pendant que les événements se déroulaient, le mort avait quitté le sol et s'élevait lentement vers le plafond, se désintégrant et dégoulinant en même temps. Celui qui avait encaissé le coup de dague tomba à genoux, cramponné des deux mains à l'arme.

Entre-temps, Gérard avait saisi la chaîne à deux mains. Un pied planté au mur, il se mit à tirer. Ses épaules se soulevaient tandis que les grands muscles de son dos se contractaient. La chaîne tenait bon. Dix secondes, peut-être. Quinze...

Puis dans un claquement et un fracas de maillons entrechoqués, elle se brisa. Gérard partit en arrière et se rattrapa en projetant la main sur le mur. Il jeta un coup d'œil de côté, sans doute vers Random, que je ne voyais pas pour le

moment. Satisfait apparemment, il se détourna, se baissa et souleva Brand qui avait reperdu connaissance. Le tenant dans ses bras, il nous fit face en agitant une main sous son fardeau inerte. Random réapparut près d'eux, sans sa chaise et nous fit également signe.

Nous tendîmes tous nos volontés vers eux, et l'instant d'après, ils étaient parmi nous, qui nous formions en cercle.

Un cri en quelque sorte enthousiaste s'était élevé quand nous nous étions précipités pour le toucher, pour le voir, ce frère parti depuis tant d'années et qui venait enfin d'être enlevé à ses mystérieux ennemis. Et du même coup, enfin, quelques questions allaient peut-être trouver réponse. Sauf qu'il avait l'air si affaibli, si maigre, si pâle...

— Écartez-vous ! s'écria Gérard. Que je le porte sur le divan ! Après, vous le regarderez autant que...

Un silence de mort. Tout le monde avait reculé et restait figé. Parce qu'il y avait du sang sur Brand, et qu'il en dégouttait encore. Parce qu'il avait un couteau dans le côté gauche, planté par-derrrière. Il n'y était pas, de brefs instants auparavant. L'un d'entre nous avait essayé de lui enfoncer la lame dans le rein... et peut-être réussi. Je n'étais nullement réconforté de constater que l'hypothèse Random-Corwin selon laquelle l'Un de Nous était à l'origine de tous les événements venait de recevoir une confirmation importante. J'eus un instant pour concentrer mes facultés sur une tentative de photographie mentale de la position de chacun. Puis l'enchantement cessa. Gérard porta Brand sur le divan et on s'écarta ; et nous avions tous conscience de comprendre non seulement ce qui s'était passé, mais aussi ce qu'il en découlait.

Gérard allongea Brand et lui arracha sa chemise sale.

— Allez me chercher de l'eau, que je le lave, dit-il, des serviettes. Préparez-moi une solution saline avec du glucose ainsi qu'un moyen de la suspendre. Et rapportez-moi une trousse médicale complète.

Deirdre et Flora se dirigèrent vers la porte.

— Mes appartements sont plus proches, dit Random. L'un de vous y trouvera le nécessaire. Mais la seule installation



intraveineuse est dans le labo du deuxième étage. Je vais vous aider.

Ils partirent ensemble.

Nous avons tous reçu une certaine formation médicale, à Ambre et ailleurs. Toutefois, ce que nous avons appris en Ombre devait subir des modifications en Ambre. D'une part, la plupart des antibiotiques utilisés dans les mondes ombreux étaient inefficaces chez nous. D'autre part, nos propres processus d'immunisation semblent différer de ceux de tous les autres peuples que nous avons étudiés, si bien que l'infection nous atteint beaucoup plus difficilement... et que si nous sommes touchés, nous nous débarrassons beaucoup plus vite de l'infection. De plus, nous possédons de profondes capacités de régénération.

Naturellement, tout cela reste dans l'ordre des choses et l'idéal reste obligatoirement supérieur à ses ombres. Et tout Ambriens que nous soyons et informés de ces réalités dès le jeune âge, nous avons reçu une formation médicale au début de notre existence. Fondamentalement, et malgré ce que l'on dit des gens qui préfèrent se soigner eux-mêmes, cela ressort de notre méfiance pas tellement injustifiée envers pratiquement tout le monde, et plus particulièrement envers ceux qui tiennent nos vies entre leurs mains. Ce qui explique en partie que je ne me sois pas précipité pour repousser Gérard d'un coup d'épaule et me charger en personne de soigner Brand, bien que j'aie suivi les cours d'une école de médecine sur l'ombre Terre au cours des deux générations antérieures. Pour l'autre partie, l'explication en est que Gérard interdisait à tout autre d'approcher de Brand. Julian et Fiona s'étaient portés en avant, sans doute avec la même idée en tête, pour se heurter au bras tendu de Gérard, comme une barrière de passage à niveau.

— Non, avait-il dit. Je sais que ce n'est pas moi qui lui ai fait cela, et c'est tout. Personne d'autre n'aura une deuxième occasion.

Si ç'avait été tout autre d'entre nous qui ait reçu une blessure de cette sorte en période de bonne santé, j'aurais dit qu'il serait sauvé dans la première heure. Mais Brand... dans son état présent... impossible de prévoir...

Quand les autres revinrent avec les produits et le matériel, Gérard nettoya Brand, recousit la blessure et la pansa. Il installa le bocal de solution intraveineuse, brisa les fers des mains avec un ciseau et un marteau que Random lui avait apportés, puis il posa un drap et une couverture sur Brand et lui reprit le pouls.

— Comment va-t-il ? demandai-je.

— Faible, répondit-il en attirant une chaise pour s'asseoir près du divan. Que l'on m'apporte mon épée... et un verre de vin. Je n'ai encore rien bu. De plus, s'il reste de quoi manger, j'ai faim.

Llewella se dirigea vers le buffet tandis que Random allait lui prendre sa lame au râtelier derrière la porte.

— Est-ce que tu as l'intention de camper ici ? lui demanda Random en lui remettant l'arme.

— Oui.

— Et si l'on transportait Brand sur un lit plus confortable ?

— Il est très bien ainsi. Je déciderai du moment où on pourra le transporter. En attendant, que l'on fasse du feu. Et que l'on éteigne quelques-unes de ces bougies.

Random acquiesça de la tête.

— Je m'en occupe, dit-il.

Il ramassa alors le couteau que Gérard avait retiré du corps de Brand, un mince stylet, d'environ dix-huit centimètres de long. Il le posa en travers de sa paume.

— Quelqu'un reconnaît-il cela ? s'enquit-il.

— Pas moi, dit Bénédict.

— Ni moi, fit Julian.

— Non, dis-je.

Les filles secouèrent la tête.

Random examinait l'arme.

— Facile à cacher... dans une manche, une botte, un corsage. Il faut du sang-froid pour s'en servir ainsi...

— Le désespoir, suggérai-je.

— ...et une prévision très nette de ce que nous allons tous faire. Presque de l'inspiration.

— Est-ce qu'un des gardes aurait pu s'en charger ? s'enquit Julian. Dans la cellule ?

— Non. Aucun n'a pu s'approcher suffisamment, déclara Gérard.

— Le couteau paraît fort bien équilibré pour le lancer, avança Deirdre.

— Il l'est, convint Random en le balançant sur la pointe des doigts. Seulement aucun d'entre eux n'a eu une chance, ni le champ libre. Je peux l'affirmer.

Llewella revint, portant un plateau avec des tranches de viande, une demi-miche, une bouteille de vin et un gobelet. Je dégageai une petite table et la plaçai près de la chaise de Gérard. En déposant son plateau, Llewella demanda :

— Mais pourquoi ? Il ne reste plus que nous. Pourquoi l'un d'entre nous ferait-il une chose pareille ?

Je poussai un soupir.

— De qui donc penses-tu qu'il ait été prisonnier ? observai-je.

— De l'un d'entre nous ?

— S'il avait des renseignements qui puissent pousser quelqu'un à cette extrémité pour qu'ils restent secrets, que crois-tu ? C'est pour la même raison qu'on l'a mis dans cette cellule et qu'on l'y a gardé.

Elle plissa le front.

— Cela n'est pas plus sensé. Pourquoi ne pas l'avoir tué et en finir ?

Je haussai les épaules.

— Il devait avoir un rôle à jouer, émis-je. Mais il n'y a en réalité qu'une seule personne qui puisse répondre exactement à cette question. Quand tu l'auras trouvée, demande-le-lui.

— Ou elle, intervint Julian, sœurlette, tu parais soudain surabondamment dotée de naïveté.

Leurs regards se croisèrent, deux icebergs réfléchissant le froid à l'infini.

— Si je me rappelle bien, reprit-elle, tu as quitté ton siège à leur arrivée, viré à gauche, contourné le bureau et pris place un peu à droite de Gérard. Tu t'es fort penché en avant. Je crois que tes mains étaient hors de vue, plus bas.

— Et si je me souviens bien, rétorqua-t-il, tu étais à distance voulue pour frapper, toi-même, un peu à gauche de Gérard... et penchée en avant.

— Il aurait fallu que je frappe de la main gauche... et je suis droitrière.

— Peut-être est-ce précisément à cela qu'il doit le peu qui lui reste de vie.

— Assez, dis-je. Assez ! Vous savez bien que tout cela ne mène à rien. Un seul d'entre nous l'a fait, et ce n'est pas ainsi que nous le démasquerons.

— Ou la, ajouta Julian.

Gérard se dressa, menaçant, le regard terrible.

— Je vous interdis de déranger mon blessé, dit-il. Et toi, Random, tu devais t'occuper du feu.

— Tout de suite, répondit Random en s'éloignant.

— Retirons-nous dans le salon à côté de la grande salle, proposai-je, au rez-de-chaussée. Gérard, je vais envoyer deux gardes à la porte de cette pièce-ci.

— Non, répondit-il. Je préférerais que quiconque le désire puisse parvenir jusqu'ici. Je te remettrai sa tête demain matin.

J'acquiesçai du geste.

— En tout cas, si tu as besoin de quoi que ce soit, sonne... ou appelle l'un de nous par les Atouts. Nous te mettrons demain au courant de tout ce que nous aurons appris entre-temps.

Gérard se rassit en grommelant et se mit à manger. Random alluma le feu et éteignit quelques bougies. La couverture de Brand se soulevait et redescendait, avec lenteur, mais aussi avec régularité. Nous sortîmes en silence de la pièce et prîmes la direction de l'escalier, les laissant tous les deux dans la clarté et les craquements de l'âtre, parmi les tubes et les flacons.

## 7.

Il m'est bien souvent arrivé de m'éveiller, parfois tremblant, toujours effrayé, après avoir rêvé que j'occupais encore mon ancienne cellule, de nouveau aveugle, dans les oubliettes au-dessous d'Ambre. Ce n'est pas comme si l'état de prisonnier m'était inconnu. J'ai été enfermé en de nombreuses occasions, pour des durées variables. Mais la solitude ajoutée à la cécité sans grande espérance de guérison faisaient une lourde addition aux caisses calculatrices des privations sensorielles de l'esprit. Tout cela, ainsi que le sens de finalité qui s'y attachait, avait laissé ses marques sur moi. En général, je m'arrange pour repousser bien loin ces souvenirs pendant mes heures de veille, mais la nuit, ils se libèrent quelquefois pour danser dans les couloirs et se livrer à leurs jeux autour des comptoirs d'idées, un, deux, trois. De voir ainsi Brand misérable dans sa geôle me les avait tous rappelés en même temps qu'un froid qui n'était nullement de saison. Et cette dernière poussée de leur part leur avait permis de se construire une résidence plus ou moins permanente. Maintenant, parmi les miens, dans le salon orné d'écussons, je ne pouvais dissiper la pensée qu'un ou plusieurs d'entre eux avaient fait à Brand ce qu'Éric m'avait lui-même fait. Alors que cette possibilité n'était certainement pas une découverte étonnante, l'idée de me trouver dans le même local que le coupable sans la moindre notion de son identité était plus que déroutante. Ma seule consolation était que chacun des autres, selon sa position, devait être également inquiet. Y compris le coupable, maintenant que la théorie de son existence parmi nous se révélait fondée. Je compris alors que j'avais tout le temps espéré que les responsables étaient des êtres de l'extérieur. Pourtant, à présent... D'une part, je me sentais

encore plus limité qu'à l'ordinaire dans ce que je pouvais dire. Et d'autre part, le moment paraissait bon pour chercher à me renseigner, alors que chacun se trouvait dans un état d'esprit inhabituel. Le désir de collaborer aux fins de parer à la menace pouvait être profitable. Et le coupable même tiendrait à se comporter comme tout le monde. Ce faisant, qui savait s'il ne commettrait pas une erreur ?

— Eh bien ! as-tu imaginé d'autres petites expériences intéressantes que tu aimerais tenter ? me demanda Julian, les mains derrière la nuque, bien adossé dans mon fauteuil favori.

— Pas pour le moment.

— Dommage, répondit-il. J'espérais que tu allais nous suggérer de nous mettre à la recherche de Père par le même moyen. Auquel cas, si la chance nous sourit, nous le trouvons, et quelqu'un le supprime de façon plus définitive. Après tout, nous sommes en mesure de jouer à la roulette russe avec ces belles armes nouvelles que tu as apportées... et le gagnant ramasse tout.

— Tu choisis mal tes mots, fis-je.

— Au contraire. J'ai réfléchi à chacun d'eux, répondit-il. Nous consacrons tellement de temps à nous mentir les uns aux autres que j'ai conclu qu'il serait peut-être amusant d'exposer mes vrais sentiments. Rien que pour voir si l'un de nous le remarquerait.

— Eh bien, tu peux voir que nous l'avons remarqué. Nous constatons en outre que ton moi réel ne représente pas un progrès par rapport à l'ancien.

— Quel que soit celui que tu préfères, nous nous demandons tous les deux si tu as la moindre idée de ce que tu vas faire ensuite.

— Moi, je le sais. J'ai pour le moment l'intention d'obtenir les réponses à une quantité de questions relatives au mauvais sort qui nous poursuit. Nous pourrions aussi bien commencer par Brand et ses aventures. Je me tournai vers Bénédict, qui contemplait les flammes de l'âtre, et m'adressai à lui : Bénédict, quand j'étais en Avalon, tu m'as bien dit que Brand était un de ceux qui m'avaient recherché après la disparition ?

— C'est la vérité, répondit Bénédict.

— Nous avons tous cherché, fit Julian.

— Pas dès le début, rectifiai-je. Pour commencer, il y avait Brand, Gérard et toi-même, Bénédict. C'est bien ce que tu m'as expliqué ?

— Oui. Mais il est exact que les autres s'en sont aussi occupés par la suite. Je te l'ai dit également.

Je fis un signe affirmatif.

— Brand a-t-il signalé quelque chose d'anormal à l'époque ? m'enquis-je.

— D'anormal ? En quel sens ? fit Bénédict.

— Je l'ignore. Je voudrais trouver un lien entre ce qui lui est arrivé et ce qui m'est arrivé.

— Alors, tu te trompes d'adresse, fit Bénédict. Il est revenu et a fait savoir qu'il n'avait eu aucun succès. Et ensuite, il est resté par ici pendant des éternités, sans être le moins du monde inquiet.

— C'est à peu près ce que j'avais compris, dis-je. Toutefois, selon ce que Random m'a raconté, je crois pouvoir dire que sa disparition finale a eu lieu à peu près un mois après ma propre guérison et mon retour. Cela me frappe comme assez étrange. S'il n'a rien signalé de particulier après son enquête, l'a-t-il fait avant sa disparition ? Ou entre-temps ? N'importe quoi ? À n'importe qui ? Parlez, si vous savez quelque chose !

Après quoi, ils passèrent un certain temps à s'entre-regarder les uns les autres. Les regards paraissaient cependant plus curieux que soupçonneux ou inquiets.

Pour finir, Llewella prit la parole :

— Eh bien, je ne sais pas. Je ne sais pas si c'est important ou non, je veux dire.

Tous les yeux se tournèrent vers elle. Elle se mit à nouer et dénouer la cordelière de sa ceinture, à gestes lents, tout en parlant.

— C'était entre-temps, et il se peut que cela n'ait aucun rapport, reprit-elle, c'est simplement quelque chose que j'ai jugé singulier. Brand est venu à Rebma il y a longtemps...

— Combien de temps ? coupai-je.

Elle plissa le front.

— Cinquante, soixante, soixante-dix ans... je n'en suis pas certaine.

Je m'efforçai d'appliquer le facteur approché de conversion que j'avais élaboré durant ma longue captivité. Une journée d'Ambre représentait, semblait-il, un peu plus de deux jours et demi de l'ombre Terre où j'avais passé mon temps d'exil. Je voulais établir autant que possible la correspondance entre les événements survenus en Ambre et ma propre échelle temporelle, au cas où je relèverais des coïncidences spéciales. Ainsi Brand était allé à Rebma à une époque qui, pour moi, était le dix-neuvième siècle.

— Quelle que soit la date, poursuivit-elle, il m'a rendu visite. Il est resté plusieurs semaines. (Elle jeta alors un coup d'œil à Random.) Il demandait des renseignements sur Martin.

Random ferma à demi les paupières et inclina la tête de côté.

— T'a-t-il dit pourquoi ? lui demanda-t-il.

— Pas exactement. Il m'a donné à entendre qu'il avait rencontré plusieurs fois Martin au cours de ses voyages, et j'ai eu l'impression qu'il aurait aimé reprendre le contact avec lui. Ce n'est qu'un certain temps après son départ que je me suis rendu compte que sa visite n'avait sans doute pas d'autre motif que de découvrir tout ce qu'il pouvait au sujet de Martin. Vous savez tous quelle subtilité Brand apporte à trouver les choses sans avoir l'air de les chercher. Ce n'est qu'après de multiples entretiens avec d'autres à qui il avait rendu visite que j'ai commencé à entrevoir ce qui s'était passé. Mais je n'ai jamais su pourquoi...

— C'est... bien étrange, observa Random. Car cela me remet en mémoire une chose à laquelle je n'avais jamais attaché d'importance. Il m'a une fois questionné longuement au sujet de mon fils... et il se pourrait bien que ç'ait été dans le même temps. Cependant, il ne m'a jamais laissé soupçonner qu'il l'avait rencontré... ni même qu'il le souhaitait le moins du monde. Cela avait commencé par de vagues plaisanteries sur la bâtardise. Comme je m'en étais offensé, il m'a présenté ses excuses et m'a posé sur le garçon des questions plus correctes, et j'ai pensé que c'était alors par pure politesse... pour me laisser un souvenir un peu plus amical. Toutefois, comme tu le disais, il



a la manière pour tirer les vers du nez des gens. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé auparavant ?

Elle esquissa un joli sourire.

— Pourquoi t'en aurais-je parlé ? fit-elle.

Random hochait lentement la tête, le visage dépourvu d'expression.

— Alors, que lui as-tu raconté ? demanda-t-il. Qu'a-t-il appris ? Que sais-tu de Martin que je ne sache pas ?

Elle secoua la tête tandis que son sourire s'effaçait.

— Rien... en réalité. À ma connaissance, personne à Rebma n'a jamais plus entendu parler de Martin après qu'il eut franchi la Marelle et disparu. Je ne crois pas que Brand en ait su davantage en repartant qu'à son arrivée.

— Bizarre..., fis-je. S'est-il adressé à quelqu'un d'autre sur le même sujet ?

— Je ne me le rappelle pas, dit Julian.

— Ni moi, confirma Bénédict.

Les autres firent des signes négatifs.

— Prenons donc note de ce point et oublions-le pour le moment, repris-je. Il y a encore d'autres choses que je dois savoir. Julian, je crois comprendre que Gérard et toi avez tenté de remonter la route noire il y a un certain temps et que Gérard a été blessé en chemin. Je crois qu'ensuite vous avez passé tous les deux un certain temps près de Bénédict pendant que Gérard se remettait. J'aimerais des détails sur cette expédition.

— Il semble que tu sois déjà renseigné, répliqua Julian. Tu viens toi-même d'exposer tout ce qui est arrivé.

— Où as-tu appris cela, Corwin ? s'informa Bénédict.

— En Avalon.

— De qui ?

— De Dara.

Il se leva et vint se planter devant moi, le regard furibond.

— Tu maintiens ta ridicule histoire sur cette fille !

Je poussai un soupir.

— Nous sommes revenus et revenus encore maintes fois sur la question, dis-je. Maintenant, je t'ai révélé tout ce que je sais sur ce point. Ou tu le crois ou pas. Mais c'est quand même elle qui m'a informé.

— Il semble donc qu'il y ait des choses que tu ne m'avais pas dites. Tu n'as jamais mentionné ce détail auparavant.

— Est-ce vrai ou non ? Pour Julian et Gérard ?

— C'est vrai, admit-il.

— Alors, oublions les sources pour l'instant et continuons avec les événements.

— D'accord, fit Bénédict. Je peux parler franchement à présent que la raison du secret n'est plus parmi nous. Éric, naturellement. Il ignorait où je me trouvais, de même que la plupart des autres. Gérard était mon informateur principal pour les nouvelles d'Ambre. Éric s'inquiétait de plus en plus de la route noire et a finalement décidé d'envoyer des éclaireurs pour remonter jusqu'à son origine en Ombre. Il désigna Julian et Gérard. Ils ont été attaqués par un groupe important de créatures de la route en un point proche d'Avalon. Gérard m'a appelé à l'aide au moyen de mon Atout, et je me suis porté à leur secours. L'ennemi a été anéanti. Comme Gérard avait eu une jambe brisée dans la bataille et que Julian était lui-même dans un triste état, je les ai ramenés tous les deux chez moi. J'ai rompu alors mon silence avec Éric pour lui dire où ils étaient et ce qu'ils étaient devenus. Il leur a donné ordre de ne pas poursuivre leur mission, mais une fois rétablis, de regagner Ambre. Ils sont restés avec moi jusqu'à la guérison, puis ils sont repartis.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Mais ce n'était pas tout. Dara m'avait encore dit autre chose. Elle avait mentionné un autre visiteur. Je me le rappelais clairement. Ce jour-là, près du cours d'eau, avec un minuscule arc-en-ciel dans la brume au-dessus de la chute d'eau, la roue du moulin qui tournait en nous envoyant des rêves pour les broyer ensuite, ce jour où nous avons fait un assaut d'escrime, et bavardé, en nous promenant en Ombre, où nous avons traversé un bois primitif pour aboutir en un point près d'un puissant torrent qui entraînait une roue suffisante pour le grenier des dieux, ce jour de notre pique-nique, de notre flirt, de notre bavardage, elle m'avait raconté bien des choses, dont bon nombre étaient certainement fausses. Mais elle n'avait pas

menti au sujet de Julian et Gérard, et je pensais qu'il était possible qu'elle m'ait également dit la vérité en m'informant que Brand avait rendu visite à Bénédicte en Avalon. « Fréquemment », avait été le mot dont elle avait usé.

Maintenant, Bénédicte ne dissimulait nullement sa méfiance à mon égard. C'était à mes yeux une raison suffisante pour qu'il garde pour lui seul ses renseignements sur tout point qu'il estimait trop délicat pour que je m'en occupe. Crénom ! En admettant son histoire, je ne me serais pas non plus fait confiance si les rôles avaient été inversés. Cependant, seul un imbécile l'aurait défié à ce moment. À cause des autres possibilités.

Il se pouvait qu'il ait eu l'intention de me parler plus tard, en privé, des circonstances entourant les visites de Brand. Elles pouvaient très bien mettre en cause une affaire dont il préférerait ne pas parler devant le groupe, ni surtout devant celui de nous qui avait tenté d'assassiner Brand.

Ou bien... Restait évidemment la possibilité que Bénédicte, lui-même, fût l'instigateur de toute la machination. Cela ne me disait rien de songer aux conséquences. Ayant servi sous Napoléon, Lee et MacArthur, je savais juger des tacticiens comme des stratèges. Bénédicte était l'un et l'autre, et il était aussi le meilleur que j'aie jamais connu. La perte récente de son bras droit n'avait en rien diminué ses talents, ni d'ailleurs son habileté personnelle au combat. Si je n'avais pas eu beaucoup de chance en une occasion récente, il aurait fort bien pu me découper en rondelles à la suite de notre malentendu. Non, je ne voulais pas que ce soit Bénédicte, et je n'allais pas en un pareil moment tâtonner à la recherche de ce qu'il jugeait bon de dissimuler. Je voulais seulement espérer qu'il gardait cela pour plus tard.

Je me contentai donc de son : « C'est tout », et décidai de passer à d'autres aspects de la situation.

— Flora, dis-je, lorsque je t'ai rendu visite pour la première fois après mon accident, tu m'as dit quelque chose que je ne comprends pas encore. Du fait que j'ai amplement eu par la suite le temps de repasser en mémoire un tas de choses, cela m'est revenu parmi mes souvenirs et m'a intrigué de temps à

autre. Je ne comprends toujours pas. En conséquence, voudrais-tu bien me dire ce que tu entendais en affirmant que les ombres abritaient plus d'horreurs que personne ne l'avait jamais imaginé ?

— Eh bien ! je ne saurais dire que je m'en souviene vraiment, répondit-elle. Mais j' imagine qu'il a bien fallu que j'y fasse au moins allusion pour que cela t'ait tellement impressionné. Tu sais l'effet dont je voulais parler : qu'Ambre paraît agir comme une sorte d'aimant sur les ombres adjacentes pour en attirer des choses ; plus on approche d'Ambre, plus la route devient facile, même pour les choses des ombres. S'il semble se produire toujours quelques échanges entre les ombres adjacentes elles-mêmes, l'effet est encore plus prononcé avec Ambre, et beaucoup plus marqué, comme à sens unique.

Nous sommes toujours à l'affût de choses étranges qui réussissent à passer. Or, durant plusieurs années avant ta guérison, on a eu l'impression que des choses en plus grand nombre qu'à l'ordinaire se montraient au voisinage d'Ambre. Dangereuses dans presque tous les cas. Un certain nombre étaient des créatures reconnaissables comme appartenant à des royaumes voisins. Toutefois, au bout d'un certain temps elles se sont mises à venir de régions de plus en plus lointaines. Et enfin, certaines qui nous étaient tout à fait inconnues ont réussi à passer. Impossible de trouver une raison à ce soudain déplacement de menaces, bien que nous ayons cherché assez loin les troubles qui pouvaient les pousser dans notre direction. En d'autres termes, il se produisait des pénétrations hautement improbables de la part de l'Ombre.

— Cela a vraiment commencé alors que Père était encore sur les lieux ?

— Oh ! oui ! Cela a débuté plusieurs années avant ta guérison... comme je l'ai déjà dit.

— Je vois. Quelqu'un a-t-il envisagé la possibilité d'un lien entre cet état de choses et le départ de Père ?

— Certainement, répondit Bénédict. J'ai toujours le sentiment que c'en était la raison. Il s'en est allé pour enquêter, ou pour trouver un moyen d'y remédier.

— Mais ce n'est que conjecture, fit Julian. Tu sais comment il était, il ne donnait jamais ses raisons d'agir.

Bénédict haussa les épaules.

— C'est toutefois une déduction rationnelle, répondit-il. Je sais qu'il avait de nombreuses fois mentionné son inquiétude devant ces... migrations de monstres.

Je tirai mes cartes de leur étui, ayant pris depuis peu l'habitude de porter sur moi les Atouts au complet en tout temps. Je pris celui de Gérard et l'examinai. Les autres m'observaient en silence. Quelques instants après, le contact s'établit.

Gérard était toujours sur sa chaise, l'épée en travers des genoux. Il continuait de manger. Il avala sa bouchée en sentant ma présence et fit :

— Oui, Corwin ? Que veux-tu ?

— Comment va Brand ?

— Il dort. Le pouls a repris un peu de force. La respiration n'a pas changé... elle reste régulière. Il est encore trop tôt...

— Je sais. Je voulais simplement te demander si tu te souvenais d'une chose : vers la fin, as-tu eu l'impression, d'après ce qu'il a pu dire ou faire, que le départ de Père ait pu être motivé par l'accroissement du nombre des créatures d'Ombre qui se glissaient en Ambre ?

— Voilà ce que l'on appelle une question tendancieuse, observa Julian.

Gérard s'essuya les lèvres.

— Il se peut qu'il y ait eu un lien, oui, déclara-t-il, il paraissait inquiet, préoccupé. Et il a effectivement parlé de ces créatures. Mais il n'a jamais dit clairement qu'elles étaient son principal souci... ou peut-être s'agissait-il d'une tout autre affaire.

— Par exemple ?

Il secoua la tête.

— N'importe quoi. Je... oui... oui, tu devrais sans doute être informé de quelque chose, pour ce que cela vaut. Quelque temps après sa disparition, je me suis efforcé d'apprendre un détail. Avais-je ou non été certainement la dernière personne à le voir avant son départ ? Je suis à peu près sûr que j'ai été en effet le

dernier. J'avais passé toute la soirée ici, au palais, et je me préparais à regagner le vaisseau amiral. Père s'était retiré environ une heure auparavant, mais j'étais resté dans la salle des gardes, à jouer aux dames avec le capitaine Thoden. Comme nous devions faire voile le lendemain matin, je décidai d'emporter un livre. Je me suis donc rendu dans la bibliothèque. Père était assis à la table. (Il fit un geste de la tête.) Il parcourait d'anciens volumes et n'avait pas encore changé de vêtements. Il m'a adressé un signe de tête en me voyant et je lui ai dit que je venais seulement prendre un livre. Il m'a répondu : « Tu es venu au bon endroit », puis il a poursuivi sa lecture. Pendant que je parcourais les rayonnages, il m'a dit quelque chose à propos de son insomnie. J'ai choisi un livre, lui ai souhaité bonne nuit et il m'a répondu : « Bonne route », puis j'ai quitté la pièce. (Il baissa de nouveau les yeux.) En tout cas, j'affirme qu'il portait ce soir-là la Pierre du Jugement ; je l'ai vue sur lui aussi nettement que je la vois sur toi en ce moment. Je suis non moins certain qu'il ne la portait pas, plus tôt dans la soirée. Pendant assez longtemps après, j'ai cru qu'il l'avait emportée sur lui, où qu'il soit allé. Rien dans ses appartements n'indiquait qu'il ait changé de vêtements par la suite. Je n'ai plus revu la Pierre avant que Bleys et toi ayez subi la défaite lors de votre assaut contre Ambre. Et puis Éric s'est mis à la porter. Quand je l'ai questionné à ce sujet, il a prétendu l'avoir trouvée chez Père. Faute de preuves du contraire, je n'ai pu qu'accepter son explication. Mais je n'en ai jamais été satisfait. C'est ta question – et le fait que tu portes le joyau en ce moment – qui m'a rappelé tout cela. J'ai donc estimé qu'il valait mieux te dire ce que je savais.

— Je t'en remercie, dis-je. Une autre question me vint à l'esprit, mais je décidai de ne pas la poser immédiatement. À l'intention des autres, je terminai en demandant :

Alors, penses-tu qu'il lui faille davantage de couvertures ? Ou autre chose ?

Gérard fit un signe négatif, leva son verre dans ma direction et but un peu.

— Très bien. Continue la bonne besogne, dis-je. Puis je m'adressai aux autres. Gérard ne se souvient pas que Père ait dit

quoi que ce soit qui permette d'établir un rapport entre les infiltrations de l'Ombre et son départ. Je me demande ce que Brand se rappellera quand il reprendra ses esprits ?

— S'il les reprend, souligna Julian.

— J'ai confiance, affirmai-je. Nous avons tous passé par de rudes épreuves. Notre vitalité est une des quelques assurances sur lesquelles nous pouvons compter. À mon avis, il sera en état de parler dès demain matin.

— Quel sort envisages-tu pour le coupable, si Brand nous donne son nom ? demanda-t-il.

— Le questionner.

— J'aimerais me charger de l'interrogatoire. Je commence à croire que tu pourrais bien avoir raison cette fois, Corwin, et que la personne qui l'a poignardé est peut-être en outre responsable de notre état de siège intermittent, de la disparition du Père et de l'assassinat de Caine. Voilà pourquoi j'aurais plaisir à le questionner avant de lui trancher la gorge, et j'aimerais également me porter volontaire pour cette dernière besogne.

— Nous nous en souviendrons, dis-je.

— Tu n'es pas exclu du compte, Corwin.

— Je ne l'oublie pas.

— J'ai quelque chose à déclarer, dit Bénédict, étouffant la réplique de Julian. Je me sens inquiet à la fois de la force et de l'objectif apparent de l'opposition. J'ai rencontré les ennemis en plusieurs occasions et ils *veulent* bien du sang. En admettant pour le moment ta version au sujet de Dara, Corwin, ses derniers mots paraissent résumer leur position : « Ambre sera détruite. » Pas de conquête, pas de domination, pas de leçon donnée. Détruite. Dis-moi, Julian, tu ne serais pas opposé à régner ici, n'est-ce pas ?

Julian sourit.

— Peut-être l'année prochaine à la même époque, répondit-il, mais pas aujourd'hui, non merci !

— Ce que je voulais dire, c'est que je te vois très bien – comme n'importe lequel d'entre nous – recourant à des mercenaires ou passant des alliances pour prendre le pouvoir. Mais je ne te vois pas recourir à une puissance telle qu'elle doive fatalement poser un grave problème par la suite. Pas une force

qui semble décidée plutôt à anéantir qu'à conquérir. Je ne peux pas imaginer que toi, moi, Corwin ou les autres, nous efforcions réellement de détruire Ambre ni de courir le risque de jouer avec des forces dont c'est évidemment l'intention. Voilà ce qui ne me plaît pas dans la théorie de Corwin : que l'un de nous tire les ficelles.

Je dus approuver de la tête. Je n'étais pas sans avoir noté ce maillon faible dans ma chaîne d'hypothèses. Cependant, il restait tant d'inconnues... J'aurais pu avancer d'autres possibilités, comme le fit alors Random, mais les devinettes ne constituent pas des preuves.

— Il se peut, dit Random, que l'un de nous ait organisé l'affaire en sous-estimant ses alliés. Le coupable transpire peut-être tout comme nous devant les faits. Il n'est peut-être plus en mesure de faire marche arrière, même s'il en a le désir.

— Nous pourrions lui offrir la chance de trahir dès maintenant ses alliés à notre avantage, suggéra Fiona. Si l'on persuadait Julian de ne pas lui trancher la gorge et que nous soyons tous prêts à renoncer à la vengeance, il changerait peut-être d'attitude... si l'idée de Random est juste. Il ne prétendrait pas au trône, et d'ailleurs, il n'est plus question pour lui de l'occuper. Il aurait la vie sauve et épargnerait sans doute bien des difficultés à Ambre. Y en a-t-il parmi vous qui se rangeraient à cette ligne de conduite ?

— Moi, dis-je. Je lui laisserai la vie s'il avoue, étant bien entendu qu'il la passerait en exil.

— Je suis d'accord, fit Bénédict.

— Moi aussi, ajouta Random.

— À une condition, intervint Julian. Je le veux bien s'il n'est pas personnellement responsable de la mort de Caine. Sinon, je refuse. Et il faudrait des preuves.

— La vie, en exil. D'accord, j'accepte, dit Deirdre.

— Moi aussi, dit Flora.

— Ainsi que moi, confirma Llewella.

— Gérard sera probablement de notre avis, fis-je. Mais je me demande bien si Brand aura les mêmes sentiments que nous. J'ai l'impression qu'il ne s'y rangerait pas.



— Voyons toujours pour Gérard, proposa Bénédict. Si Brand se remet et se révèle comme le seul opposant, le coupable saura qu'il n'a plus qu'un seul ennemi... et ils pourront toujours régler leurs comptes à leur propre manière.

— Très bien, acquiesçai-je tout en réprimant quelques doutes.

Je rétablis le contact avec Gérard qui donna son accord.

Alors, nous nous levâmes tous pour jurer tout cela par la Licorne d'Ambre – le serment de Julian comportant une clause supplémentaire – et jurer en outre de contraindre à l'exil quiconque parmi nous violerait son propre serment. À parler franc, je ne pensais pas que cela nous avancerait beaucoup, mais il est toujours agréable de voir les familles agir de concert.

Après quoi chacun spécifia qu'il resterait pour la nuit au palais même, sans doute pour indiquer que nul ne craignait ce que Brand révélerait peut-être le lendemain matin... et plus particulièrement pour signifier que nul n'avait le désir de quitter la ville, ce que les autres n'oublieraient pas, même si Brand rendait l'âme pendant la nuit. Comme je n'avais plus de questions à poser et que personne ne s'était présenté pour avouer les méfaits couverts par le serment, je m'adossai et me contentai par la suite d'écouter. L'unité n'y était plus ; ce n'étaient plus que conversations et échanges divers, l'un des sujets principaux restant la scène de la bibliothèque, chacun à sa place personnelle, et, invariablement, les raisons pour lesquelles chacun de nous était bien placé pour la tentative... sauf celui qui avait la parole. Je fumais sans prendre part au débat. Cependant Deirdre signala une possibilité intéressante. Savoir : Gérard aurait pu donner le coup de dague lui-même pendant que nous étions amassés autour d'eux, et ses efforts héroïques auraient pu n'être pas inspirés par le désir de sauver Brand, mais plutôt de se mettre en position de l'empêcher de parler... auquel cas Brand ne passerait sûrement pas la nuit. C'était ingénieux, mais je ne parvenais tout simplement pas à y croire. Les autres non plus, d'ailleurs. Du moins personne ne s'offrit pour monter jeter Gérard à la porte.

Au bout d'un temps, Fiona vint nonchalamment s'asseoir près de moi.

— Eh bien, nous avons tenté la seule chose que nous ayons trouvée, dit-elle. J'espère qu'il en sortira du bon.

— Possible, dis-je.

— Je vois que tu as ajouté à ta garde-robe un ornement tout à fait spécial, reprit-elle en soulevant la Pierre du Jugement entre le pouce et l'index pour l'examiner.

Son regard se posa sur moi.

— Peux-tu lui faire accomplir des tours pour toi ? demanda-t-elle.

— Quelques-uns.

— Dans ce cas, tu savais comment t'accorder sur elle. Cela met en jeu la Marelle, n'est-ce pas ?

— Oui. Éric m'avait dit comment m'y prendre, juste avant de mourir.

— Je vois.

Elle lâcha le joyau, se rencogna dans son fauteuil et contempla les flammes.

— T'a-t-il indiqué en même temps les précautions à prendre ? s'enquit-elle.

— Non.

— Je me demande si c'était volontairement ou par accident ?

— Eh bien, il était pas mal occupé à mourir à ce moment. Cela imposait à la conversation des limites très strictes.

— Je sais. Je me demandais si sa haine envers toi était plus forte que son espoir de régner, ou s'il ignorait simplement certains des principes qui interviennent.

— Qu'en sais-tu toi-même ?

— Réfléchis encore à la mort d'Éric, Corwin. Je n'étais pas ici quand c'est arrivé, mais je suis vite venue pour les funérailles. J'étais présente quand on a baigné, rasé et habillé le corps... et j'ai examiné ses blessures. Je ne crois pas qu'une seule ait été mortelle en elle-même. Il en avait trois à la poitrine, mais une seule pouvait avoir atteint le médiastin...

— Une seule suffit si...

— Attends ! coupa-t-elle. C'était difficile, mais je me suis efforcée de calculer l'angle de pénétration avec une mince tige de verre. Je voulais pratiquer une incision, mais Caine s'y est opposé. Pourtant, je ne crois pas que son cœur ou ses artères

aient été endommagés. Il n'est toujours pas trop tard pour ordonner une autopsie, si tu veux que je poursuive mes recherches sur ce point. Je suis certaine que ses blessures et sa fatigue générale ont contribué à sa mort, mais je suis persuadée que c'est la Pierre qui est intervenue.

— Pourquoi le penses-tu ?

— À cause de certaines choses que Dworkin m'a dites quand j'étudiais avec lui... et en conséquence, d'autres choses que j'ai observées ensuite. Il m'avait donné à entendre que tout en conférant des capacités inhabituelles, la pierre puisait également dans la vitalité de son maître. Plus longtemps tu la portes, et plus elle prend de ton être. J'ai donc fait très attention et j'ai remarqué que Père ne la portait que rarement et ne la gardait jamais longtemps sur lui.

Mes pensées revinrent à Éric, au jour où il gisait mourant sur les pentes de Kolvir, alors que la bataille faisait rage autour de lui. Je me rappelai le premier regard que j'avais porté sur lui, la pâleur de son visage, sa respiration difficile, le sang qui lui maculait la poitrine... Et la Pierre du Jugement, à sa chaîne, animée de pulsations comme un cœur, parmi les plis de ses vêtements humides. Je n'avais jamais vu la Pierre se comporter ainsi auparavant, ni depuis. Je me rappelai que l'effet s'était atténué, avait faibli. Et quand il était mort et que je lui avais croisé les mains sur le bijou, le phénomène avait cessé.

— Que sais-tu de ses fonctions ? lui demandai-je.

Elle secoua la tête.

— Dworkin estimait que c'était un secret d'État. Je sais ce qui est évident – la maîtrise des conditions météorologiques – et j'ai déduit de quelques observations de Père qu'elle renforce les perceptions, ou permet la perception à un niveau supérieur. Dworkin m'en avait parlé essentiellement pour me donner un exemple de la participation de la Marelle à tout ce qui contribue à notre pouvoir... même les Atouts comportent la Marelle, si tu les examines de près et assez longtemps – et il l'a citée comme une application du principe de conservation : tous nos pouvoirs spéciaux ont leur prix. Plus grand le pouvoir, plus lourd l'investissement. Les Atouts ne sont qu'une petite affaire, et pourtant leur emploi cause une certaine fatigue. Marcher à

travers Ombre, qui constitue un exercice de l'image de la Marelle gravée en nous, coûte encore plus cher. Passer la Marelle, physiquement, exige une perte massive de nos énergies. Mais la Pierre, disait-il, représente encore une octave supérieure de la même chose, et celui qui l'emploie paie un prix à la puissance N.

Ainsi, si elle disait vrai, elle me fournissait une vision ambiguë de plus de la nature de feu mon frère le moins aimé. S'il était informé de ce phénomène et avait porté le joyau trop longtemps pour la défense d'Ambre, cela faisait de lui une sorte de héros. Mais alors, à cette lumière, le fait qu'il me l'ait transmise sans avertissement constituait une forme de vengeance au seuil même de la mort. Mais il m'avait exclu de sa malédiction, avait-il dit, pour la concentrer plus efficacement sur nos ennemis du dehors. Bien sûr, cela ne prouvait qu'une chose, il les haïssait un peu plus que moi-même et déployait son énergie ultime à la meilleure défense stratégique d'Ambre. Je repensai alors aux notes incomplètes de Dworkin, telles que je les avais retrouvées dans la cachette indiquée par Éric. Se pouvait-il qu'Éric les ait reçues complètes et ait volontairement détruit la partie concernant les précautions nécessaires de façon à condamner son successeur ? L'idée ne me paraissait pas satisfaisante, car il n'avait eu aucun moyen de savoir que je reviendrais à ce moment, de cette façon, ni que le combat allait tourner comme il l'avait fait, ni que je serais en réalité son successeur. Tout aussi bien, un de ses favoris aurait pu lui succéder au pouvoir, et, dans ce cas, il n'aurait sûrement pas eu l'intention de lui laisser des pièges mortels en héritage. Non. À mes yeux, ou Éric n'était vraiment pas au courant de cette propriété particulière de la Pierre, n'ayant reçu que des instructions sommaires quant à son utilisation, ou quelqu'un avait eu accès à ces papiers avant moi et en avait prélevé suffisamment pour me mettre en danger de mort. Il se pouvait bien que ce fût, une fois de plus, la main de notre véritable ennemi.

— Connais-tu le facteur de sécurité ? demandai-je.

— Non. Je peux te fournir deux indications, pour ce qu'elles valent. La première, c'est que je ne me rappelle pas avoir vu

Père la porter pendant des périodes prolongées. La seconde, j'ai regroupé une quantité de choses qu'il disait, à commencer par une observation signifiant en gros : « Quand les gens se transforment en statues c'est qu'ils sont au mauvais endroit ou en danger. » Je l'ai fort questionné à ce sujet, pendant longtemps, et j'ai fini par avoir l'impression que le premier indice montrant qu'on a porté la Pierre trop longtemps, c'est une sorte de distorsion de la notion de temps. Il semble que cela commence par une accélération du métabolisme – de tout – avec pour résultat le sentiment que le monde paraît se ralentir autour de soi. Ce doit être exténuant pour un être. Voilà donc tout ce que j'en sais, encore n'est-ce en partie que des hypothèses en ce qui concerne les derniers points. Depuis combien de temps la portes-tu ?

— Un bout de temps, déjà, dis-je, en prenant mon pouls mental, et en jetant un coup d'œil circulaire pour voir si le monde paraissait ralentir autour de moi.

Je n'aurais su le dire, bien qu'en fait je ne me sois pas senti dans la meilleure des formes. Cependant, j'avais attribué mon état uniquement à ma lutte avec Gérard. Je n'allais quand même pas admettre autre chose uniquement parce qu'un membre de la famille me le suggérerait, même la fine Fiona dans une de ses humeurs les plus amicales. Perversité, mauvais vouloir... Non, indépendance. C'était cela. Cela plus une méfiance de pure forme. De toute façon, je n'avais adopté cette attitude que pour la soirée, depuis quelques heures. J'attendrais.

— Alors, maintenant, tu as marqué un point en la portant, disait-elle. Je voulais simplement te conseiller de ne pas y rester exposé tant que tu n'en sais pas davantage sur ses propriétés.

— Merci, Fiona. Je ne vais pas tarder à l'ôter et je te suis reconnaissant de m'avoir averti. Au fait, qu'est-il advenu de Dworkin ?

Elle se tapota la tempe.

— Il a finalement perdu l'esprit, le pauvre homme. J'aime à croire que Père l'a placé dans quelque paisible retraite en Ombre.

— Je vois ce que tu veux dire. Oui, croyons à cela. Pauvre bougre.

Julian se leva, terminant un entretien avec Llewella. Il s'étira, la salua de la tête et s'approcha de nous.

— Corwin, as-tu imaginé d'autres questions à nous poser ? demanda-t-il.

— Aucune que je tiens à poser pour l'instant.

Il ébaucha un sourire.

— Rien d'autre que tu tiennes à nous dire ?

— Pas maintenant.

— D'autres expériences, démonstrations, charades ?

— Non.

— Bon. Dans ce cas, je vais me coucher. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Il s'inclina devant Fiona, salua de la main Bénédic et Random, adressa un signe de tête à Flora et Deirdre en passant devant elles pour gagner la porte. Il s'arrêta sur le seuil, se retourna et dit :

— Maintenant, vous allez pouvoir parler de moi, puis il sortit.

— Très bien, dit Fiona. Parlons-en. Moi, je pense que c'est lui.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je vais débiter ma classification, si subjective, intuitive et partielle qu'elle soit. À mon avis, Bénédic est au-dessus de tout soupçon. S'il avait convoité le trône, il l'aurait déjà pris par des méthodes militaires directes. Avec tout le temps dont il a disposé, il aurait pu lancer une attaque victorieuse, même contre Père. Il est assez fort pour cela et nous le savons tous. Toi, par ailleurs, tu as commis une quantité d'erreurs que tu aurais évitées si tu avais été en pleine possession de tes facultés. C'est pourquoi je crois ton histoire, avec l'amnésie et tout le reste. Personne ne se laisse crever les yeux par pure stratégie. Gérard est en bonne voie de démontrer sa propre innocence. Je croirais presque qu'il reste auprès de Brand pour cette seule raison, plutôt que pour le protéger. En tout cas, nous aurons une certitude avant longtemps... sinon nous concevrons de nouveaux soupçons. Random a été simplement surveillé de trop

près pendant les années écoulées pour avoir eu la possibilité de monter tout ce qui s'est passé. Par conséquent, il est hors de cause. De nous autres, fleurs délicates, Flora n'a pas le cerveau qu'il faut, Deirdre n'a pas le courage, Llewella n'a pas de motivations, puisqu'elle n'est heureuse que lorsqu'elle n'est pas ici, et moi, naturellement, je suis innocente de tout, excepté la méchanceté. Ce qui nous laisse Julian. En est-il capable ? Oui. Veut-il le trône ? Bien sûr. En a-t-il eu le temps et l'occasion ? Ici encore, oui. C'est ton homme.

— Aurait-il assassiné Caine ? fis-je. Ils étaient très bons camarades.

Elle retroussa la lèvre.

— Julian n'avait pas d'amis, dit-elle. Sa personnalité glaciale ne se réchauffe que lorsqu'il songe à lui-même. Oh ! oui, dans les récentes années, il *paraissait* plus proche de Caine que de tout autre. Mais cela même... pouvait faire partie du complot. Feindre l'amitié pendant assez longtemps pour qu'on y croie, afin de ne pas compter parmi les suspects en ce moment, j'en pense Julian capable parce que je ne le vois nullement susceptible de liens émotifs puissants.

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas, dis-je. Son amitié avec Caine est née en mon absence, par conséquent je ne la connais que par ouï-dire. Cependant, si Julian recherchait une amitié chez une personnalité proche de la sienne, je peux comprendre. Ils se ressemblaient beaucoup. J'ai tendance à croire qu'elle existait parce que je ne crois pas que l'on puisse tromper quelqu'un sur son amitié des années durant. À moins que l'autre ne soit complètement idiot, ce qui n'était pas le cas de Caine. Et puis... voyons, tu dis toi-même que ton raisonnement est subjectif, intuitif et partial. Le mien l'est également en cette matière. Tout simplement je n'aime pas penser qu'un être soit si méprisable qu'il use ainsi de son ami. Voilà pourquoi j'estime qu'il y a une erreur quelque part dans ta liste.

Elle poussa un soupir.

— Pour un homme qui vit depuis aussi longtemps que toi, Corwin, tu dis bien des bêtises. Est-ce que ton séjour dans ce

curieux petit lieu t'a changé à ce point ? Il y a des années, tu te serais rendu à l'évidence, tout comme moi.

— Peut-être ai-je en effet changé, car ces affaires ne me paraissent plus évidentes. Ou se pourrait-il que ce soit toi qui aies changé, Fiona ? Un rien plus cynique que la petite fille que j'ai connue en un temps. Il y a des années, tu n'aurais sans doute pas trouvé tout cela tellement évident.

Elle arbora son doux sourire.

— Ne dis jamais à une femme qu'elle a changé, Corwin. Sauf en mieux. Cela aussi, tu le savais autrefois. Se pourrait-il réellement que tu ne sois qu'une des ombres de Corwin renvoyée ici pour répandre la souffrance et l'intimidation ? Est-ce que le vrai Corwin est ailleurs, en train de se rire de nous ?

— Je suis ici et je ne ris pas, affirmai-je.

Elle laissa fuser un gloussement.

— Oui, c'est bien cela ! dit-elle. Je viens de décider que tu n'es pas toi-même !

— J'ai une annonce à vous faire, à tous ! lança-t-elle ensuite en se levant d'un bond. Je viens de remarquer que ce n'est pas vraiment Corwin ! C'est forcément une de ses ombres ! Elle vient tout juste de proclamer sa croyance en l'amitié, la dignité, la noblesse d'esprit, et tous autres sentiments qui sont les bijoux des romans populaires ! Il est clair que j'ai fait une découverte !

Les autres la regardaient fixement. Elle se remit à rire et se rassit brusquement.

J'entendis Flora murmurer « ivre » et reprendre sa conversation avec Deirdre. Random dit : « Qu'on le prenne donc pour une ombre » et poursuivit sa discussion avec Bénédict et Llewella.

— Tu vois ? triompha Fiona.

— Quoi donc ?

— Que tu es dépourvu de substance, expliqua-t-elle en me tapotant le genou. Et moi aussi, à la réflexion. Mauvaise journée, Corwin.

— Je sais. Je suis moi-même déprimé. J'avais cru avoir une si bonne idée pour faire revenir Brand. Bien plus, cela a marché. Pour ce que cela lui a rapporté.



— Ne méprise pas tes quelques mérites. Tu n'es pour rien dans la façon dont les choses ont tourné.

— Tu es bien bonne.

— Je crois que Julian a choisi la meilleure solution. Je n'ai pas envie de rester plus longtemps éveillée.

Je me levai en même temps qu'elle et l'accompagnai jusqu'à la porte.

— Je ne risque rien, me dit-elle. C'est vrai.

— Certain ?

Elle hocha sèchement la tête.

— Alors, à demain matin.

— Je l'espère. Maintenant, vous allez pouvoir parler de moi.

Elle partit en m'adressant un clin d'œil.

En me retournant, je vis que Bénédicte et Llewella s'approchaient.

— Vous allez vous coucher ? demandai-je.

Bénédicte fit un signe affirmatif.

— Aussi bien, n'est-ce pas ? fit Llewella, qui me posa un baiser sur la joue.

— En quel honneur ?

— Pour un tas de choses, dit-elle. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Random, accroupi devant l'âtre, tisonnait le feu. Deirdre pivota pour lui dire :

— Ne remets pas de bois pour nous autres. Flora et moi rentrons aussi chez nous.

— Bien. Il rangea le tisonnier et se redressa. Dormez bien, leur lança-t-il.

Deirdre me fit un sourire à demi assoupi, Flora une grimace chargée de nervosité. Je leur souhaitai également une bonne nuit et les suivis des yeux.

— As-tu appris du neuf et de l'utile ? s'enquit Random.

Je haussai les épaules.

— Et toi ?

— Des opinions, des conjectures. Pas de faits nouveaux. Nous nous efforçons de décider du suivant sur la liste.

— Et... ?

— Pour Bénédic, c'est pile ou face. Toi ou lui. À la condition que tu ne sois pas l'instigateur de l'affaire, bien entendu. Il estime également que ton copain Ganelon devrait faire attention où il met les pieds.

— Ganelon... Oui, c'est une idée... et j'aurais dû y penser. Je crois aussi qu'il a raison pour le pile ou face. Et il se peut que ce soit un peu plus dangereux pour lui, parce qu'ils me savent en alerte à cause de leur coup monté qui a raté.

— Je dirais que nous savons maintenant tous que Bénédic est aussi en alerte. Il s'est débrouillé pour exprimer son opinion à tout le monde. À mon avis, il serait heureux que l'on fasse une tentative contre lui.

J'émis un rire.

— La pièce étant de nouveau équilibrée, *c'est* bel et bien pile ou face.

— C'est ce qu'il a dit également. Bien entendu, il se doutait que je te le répéterais.

— Naturellement, j'aimerais bien que nous soyons de nouveau en bons termes, lui et moi. Bon... nous ne pouvons pas grand-chose pour le moment. Au diable les soucis ! Je vais me coller au lit.

Il approuva de la tête.

— Mais n'oublie pas de jeter un coup d'œil dessous avant de te coucher !

On quitta la pièce pour suivre le couloir.

— Corwin, je regrette que tu n'aies pas eu la présence d'esprit de rapporter du café en même temps que des fusils, me dit-il, une tasse me ferait du bien.

— Cela ne t'empêche pas de dormir ?

— Non. Je peux en avaler deux tasses le soir.

— Moi, c'est le matin qu'il me manque. Il faudra que nous en fassions importer quand tout cela sera réglé.

— Pas satisfaisant pour le moment, mais bonne idée. Qu'est-ce qui a pris Fiona, au fait ?

— Elle pense que c'est Julian notre homme.

— Elle a peut-être raison.

— Et pour Caine ?

— Supposons qu'il n'ait pas été seul, dit-il en abordant l'escalier. Disons qu'ils étaient deux, par exemple, Julian *et* Caine. Ils ont fini par se brouiller, Caine a perdu, Julian s'en est débarrassé et s'est servi de sa mort pour affaiblir en outre notre position. Les amis d'antan font les pires ennemis.

— Inutile, dis-je. J'ai la tête qui tourne quand je me mets à examiner toutes les possibilités. Ou il va nous falloir attendre qu'il survienne du nouveau, ou nous devons en faire arriver. Probablement la deuxième solution. Mais pas ce soir...

— Hé ! Attends !

— Pardon ! Je m'immobilisai sur le palier. J'ignore ce qu'il m'a pris. Le sprint final, j' imagine.

— Décharge d'énergie nerveuse, dit-il, revenu près de moi. On continua de monter et je m'efforçai d'aller au même pas que lui tout en refrénant une envie de foncer.

— Bon. Dors bien, me dit-il enfin.

— Bonne nuit, Random.

Il continua de monter tandis que je m'engageais dans le couloir menant à mes appartements. À présent, je me sentais un peu inquiet, et c'est pourquoi j'ai dû laisser tomber ma clé.

Je tendis la main et la cueillis avant qu'elle soit partie plus loin. En même temps, je fus frappé de mon impression : il m'avait semblé que son mouvement était moins rapide qu'il n'aurait dû. Je l'insérai dans la serrure et tournai.

La pièce était sombre, mais je décidai de n'allumer ni bougie ni lampe. Il y avait longtemps que j'avais pris l'habitude des ténèbres. Je bouclai le battant et poussai le verrou. Mes yeux s'étaient déjà habitués à la pénombre du couloir. Je me retournai. Un peu de la clarté des étoiles passait aussi entre les tentures. Je traversai la pièce en déboutonnant mon col.

Il attendait dans ma chambre à coucher, à gauche de l'entrée. Sa position était parfaite et il n'avait rien fait qui pût le trahir. Je me jetai littéralement dans le piège. Il avait la posture idéale, la dague prête, et l'élément de surprise entièrement en sa faveur. En toute justice, j'aurais dû mourir... pas dans mon lit, mais juste au pied.

Je saisis un faible mouvement, me rendis compte d'une présence et de sa signification, aussitôt le seuil franchi.

Je savais qu'il était trop tard pour parer le coup même alors que je levais le bras pour tenter de le bloquer. Mais une singularité me frappa avant la lame elle-même : mon agresseur semblait se mouvoir trop lentement. Rapidement, avec toute la tension accumulée pendant l'attente, voilà comment cela aurait dû se passer. Et alors je n'aurais pas su ce qui se passait avant que ce soit fini... et même peut-être pas du tout. Je n'aurais pas dû avoir le temps de pivoter partiellement et d'étendre le bras si loin. Une brume rougeâtre m'emplit les yeux et je sentis mon avant-bras frapper le bras projeté au moment même où l'acier me mordait le ventre. Dans le rouge, j'avais l'impression de distinguer vaguement cette version cosmique de la Marelle que j'avais suivie plus tôt dans la journée. Tandis que je me pliais en deux et tombais, incapable de penser mais encore conscient pour un instant, le dessin devint plus net, plus proche. Je voulais m'enfuir, mais mon corps-cheval buta. Je fus désarçonné.

## 8.

Toute vie doit répandre un peu de sang. Par malheur, c'était encore mon tour et cela me faisait l'effet de passer un peu la mesure. Je gisais sur le flanc droit, plié en deux, les deux bras ramenés sur le ventre. Devant, à gauche et un peu bas, juste au-dessus de la ceinture, j'avais l'impression d'être une enveloppe ouverte négligemment. Ce furent mes premières sensations quand la connaissance me revint. Et ma première pensée fut : « Qu'est-ce qu'il attend ? » Visiblement, le coup de grâce n'avait pas été porté. Pourquoi ?

J'ouvris les yeux. Ils avaient profité du temps écoulé – court ou long ? – pour s'ajuster à l'obscurité. Je tournai la tête. Je ne vis personne autre dans la chambre. Mais il s'était passé quelque chose d'étrange que je ne parvenais pas à saisir. Je fermai les yeux et laissai ma tête retomber sur le matelas.

Quelque chose d'anormal, et en même temps normal...

Le matelas... Oui, j'étais sur mon lit. Je doutai de ma capacité à m'y être hissé sans aide. Mais c'était absurde de me poignarder puis de m'aider à me coucher.

Mon lit... C'était mon lit, pourtant ce ne l'était pas.

Je fermai très fort les paupières. Je serrai les dents.

Je ne comprenais pas. Je savais que ma pensée ne pouvait pas être normale, encore sous l'effet de choc, avec le sang qui s'amassait dans mes entrailles avant de déborder au-dehors. Je m'efforçai de réfléchir clairement. Pas facile.

Mon lit. Avant de vous rendre compte de quoi que ce soit d'autre, vous savez si vous vous éveillez dans votre propre lit. Et c'était le cas, mais...

Je réprimai une violente envie d'éternuer parce que j'avais peur de me déchirer du haut en bas. Je me comprimai les

narines, ne respirant que par petits coups, par la bouche. Le goût, l'odeur et l'impression de poussière m'enveloppaient de toutes parts.

Mon irritation nasale s'apaisa et j'ouvris les yeux. Je sus alors où je me trouvais. Je n'en comprenais ni le pourquoi ni le comment, mais j'étais revenu une fois de plus en un lieu que j'avais bien compté ne plus voir.

J'abaissai la main droite et m'en servis pour me soulever.

C'était ma chambre à coucher dans ma maison. L'ancienne. Celle qui avait été la mienne au temps où j'étais moi-même Cari Corey. On m'avait renvoyé en Ombre, sur ce monde où j'avais passé mes années d'exil. La pièce était pleine de poussière. Le lit n'avait pas été fait depuis que j'y avais dormi pour la dernière fois, plus de cinq ans auparavant. Je savais très bien dans quel état était la maison, puisque j'y avais jeté un coup d'œil à peine quelques semaines plus tôt.

Je me haussai encore un peu, réussis à passer les jambes au bord du lit, puis à poser les pieds sur le sol. Puis je me pliai de nouveau et restai immobile. Cela allait mal.

Tout en me sentant provisoirement à l'abri d'une nouvelle attaque, je me rendais compte qu'il me fallait plus que la sécurité pour le moment. Je ne pouvais même pas estimer combien de temps je garderais encore ma connaissance. Il me fallait de l'aide et je n'étais pas en mesure de me soigner tout seul. Il fallait me lever et sortir. Le téléphone était coupé, la maison la plus proche était assez loin de la mienne. Il fallait au moins que j'arrive au bord de la route. Je réfléchis avec une sombre ironie qu'une des raisons pour lesquelles j'avais choisi cet endroit était que la route ne voyait que peu de circulation. J'aime la solitude, au moins une partie du temps.

J'attirai de la main droite l'oreiller le plus à ma portée et le dégageai de la taie que je retournai. Puis je tentai de la plier, abandonnai, et la bourrai en boule sous ma chemise, la pressant contre ma blessure. Puis je restai là, pour maintenir le tampon en place. Cela m'avait terriblement épuisé, au point que respirer m'était pénible.

Toutefois, au bout d'un moment, j'attirai l'autre oreiller à moi, le maintins sur mes genoux et le laissai glisser de son

enveloppe. Je voulais m'en servir pour faire signe à quelque automobiliste, car mes vêtements, comme toujours, étaient sombres. Toutefois, avant d'avoir pu passer la taie dans ma ceinture, je restai ahuri du comportement de l'oreiller lui-même. Il n'avait pas encore touché le plancher. Je l'avais lâché – rien pour le soutenir – et il *bougeait*. Mais fort lentement, descendant régulièrement, comme en un rêve.

Je songeai à la chute de la clé, devant ma porte. Je songeai à ma vitesse involontaire dans l'escalier, avec Random. Je songeai aux paroles de Fiona et à la Pierre du Jugement toujours suspendue à mon cou et battant maintenant au même rythme que le sang dans ma blessure. Elle m'avait peut-être sauvé la vie, du moins pour l'instant ; oui, c'était probable, si les hypothèses de Fiona étaient fondées. C'était sans doute elle qui m'avait accordé une fraction de seconde supplémentaire quand mon agresseur avait frappé, me permettant de pivoter et de balancer le bras. Peut-être, j'ignore comment, était-elle également responsable de mon soudain déplacement. Mais il me faudrait remettre à plus tard les réflexions à ce sujet, si j'arrivais à rester en liaison utile avec l'avenir. Pour l'heure, le joyau devait me quitter – au cas où les craintes qu'il inspirait à Fiona étaient également fondées – et il fallait que je bouge.

Je coinçai dans ma ceinture la seconde taie puis tentai de me mettre debout en m'aidant du pied du lit. Rien à faire ! Un étourdissement, une douleur trop effarante. Je me laissai aller sur le plancher, de crainte de perdre connaissance. J'y parvins juste à temps. Je me reposai. Puis je commençai à ramper, lentement.

Je me rappelai que la porte de devant était condamnée. Bon. Alors, par-derrière.

Je parvins à la porte de la chambre et m'arrêtai, accoté au chambranle. En reprenant haleine, j'ôtai de mon cou la Pierre du Jugement et m'en enroulai la chaîne autour du poignet. Il fallait que je la cache quelque part et le coffre de mon bureau m'obligerait à un trop long détour. De plus, je pensais laisser une piste sanglante. Quiconque s'en apercevrait et la suivrait pourrait avoir assez de curiosité pour fouiller et dénicher le petit objet. Et je manquais de temps et de force...

Je réussis à me propulser encore, puis je dus me hausser pour ouvrir la porte de derrière. J'avais commis la faute de ne pas me reposer avant.

Quand je revins à moi, j'étais étendu en travers du seuil. La nuit était froide et les nuages occupaient une grande partie du ciel. Un vent mauvais secouait les branches au-dessus du patio. Je sentis des gouttes d'eau sur le dos de ma main tendue.

Je rampai, je me traînai. Il y avait à peu près cinq centimètres de neige. L'air glacé aida à me ranimer. Pris d'une quasi-panique, je me rendis compte de l'obscurcissement de ma pensée pendant la majeure partie du trajet depuis la chambre. Je risquais de m'évanouir à tout instant.

Je partis aussitôt vers l'angle le plus éloigné de la maison, ne faisant un écart que pour atteindre le tas de compost, y ouvrir un passage, y laisser tomber la pierre, et remplacer la masse d'herbes mortes que j'avais détachée. Je rabattis de la neige par-dessus et repris ma lente progression.

Une fois le coin passé, je fus protégé du vent et m'engageai sur une légère pente. Parvenu sur le devant de la bâtisse, je pris un nouveau repos. Une voiture venait de passer et je suivis des yeux ses feux arrière qui diminuaient. Seul véhicule en vue.

Quand je me remis en mouvement, des cristaux de glace me frappèrent le visage. J'avais les genoux mouillés, glacés, à me brûler. La cour de devant descendait d'abord doucement, puis piquait brusquement jusqu'à la route. À quelque cent mètres à droite, il y avait un dos d'âne dans la chaussée et les conducteurs freinaient en général avant de le passer. Cela pouvait me donner quelques instants de plus pour me dessiner dans la clarté des phares ; une de ces petites espérances que recherche toujours l'esprit dans les situations critiques, un comprimé d'aspirine pour les émotions. Après trois haltes, je parvins enfin au bord de la route. Je trouvai la grosse pierre qui porte le numéro de la maison. Je m'y assis, le dos contre le talus glacial. Je me munis de la taie d'oreiller et la posai sur mes genoux.

J'attendis. Je savais que j'avais le cerveau embrumé. Je crois avoir perdu connaissance à plusieurs reprises. Quand je me surprénais à m'abandonner, je tentais de remettre un semblant



d'ordre dans mes pensées, d'évaluer les événements en fonction de ce qui s'était passé d'autre, de rechercher de nouvelles mesures de sécurité. Cependant, le premier de ces efforts était trop pénible. Trop difficile de penser au-dessus du niveau de la réaction aux circonstances, tout simplement. Toutefois, dans une sorte d'illumination mêlée d'engourdissement, il me passa par la tête que j'étais encore en possession de mes Atouts. Je pouvais entrer en contact avec quelqu'un et me faire ramener en Ambre.

Mais qui ? Je n'étais tout de même pas assez abruti pour ne pas me rendre compte que je risquais de me mettre en rapport avec le responsable de mon état présent. Valait-il mieux courir ce risque ou essayer ma chance ici même ? Néanmoins, Random ou Gérard...

Je crus entendre une voiture. Faiblement, au loin... le vent et le battement de mon sang luttèrent avec mon ouïe. Je tournai la tête, me concentraï.

Là... De nouveau. Oui. C'était bien un bruit de moteur. Je me préparai à agiter mon chiffon.

Même alors, mon esprit partait à la dérive. Une pensée se fit quand même jour : je n'étais peut-être même plus assez vigoureux pour rassembler la force de concentration nécessaire à la manipulation des Atouts.

Le bruit se renforçait. Je levai le morceau de tissu. Peu après, un peu de lumière effleura le point le plus éloigné à ma droite que je pouvais distinguer. Puis je vis le véhicule en haut de la pente. Je le perdus de vue quand il descendit. Enfin il remonta et arriva, éclairant les flocons de neige qui voletaient.

Je commençai à faire signe dès qu'il approcha du dos d'âne. Je fus pris dans le faisceau des phares et le conducteur m'avait sûrement vu. Il passa cependant : un homme au volant d'une conduite intérieure de modèle récent avec une femme à côté de lui. Elle se retourna pour me regarder, mais le chauffeur ne ralentit même pas.

Deux minutes après, une autre voiture arriva, un peu plus ancienne, conduite par une femme, sans autre passager. Elle ralentit bien, mais pas longtemps. Mon apparence n'avait pas dû lui plaire. Elle accéléra et disparut rapidement.

Je me laissai aller contre le talus pour me reposer.

Un prince d'Ambre ne saurait guère condamner moralement les gens au nom de la fraternité entre humains. Du moins pas sans rire et cela me faisait trop mal de rire à ce moment.

Sans force, sans concentration, sans la capacité de me déplacer, mon pouvoir sur Ombre était inutile. Je décidai de m'en servir tout d'abord pour parvenir à un endroit chaud... Je me demandais si je réussirais à remonter jusqu'au tas de compost. Je n'avais pas eu l'idée d'utiliser le joyau pour modifier le temps. Mais j'étais probablement trop faible pour cela aussi. Sans doute l'effort me tuerait-il. Pourtant...

Je secouai la tête. Je dérivais une fois de plus, à demi perdu dans le rêve. Il fallait rester éveillé. Était-ce une autre voiture ? Possible. Je voulus brandir la taie et la lâchai. Quand je me penchai pour la ramasser, je dus laisser ma tête posée sur mes genoux pour un temps. Deirdre... J'allais appeler ma sœur chérie. Si quelqu'un devait venir à mon secours, c'était bien Deirdre. Je choisirais son Atout et je l'appellerais. Dans une minute. Si seulement elle n'avait pas été ma sœur... Il fallait que je me repose. Je suis un gredin, pas un idiot. Peut-être même qu'il m'arrive d'éprouver des remords, quand je me repose. Certaines choses, que je regrette. Si seulement il avait fait plus chaud... Mais ainsi penché en avant, c'était supportable... Une voiture ? Je voulais relever la tête, mais je m'aperçus que j'en étais incapable. Après tout, on me verrait quand même ainsi.

Je sentis la lumière à travers mes paupières puis j'entendis le moteur. Maintenant le bruit se rapprochait et ne s'éloignait plus. Simplement des grondements rythmés, réguliers. Puis un cri me parvint. Ensuite le cliquetis et le claquement d'une portière qu'on ouvre et qu'on referme. Je sentais que j'aurais pu ouvrir les yeux, mais je m'y refusais. J'avais peur de ne découvrir que la route sombre et déserte, je craignais que les bruits ne redeviennent ceux de mon sang battant et du vent. Mieux valait garder ce que j'avais que de courir un nouveau risque.

— Hé là ! Qu'y a-t-il ? Vous êtes blessé ?

Des pas... Ce n'était pas une illusion.

J'ouvris les paupières. Je me forçai à me dresser, encore une fois.

— Corey ! Mon Dieu ! C'est *vous* !

Je parvins à sourire, à incliner la tête, juste à la limite de l'écroulement.

— C'est bien moi, Bill. Comment ça va ?

— Que s'est-il passé ?

— Je suis blessé, peut-être gravement. Il me faut un médecin.

— Pouvez-vous marcher si je vous aide ? Ou faut-il vous porter ?

— Essayons de marcher, dis-je.

Il m'aida à me mettre debout et je m'appuyai sur lui. On se dirigea vers la voiture. Je ne me rappelle rien après les premiers pas.

Quand la belle balancelle qui se rapprochait, fit un caprice et remonta d'un coup, je tentai de lever le bras, me rendis compte qu'il en était empêché, me contentai de considérer le tuyau qui y était fixé et décidai que je continuerais à vivre. J'avais reniflé les odeurs d'hôpital et consulté ma montre interne. Étant arrivé si loin, je me devais de poursuivre la route. De plus, j'avais chaud, et je me sentais aussi bien qu'il était permis étant donné mon récent état. Cela compris, je fermais les yeux, baissai la tête et me rendormis.

En me réveillant plus tard, je me trouvais beaucoup mieux. Une infirmière m'observa et vint me dire qu'on m'avait amené sept heures plus tôt et que le médecin viendrait me parler dans un moment. Elle m'apporta de plus un verre d'eau et m'annonça qu'il avait cessé de neiger. Elle était curieuse de savoir ce qui m'était arrivé.

J'en conclus que le moment était venu de m'arranger une histoire. La plus simple serait la meilleure. Très bien. Je rentrais chez moi après un séjour prolongé à l'étranger. Je m'étais fait transporter par un automobiliste complaisant. Alors que j'entrais chez moi, quelque vandale ou clochard que j'avais surpris à l'intérieur m'avait attaqué. J'étais ressorti en rampant pour chercher de l'aide. Voilà tout.

Quand je débitai cela au médecin, je n'aurais pas pu dire s'il me croyait ou non. Un homme lourdement bâti dont le visage s'était affaissé et figé depuis longtemps. Il s'appelait Morris Bailey et il hochait la tête en m'écoutant. Puis il me demanda :

— Avez-vous vu votre agresseur ?

Je fis un signe négatif.

— Il faisait sombre, répondis-je.

— Vous a-t-il volé ?

— Je n'en sais rien.

— Aviez-vous un portefeuille ?

Je me décidai pour l'affirmative.

— En tout cas, vous ne l'aviez plus en arrivant ici, par conséquent, il a dû le prendre.

— Probablement.

— Vous ne vous souvenez pas du tout de moi ?

— Je ne crois pas. Est-ce que je devrais ?

— J'ai eu une vague impression de vous connaître quand on vous a amené. Rien de plus, au début...

— Et alors... ?

— Qu'est-ce que vous portiez comme vêtements ? Cela ressemblait à un uniforme.

— Le dernier cri en ce moment, de l'autre côté de l'océan. Vous disiez penser me connaître ?

— Oui, admit-il. Et qu'entendez-vous par de l'autre côté de l'océan ? D'où venez-vous ? Où étiez-vous ?

— Je voyage beaucoup. Mais vous alliez me dire quelque chose, il y a un instant ?

— Oui. Notre clinique est petite et il y a quelque temps un représentant volubile a persuadé les directeurs d'acheter un ordinateur d'enregistrement des dossiers médicaux. Si la zone s'était plus peuplée et que nous ayons dû nous agrandir, cela aurait valu la peine. Cependant, nous n'avons pas eu cette chance et ce n'est plus qu'une fantaisie coûteuse. Cela a même engendré une certaine paresse chez nos employés de bureau. On ne se débarrasse plus des dossiers périmés comme autrefois, même en ce qui concerne la salle des urgences. On y trouve des tas de choses inutiles. C'est pourquoi, lorsque M. Roth m'a donné votre nom et que j'ai procédé à une vérification de

principe, j'ai trouvé quelque chose et j'ai compris pourquoi j'avais cru vous reconnaître. J'étais également de service à la salle des urgences ce soir-là, il y a environ sept ans, quand vous avez eu votre accident d'auto. Je me rappelai donc m'être occupé de vous... persuadé d'ailleurs que vous ne vous en tireriez pas. Toutefois, vous m'avez étonné, et vous continuez. Je ne retrouve même pas les cicatrices qui *devraient* se trouver sur vous. Vous avez merveilleusement guéri.

— Merci, mais à mon sens, c'est tout à l'honneur du chirurgien.

— Voulez-vous me dire votre âge, pour le dossier ?

— Trente-six ans, dis-je. Ce n'est jamais compromettant.

Il en prit note sur le papier qu'il avait sur les genoux.

— Vous savez – après vous avoir examiné et rappelé mes souvenirs – j'aurais juré que vous paraissiez avoir le même âge la dernière fois que je vous avais vu.

— Une vie saine.

— Connaissez-vous votre groupe sanguin ?

— C'est une des exceptions. Mais vous pouvez le traiter comme AB positif à toutes fins utiles. Je peux absorber n'importe lequel, mais ne donnez du mien à personne.

Il hochait la tête.

— La nature de votre aventure exigera un compte rendu à la police, vous savez.

— Je m'en doutais.

— Je me suis dit que vous aimeriez peut-être y réfléchir.

— Je vous remercie. Ainsi, c'est vous qui étiez de garde ce soir-là et qui m'avez réparé ? Intéressant. Que vous rappelez-vous des circonstances ?

— Que voulez-vous dire ?

— Dans quelles circonstances vous ai-je été amené cette fois-là ? Ma mémoire reste vide entre l'instant qui a immédiatement précédé l'accident et un certain temps après qu'on m'ait transféré à l'autre hôpital... Greenwood. Vous rappelez-vous comment j'étais arrivé ?

Il fronça les sourcils, alors que je venais de me dire qu'il avait un visage uniforme pour toute occasion.

— Nous avons envoyé une ambulance, répondit-il.

— En réponse à quoi ? Qui vous a signalé l'accident ? Et par quel moyen ?

— Je vois ce que vous voulez dire. C'est une patrouille de la police d'État qui a réclamé l'ambulance. Si je me rappelle bien, une personne avait assisté à l'accident et téléphoné au commissariat. Celui-ci a ensuite alerté une voiture-radio qui se trouvait dans le voisinage. Elle est allée au bord du lac, a constaté la véracité de l'information et appelé l'ambulance, et c'est tout.

— Aucune idée de la personne qui a rendu compte en premier lieu ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas le genre de renseignements que nous collectionnons. Est-ce que votre compagnie d'assurances n'a pas fait une enquête ? N'y a-t-il pas eu de recours ? Elle serait probablement en mesure...

— J'ai dû quitter le pays immédiatement après ma guérison. Je n'ai jamais donné suite à l'affaire. Mais j'imagine que la police a établi un rapport ?

— Certainement. Mais j'ignore combien de temps ils les conservent. Il eut un gloussement. À moins, bien sûr, qu'un représentant volubile ne les ait également possédés... Toutefois, il me semble qu'il est un peu tard pour parler de tout cela ? Je crois qu'il y a une sorte de prescription pour ce genre de choses. Votre ami Roth pourra certainement...

— Ce ne sont pas des indemnités de dommages que j'ai en tête. Seulement le désir de savoir ce qui s'est passé en réalité. Cela fait des années que j'y repense de temps à autre. Vous comprenez, cette amnésie limitée m'agace.

— En avez-vous parlé à un psychiatre ? s'enquit-il.

Quelque chose me déplut dans sa façon de poser la question. Et j'eus alors une de ces petites illuminations de l'esprit : Flora aurait-elle réussi à me faire déclarer dément avant mon transfert à Greenwood ? Cela figurait-il dans mon dossier médical ? Et me considérait-on toujours comme fugitif de l'hôpital ? Beaucoup de temps s'était écoulé et j'ignorais la loi sur ce point. Cependant, si tel était bien le cas, je me disais qu'ils n'auraient aucun moyen de savoir si j'avais été reconnu ou

non sain d'esprit sous une autre juridiction. Une prudence que je jugeai naturelle me poussa à me pencher pour jeter un coup d'œil au poignet du médecin. Un vague souvenir me restait d'une montre-calendrier qu'il consultait en me prenant le pouls. C'était exact. Je regardai attentivement. Parfait. Le jour et le mois : 28 novembre. Une rapide application de mon facteur de conversion et je connus l'année. Il y avait bien sept ans, comme il l'avait dit.

— Non, je n'en ai pas consulté, dis-je, je me disais que c'était un trouble organique plutôt que mental et j'ai inscrit ces moments oubliés au compte des pertes.

— Je vois. Vous employez certains mots avec facilité. Cela arrive parfois aux gens qui ont été soumis à une thérapie.

— Je sais. J'ai beaucoup lu à ce sujet.

Il se leva en poussant un soupir.

— Écoutez, dit-il, je vais téléphoner à M. Roth pour lui dire que vous êtes réveillé. C'est sans doute le mieux à faire.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire que votre ami étant homme de loi, vous aurez peut-être besoin de discuter avec lui avant de parler aux inspecteurs de police.

Il ouvrit le dossier où il avait inséré la note sur mon âge, plissa le front et fit : « Quel jour est-on, au fait ? »

J'avais besoin de mes Atouts. J'imaginais que mes objets personnels étaient dans le tiroir de la table de chevet, mais il m'aurait fallu trop de tortillements pour l'atteindre et je ne voulais pas tirer sur mes sutures. Ce n'était d'ailleurs pas tellement urgent. Huit heures de sommeil en Ambre équivalaient à peu près à vingt heures ici, donc tous devaient encore comme il se doit se trouver dans leurs appartements, au palais. Mais il fallait que j'aie un entretien avec Random pour mettre au point une histoire qui expliquerait mon absence dans la matinée. Plus tard.

Il ne fallait pas que j'éveille de soupçons en un pareil moment. De plus, je désirais savoir immédiatement ce que Brand aurait à raconter. Je devais être en mesure d'agir selon ce qu'il dirait. Je me livrai à de rapides calculs mentaux. Si je

pouvais supporter le plus dur de ma guérison ici, en Ombre, cela serait autant de temps gagné pour moi en Ambre. Je devais donc serrer mon budget temporel au maximum tout en évitant les complications sur Terre. J'espérais que Bill ne tarderait pas à arriver. J'étais impatient de savoir comment se présentaient les choses ici même.

Bill était né dans la région, avait fait ses études à Buffalo, était revenu, s'était marié, était entré dans l'étude familiale, et voilà. Il m'avait connu comme officier en retraite, voyageant parfois pour de vagues affaires. Nous étions l'un et l'autre membres du *Country Club*, où j'avais fait sa connaissance. Pendant plus d'un an nous n'avions guère échangé que quelques paroles. Puis un soir, je m'étais trouvé près de lui au bar et j'avais découvert qu'il était féru d'histoire militaire, et s'intéressait notamment aux guerres napoléoniennes. Et nous étions restés là jusqu'à la fermeture. Nous avons alors été amis intimes jusqu'au jour de mes difficultés. Depuis, j'avais parfois pensé à lui. En réalité, tout ce qui m'avait retenu d'aller le voir à mon dernier passage, c'est qu'il m'aurait sans doute posé des tas de questions sur ce que j'étais devenu, et j'avais alors trop de choses en tête pour y répondre courtoisement et y prendre moi-même plaisir. J'avais même eu envie à une ou deux reprises de venir lui rendre visite une fois la situation bien rétablie en Ambre. Outre que tel n'était pas le cas, je regrettais de ne pas pouvoir le rencontrer au club.

Il arriva en moins d'une heure, petit, trapu, rougeaud, les tempes un peu plus grises, souriant et hochant la tête. Je m'étais un peu soulevé entre-temps, j'avais tenté quelques respirations en profondeur et avais constaté que c'était prématuré. Il me serra la main et s'assit sur la chaise auprès du lit. Il avait son porte-documents.

— Vous m'avez collé une frousse de tous les diables hier soir, Cari. J'ai cru voir un fantôme ; dit-il.

Je fis un signe d'acquiescement.

— Un moment plus tard et j'en étais un. Merci de votre aide. Comment allez-vous ?

Bill laissa échapper un soupir.



— Très occupé, vous savez. Toujours la même chose, mais en plus absorbant.

— Et Alice ?

— Elle va très bien. Et nous avons deux nouveaux petits enfants – des Bill Juniors – des jumeaux. Un instant.

Il prit son portefeuille dont il tira une photo.

— Tenez.

Je l'examinai, notant les ressemblances familiales.

— Difficile à croire, dis-je.

— Les années ne vous ont pas beaucoup marqué.

Je ris en me tapotant l'abdomen.

— Cela excepté, bien sûr. Où étiez-vous passé ?

— Seigneur ! Où étais-je passé ! En tellement de lieux que j'en ai perdu le compte.

Il resta impassible, croisa mon regard et ses yeux devinrent graves et fixes.

— Cari, dans quel genre d'ennuis vous êtes-vous fourré ?

J'ébauchai un sourire.

— Si vous faites allusion à la loi, je n'en ai pas de ce côté. En fait, mes difficultés impliquent un autre pays, où je vais devoir retourner à bref délai.

Son visage se détendit et je perçus un petit éclat derrière ses verres à double foyer.

— Seriez-vous une sorte de conseiller militaire dans ce pays ?

Signe affirmatif de ma part.

— Pouvez-vous me dire où c'est ?

Je secouai la tête.

— Je regrette.

— Je le comprends un peu, dit-il. Le docteur Roth m'a raconté ce que vous lui avez dit de l'incident d'hier soir. Entre nous, y avait-il un lien avec vos occupations ?

J'acquiesçai de nouveau du geste.

— Cela éclaire un peu la situation. Pas beaucoup, mais assez. Je ne vous demanderai pas quel organisme, ni même s'il y en a un qui s'intéresse à vous. Je vous ai toujours connu gentleman et de plus raisonnable. Voilà pourquoi votre disparition a excité ma curiosité, aussi ai-je fait ma petite enquête. J'en ai eu un peu honte et l'impression de me mêler de

ce qui ne me regardait pas. Mais votre état civil était surprenant et je voulais savoir ce qui vous était arrivé. Surtout parce que j'avais des inquiétudes à votre sujet. J'espère que cela ne vous contrarie pas trop.

— Me contrarier ? Il n'y a guère de gens qui s'intéressent à mon sort. Je vous en suis reconnaissant. Et en outre curieux de savoir ce que vous avez découvert. Je n'ai jamais eu le temps de m'en occuper moi-même, vous savez. Pour mettre de l'ordre dans mes affaires. Si vous me racontiez ce que vous avez appris ?

Il ouvrit le porte-documents et en tira une chemise cartonnée. Il l'ouvrit sur ses genoux, feuilleta des paperasses couvertes d'une écriture régulière. Il prit le premier feuillet, l'examina un instant et commença :

— Après votre évasion de l'hôpital d'Albany et après votre accident, Brandon semble avoir complètement disparu et...

— Arrêtez ! fis-je en levant la main et en m'efforçant de m'asseoir.

— Comment ?

— Ce n'est pas dans l'ordre et les lieux sont erronés. J'ai d'abord eu l'accident et Greenwood n'est pas à Albany.

— Je sais bien. Je parlais de l'Asile Porter où vous avez passé deux jours avant de vous enfuir. Vous avez eu votre accident le même jour et on vous amené ici à cause de cela. Alors votre sœur Evelyn a fait son apparition. Elle vous a fait transporter à Greenwood où vous avez séjourné deux semaines avant de partir de votre initiative une nouvelle fois. Exact ?

— En partie. À savoir, pour la dernière mention. Comme je le disais au médecin il y a quelques moments, j'ai perdu toute mémoire deux jours avant l'accident. Cette histoire d'Albany me rappelle quelque chose, mais c'est très vague. Avez-vous des détails ?

— Oh oui ! Cela peut même se rapporter à l'état de votre mémoire. Vous avez été interné sur un ordre falsifié...

— Par qui ?

Il secoua le papier et le regarda de près.

— Votre frère, Brandon Corey ; médecin soignant : Hillary B. Rand, psychiatre, lut-il. Cela éveille-t-il d'autres souvenirs ?

— Fort possible. Continuez.

— Eh bien, l'ordre de vous interner a été établi sur ces bases. Vous avez été dûment certifié malade mental, pris en charge et transporté. Alors, votre mémoire...

— Continuez ?

— Je ne sais pas grand-chose des traitements et de leurs effets sur la mémoire, mais vous avez été soumis à une thérapie d'électrochocs pendant votre séjour à Porter. Et puis, je vous l'ai dit, le dossier porte que vous vous êtes évadé après le second jour. Il semble que vous ayez récupéré votre voiture dans un endroit resté inconnu et que vous soyez revenu en direction d'ici quand cet accident a eu lieu.

— Cela paraît exact. Oui.

Pendant qu'il parlait j'avais un bref instant imaginé follement que l'on m'avait renvoyé dans une autre ombre... où tout était analogue, mais sans rationalité. Mais je ne croyais plus qu'il en fût ainsi. Je réagissais à cet exposé à un certain niveau.

— Bien. Revenons à cet ordre d'internement, dit-il, il se fondait sur de faux témoignages, mais à l'époque le tribunal ne pouvait pas s'en rendre compte. Le véritable docteur Rand était en Angleterre quand tout cela s'est passé, et quand ultérieurement je me suis mis en rapport avec lui, il n'avait jamais entendu parler de vous. Cependant, on avait cambriolé son cabinet pendant son absence. De plus, chose étrange, son initiale centrale n'est pas B. Et il n'avait jamais entendu parler d'un Brandon Corey, non plus.

— Qu'est devenu Brandon ?

— Disparu tout simplement. On a tenté à plusieurs reprises de le joindre après votre évasion de Porter, mais il est resté introuvable. Et puis vous avez eu cet accident, on vous a amené ici et soigné. À l'époque, une femme, appelée Evelyn Flaumel, et se disant votre sœur, s'est adressée à cette clinique, affirmant que vous aviez été déclaré mentalement sain et que la famille désirait qu'on vous transfère à Greenwood. En l'absence de Brandon qui avait été désigné comme votre tuteur, on a obéi à ses instructions, puisqu'elle était votre plus proche parente. Voilà comment vous avez été envoyé à l'autre hôpital. Deux

semaines plus tard, vous vous évadiez de nouveau, et là cesse ma chronologie.

— Alors quel est mon statut légal actuellement ?

— Oh ! vous êtes totalement réintégré. Le docteur Rand est allé, après mon entretien avec lui, donner au tribunal une déposition relatant les faits. L'ordre a été annulé.

— Alors pourquoi le médecin d'ici agit-il comme s'il avait affaire à un malade mental ?

— Mon Dieu ! Mais c'est vrai ! Je n'y avais pas même pensé. Votre dossier ici vous montre sûrement comme l'ayant été pendant un temps. Il va falloir que je le voie en sortant. J'ai avec moi copie de l'acte du greffe. Je peux la lui montrer.

— Combien de temps s'est-il écoulé entre mon départ de Greenwood et le rétablissement de mes droits par le tribunal ?

— Cela s'est fait le mois suivant. Il s'est écoulé des semaines avant que je me décide à jouer les curieux.

— Vous ne pouvez comprendre combien je suis heureux que vous en ayez eu l'idée. Et vous m'avez fourni plusieurs renseignements qui se révéleront, je crois, d'une extrême importance.

— C'est bien agréable de pouvoir aider un ami de temps en temps, dit-il en refermant son dossier pour le remettre dans sa serviette. Un détail... Quand tout sera fini – quoi que vous fassiez – et s'il vous est possible d'en parler, j'aimerais connaître toute l'histoire.

— Je ne peux pas vous le promettre.

— Bien sûr. Je tenais seulement à vous le dire. Au fait, que voulez-vous faire de la maison ?

— La mienne ? M'appartient-elle encore ?

— Oui, mais on la vendra probablement cette année pour acquitter les impôts en retard si vous ne vous en occupez pas.

— Je m'étonne que ce ne soit pas déjà fait.

— Vous aviez donné procuration à la banque pour le paiement de vos dettes.

— Je n'y avais jamais songé. Je n'avais pris de compte que pour l'usage courant et mes besoins personnels.

— Eh bien, votre compte est maintenant presque à sec. J'en parlais à McNally l'autre jour. Ce qui signifie que vous perdrez votre maison l'an prochain si vous n'y apportez pas remède.

— Je n'en ai plus besoin. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent.

— Alors, aussi bien la vendre et en retirer ce que vous pourrez.

— Je ne resterai pas ici assez longtemps.

— Je pourrais m'en charger. Vous envoyer les fonds où vous le désirerez.

— Très bien. Je vous signerai tous les documents nécessaires. Veuillez régler ma note de clinique et garder le reste pour vous.

— Je ne saurais accepter.

Je haussai les épaules.

— Agissez au mieux, mais faites-moi le plaisir de vous attribuer des honoraires convenables.

— Je déposerai le reliquat à votre banque.

— Très bien. Tous mes remerciements. Au fait, avant que j'oublie, voudriez-vous regarder dans le tiroir de la table s'il n'y a pas un jeu de cartes ? Je ne peux pas encore bouger suffisamment et j'en aurai besoin plus tard.

— Volontiers.

Il ouvrit le tiroir.

— Une grosse enveloppe brune, annonça-t-il. Plutôt gonflée. On a sans doute mis dedans tout ce que vous aviez dans les poches.

— Ouvrez-la.

— Oui, il y a un jeu de cartes. Dites donc ! Quel bel étui ! Puis-je ?

— Je... (Que dire ?)

Il fit glisser le jeu hors de l'étui.

— Magnifique..., murmura-t-il. Un genre de tarots... Sont-ils anciens ?

— Oui.

— Froids comme de la glace. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Dites donc ! Mais c'est vous ! Habillé comme un chevalier d'autrefois ! À quoi cela sert-il ?

— À un jeu très compliqué.

— Comment peut-il y avoir votre portrait si ce sont des antiquités ?

— Je n'ai pas dit que ce soit moi. C'est vous qui l'avez affirmé.

— C'est vrai. Un de vos ancêtres ?

— En quelque sorte.

— Et que voilà une belle fille ! Mais la rouquine l'est également...

— Je pense...

Il remit les cartes en ordre et les glissa dans l'étui. Puis il me le remit.

— Une belle licorne aussi, ajouta-t-il. Je n'aurais pas dû les regarder, hein ?

— C'est sans importance.

Il soupira en se radossant à la chaise, les mains jointes derrière la nuque.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est parce qu'il y a quelque chose de très étrange en vous, Cari, en dehors de vos activités secrètes... Et les mystères me passionnent. Je ne me suis jamais encore trouvé devant un problème pareil.

— Simplement parce que vous venez de manipuler un jeu de tarots froids ?

— Non. Cela ne fait que créer une atmosphère. Bien que ce que vous ayez pu faire pendant toutes ces années ne me regarde certainement en rien, il y a un incident récent que je n'arrive pas à comprendre.

— Lequel ?

— Après vous avoir amené ici et reconduit Alice à la maison hier soir, je suis retourné chez vous, dans l'espoir de me faire une idée de ce qui s'était passé. La neige avait alors cessé de tomber – elle est revenue plus tard – et votre piste était encore très visible à travers la cour et jusque derrière la maison.

Je fis un signe d'acquiescement.

— Mais il n'y avait pas de traces d'entrée... rien qui trahisse votre arrivée. Comme d'ailleurs il n'y avait pas d'empreintes vers l'extérieur... rien qui indique la fuite de votre agresseur.

Je me permis un petit rire.

— Vous croyez que je me suis fait cette blessure moi-même ?

— Non, bien sûr ! Il n'y avait même pas d'arme en vue. J'ai suivi les taches de sang jusqu'à la chambre, jusqu'au lit. Évidemment, je n'avais que ma lampe de poche, mais ce que j'ai vu m'a donné un sentiment d'anormal. C'était comme si vous étiez soudain apparu sur le lit, perdant votre sang, et que vous vous soyez levé pour vous rendre dehors.

— Impossible, naturellement.

— Je me suis cependant posé des questions sur ce manque d'empreintes.

— Le vent a dû les recouvrir de neige.

— Mais pas les autres ? (Il secoua la tête.) Non, je ne crois pas. Je tiens seulement à vous montrer que j'aimerais aussi connaître la réponse à cette énigme, si vous vous décidez un jour à m'en parler.

— Je me le rappellerai.

— Oui, mais je me demande... J'ai l'impression curieuse que je ne vous reverrai jamais, peut-être. Comme si j'étais un de ces personnages de second plan dans un mélodrame, que l'on fait sortir de scène sans qu'ils connaissent jamais le dénouement.

— Je comprends vos sentiments, dis-je. Il arrive que mon propre rôle me donne l'envie d'étrangler l'auteur. Mais tenez compte du fait que les histoires vécues sont rarement à la hauteur de ce que l'on attendait. Ce ne sont en général que de sordides petites affaires, ramenant tout aux motivations les plus viles, une fois que l'on sait. Les hypothèses et les illusions sont souvent les biens les plus désirables.

Il esquissa un sourire.

— Vous vous exprimez toujours de la même façon, dit-il, et pourtant je vous ai vu à plusieurs reprises tenté par la vertu. Plusieurs fois...

— Comment en sommes-nous venus des empreintes de pas à ma personne ? demandai-je. J'allais justement vous dire que je me souviens d'être allé à la maison par le même chemin exactement que j'ai suivi pour la quitter. Il est évident que c'est mon départ qui a brouillé les traces de ma venue.

— Pas mal, admit-il. Et votre agresseur a mis ses propres pas dans les vôtres ?

— Probablement.

— Admissible. Vous avez l'art de semer des doutes plausibles. Mais je persiste à penser que la majeure partie des indices trahit l'insolite.

— L'insolite ? Non, le bizarre, peut-être. C'est une question d'interprétation.

— Ou de sémantique. Avez-vous lu le rapport de police sur votre accident ?

— Non. Et vous ?

— Oui, oui. Et si *l'accident* avait été plus que bizarre ? Alors, m'accorderez-vous le mot « insolite » dans le sens que je lui donnais ?

— D'accord.

— ... Et répondrez-vous à une unique question ?

— Je ne sais pas.

— Un simple oui ou non, voilà tout.

— Entendu. Que racontait ce rapport ?

— Il exposait qu'un appel téléphonique avait signalé l'accident et qu'une voiture de patrouille s'était portée sur les lieux. Là, les policiers ont trouvé un homme étrangement vêtu qui vous donnait les premiers soins. Il a déclaré vous avoir retiré du véhicule endommagé dans le lac. C'était d'autant plus croyable qu'il était lui-même trempé. Taille moyenne, mince, cheveux roux. Il avait un costume vert qui, selon l'un des agents, paraissait sorti d'un film sur Robin des Bois. Il a refusé de décliner son identité, de les accompagner ou de faire une déposition quelconque. Quand ils ont insisté, il a lancé un sifflement et un cheval blanc est arrivé au trot. Il l'a enfourché d'un bond et a filé au galop. On ne l'a plus revu.

J'éclatai de rire. Cela me fit souffrir, mais je ne pouvais me retenir.

— Que je sois pendu ! dis-je. Mais la situation commence à s'éclaircir.

Bill se contenta de me fixer des yeux pendant un temps.

— Vraiment ? finit-il par dire.

— Oui, je crois. Cela valait peut-être la peine, après tout, d'encaisser un coup de couteau pour revenir apprendre ce que vous me révélez aujourd'hui.



— Vous mettez les deux idées dans un ordre curieux, fit-il en se frottant le menton.

— Oui, c'est vrai. Mais je commence à distinguer un certain ordre là où je ne voyais rien auparavant. Cela méritait probablement le prix que j'ai payé pour mon entrée, sans en avoir eu la moindre intention.

— Et tout cela à cause d'un type sur un cheval blanc ?

— En partie, en partie... Bill, je ne tarderai guère à partir d'ici.

— Vous en avez pour un bout de temps avant de pouvoir aller où que ce soit.

— Quand même... ces papiers dont vous m'avez parlé... il vaudrait mieux que je les signe aujourd'hui même.

— Très bien. Je les apporterai dans l'après-midi. Mais je ne veux pas que vous fassiez de bêtises.

— Je deviens de seconde en seconde plus prudent, croyez-moi.

— Je l'espère bien, dit-il en refermant son porte-documents et en se levant. Bon. Reposez-vous. Je vais m'arranger avec le médecin et vous faire envoyer les papiers.

— Encore toute ma gratitude.

Je lui serrai la main.

— À propos, fit-il, vous aviez accepté de répondre à une question.

— C'est vrai, hein ? Demandez.

— Êtes-vous un être humain ? demanda-t-il sans me lâcher la main, le visage sans expression.

— Je l'ignore. Je... j'aime à le croire. Mais au fond... Bien sûr que j'en suis un ! C'est idiot... Oh, bon Dieu ! Vous parlez sérieusement, n'est-ce pas ? Et j'ai promis d'être franc... Je me mâchonnai un instant la lèvre. Puis : Je ne le pense pas, déclarai-je.

— Moi non plus, dit-il en souriant. Cela ne change absolument rien pour moi, mais je me disais que pour vous, ce serait important... de savoir qu'un autre sait que vous êtes différent et que cela ne modifie pas ses sentiments.

— Je n'oublierai pas cela non plus.

— Dans ce cas... au revoir.

— Au revoir.

## 9.

C'était juste après que le membre de la police d'État se fut retiré... En fin d'après-midi. Étendu, je me sentais mieux et cela m'encourageait. Je réfléchissais aux risques que fait courir la vie en Ambre. Brand et moi avions tous les deux été blessés par l'arme préférée de la famille. Je me demandais qui avait été le plus gravement atteint. Sans doute lui. Le coup avait peut-être touché le rein, et pour commencer, il était déjà dans un triste état.

J'avais péniblement traversé deux fois la chambre avant l'arrivée du clerc de Bill pour me faire signer les actes. Il fallait que je connaisse mes limites. Il le faut toujours. Comme j'avais tendance à guérir beaucoup plus vite que les autres dans cette ombre, j'estimais qu'il me fallait parvenir à me tenir debout et à marcher un peu, pour me comporter normalement au bout d'un jour et demi ou deux. Cela m'avait fait mal au premier essai et j'avais été étourdi, et moins étourdi la deuxième fois. C'était déjà quelque chose. Voilà pourquoi, rallongé sur mon lit, je me sentais mieux.

J'avais mis les Atouts en éventail des douzaines de fois, fait des réussites, lu l'avenir sur les visages bien connus. Et à tout instant je m'étais contraint à résister au désir de joindre Random pour lui exposer les nouveaux événements et lui demander ce qui se passait là-bas. Plus tard, ne cessais-je de me répéter. Chacune de leurs heures de sommeil représente deux et demie des tiennes ici. Deux heures et demie ici, pour moi, c'était l'équivalent de sept ou huit pour un mortel de moindre résistance. Attendre. Réfléchir. Se régénérer.

Et voilà comment un peu après le dîner, alors que le ciel commençait à s'assombrir, je me fis battre au sprint. J'avais

déjà raconté tout ce que je consentais à dire à un jeune policier à la chemise bien amidonnée. Impossible de deviner s'il m'avait cru, mais il s'était montré poli et n'était pas resté longtemps. En réalité, les choses commencèrent quelques instants à peine après son départ.

Bien couché, en meilleur état, j'attendais que le docteur Bailey vienne vérifier mon état. Je passais en revue tous les renseignements que m'avait communiqués Bill, pour m'efforcer de les adapter à ce que je savais déjà ou avais deviné...

Contact ! On m'avait précédé. Quelqu'un à Ambre aimait se lever tôt.

— Corwin !

C'était Random, qui paraissait agité.

— Corwin ! Lève-toi ! Ouvre la porte ! Brand est revenu à lui et te demande.

— Est-ce toi qui frappais à cette porte pour essayer de me réveiller ?

— Tout juste.

— Es-tu seul ?

— Oui.

— Bon. Je ne suis pas au palais. Tu m'as atteint en Ombre.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus. Je suis blessé, mais je survivrai. Je te raconterai cela plus tard. Parle-moi de Brand.

— Il s'est éveillé il n'y a qu'un petit moment. Il a dit à Gérard qu'il voulait te voir immédiatement. Gérard a sonné un domestique qu'il a envoyé te chercher. Comme l'homme ne parvenait pas à te réveiller, il est venu me trouver. Je l'ai simplement renvoyé à Gérard pour lui annoncer que j'allais t'amener incessamment.

— Je vois. Je m'assis en m'étirant lentement. Va dans un coin où on ne puisse pas te voir et je vais passer. Il me faudra une robe ou autre chose. Je n'ai pas de vêtements.

— Alors mieux vaut que je regagne mes appartements.

— D'accord. Vas-y.

— Eh bien, dans une minute.

Puis le silence.

Je bougeai lentement les jambes. Je m'assis au bord du lit. Je rassemblai mes Atouts et les remis dans l'étui. Je sentais qu'il était important pour moi de dissimuler ma blessure, une fois rentré en Ambre. Même en temps normal, on ne révèle pas que l'on est vulnérable.

Je pris une profonde inspiration et me dressai en m'aidant de la carcasse du lit. Mon petit exercice m'avait fait du bien. Je respirai normalement et lâchai ma prise sur le lit. Pas trop mal, si je n'allais pas trop vite, si je ne faisais pas d'efforts supérieurs au minimum requis pour sauver les apparences... J'arriverais peut-être à tenir le coup jusqu'à ce que toute ma force me revienne.

Ce fut alors que j'entendis des pas, et une infirmière sympathique s'encadra dans la porte, nette, équilibrée, ne différant d'un flocon de neige que du fait qu'ils se ressemblent tous.

— Voulez-vous vous remettre au lit tout de suite, monsieur Corey ! Vous n'êtes pas censé vous lever !

— Madame, il est indispensable que je sois debout. Il fallait absolument que je sorte.

— Vous auriez pu sonner pour qu'on vous apporte le bassin, dit-elle en avançant vers moi.

Je secouai la tête avec fatigue et la présence de Random me toucha de nouveau. Je me demandai comment elle pourrait bien expliquer cela... et si elle mentionnerait mon image rémanente prismatique quand j'aurais disparu en Atout. Encore un article à ajouter, j'imagine, à la légende que j'ai tendance à laisser derrière moi.

— Voyez les choses sous un certain angle, ma chère, lui dis-je. Nos rapports ont été d'ordre purement matériel d'un bout à l'autre. Mais nous en aurons d'autres... beaucoup d'autres. *Adieu !*

Je m'inclinai et lui envoyai un baiser en entrant en Ambre, la laissant se débattre parmi les arcs-en-ciel tandis que je m'appuyais, chancelant, sur l'épaule de Random.

— Corwin ! Que diable...

— Si le sang est le prix d'une amirauté, je viens tout juste d'entrer dans la marine, lui dis-je. Passe-moi quelque chose à me mettre.

Il drapa sur mes épaules la longue et lourde cape et je tentai maladroitement de la boucler à mon cou.

— Prêt ! dis-je. Mène-moi près de lui.

Il m'accompagna à la porte, dans le couloir, vers l'escalier. Je pesais lourdement sur lui en marchant.

— C'est grave ? demanda-t-il.

— Un coup de couteau, répondis-je en portant la main à l'endroit de la blessure. Quelqu'un m'a attaqué dans ma chambre la nuit dernière.

— Qui cela ?

— Eh bien, ce ne pouvait être toi, puisque je venais à peine de te quitter, ni Gérard qui était dans la bibliothèque avec Brand. Ôte trois du reste et fais une devinette. C'est le mieux...

— Julian, dit-il.

— Ses actions sont décidément en baisse, fis-je. L'autre soir, Fiona le débinait devant moi, et bien sûr, ce n'est un secret pour personne qu'il n'est pas mon préféré.

— Il est parti, Corwin. Il a filé pendant la nuit. Le serviteur qui est venu me chercher m'a dit que Julian s'en était allé. Qu'est-ce que tu en dis ?

On parvint au haut des marches. Je gardai une main sur l'épaule de Random, l'autre sur la rampe. Je fis halte au premier palier pour me reposer un peu.

— Je ne sais pas, repris-je. Il est parfois tout aussi mauvais d'élargir démesurément le bénéfice du doute que de ne l'accorder à personne. Mais il me vient à l'esprit que s'il croyait m'avoir supprimé, il aurait eu une position bien plus forte en restant ici et en prenant l'air étonné de la nouvelle qu'en se sauvant à toute vitesse. Cela semble effectivement suspect. Mais j'ai tendance à croire qu'il est peut-être parti parce qu'il avait peur de ce que Brand aurait à nous dire quand il aurait de nouveau sa connaissance.

— Mais tu as survécu, Corwin. Tu as échappé à ton agresseur, quel qu'il soit ; et il n'a aucune certitude de t'avoir éliminé. Si c'était moi, je serais déjà à des mondes de distance.

— C'est à considérer, reconnus-je quand on s'engagea de nouveau sur les degrés. Oui, tu pourrais très bien avoir raison. Mais laissons cela sur le plan de la théorie pour l'instant. Et personne ne doit savoir que je suis blessé.

Il acquiesça de la tête.

— Ton panneau n'a pas été forcé ? s'enquit-il.

— Il ferme de l'intérieur. Je le maintiens clos maintenant. Et la serrure de la porte est neuve. Complexe.

— Très bien, j'ai trouvé. Ma réponse exige que ce soit également un membre de la famille.

— J'écoute.

— Quelqu'un voulait se gonfler et affronter de nouveau la Marelle pour essayer de te supprimer. Il est descendu, a effectué le parcours, s'est projeté dans ta chambre et t'a frappé.

— Ce serait parfait, sauf un détail. Nous nous sommes tous retirés à peu près à la même heure. C'est arrivé dès mon entrée. Je ne crois pas qu'il y ait eu suffisamment de battement pour que l'un de nous descende dans la salle et encore moins traverse la Marelle. L'agresseur était déjà en attente. Donc, si c'était l'un d'entre nous, il était entré par quelque autre moyen.

— Alors il a forcé ta serrure, si complexe soit-elle.

— Possible, dis-je. Nous avons atteint le palier et nous poursuivîmes notre chemin. Nous nous reposerons à l'angle pour que je puisse entrer dans la bibliothèque sans aide.

— D'accord.

Ce que l'on fit. Je rassemblai mes forces, m'enveloppai complètement dans la cape et redressai les épaules, puis je m'avançai et frappai au battant.

— Un instant, fit la voix de Gérard.

*Des pas approchant de la porte...*

— Qui est-ce ?

— Corwin. Random est avec moi.

Je l'entendis demander : « Tu désires aussi voir Random ? » puis, faiblement, la réponse : « Non. »

La porte s'ouvrit.

— Toi seul, Corwin, déclara Gérard.

J'acquiesçai et me tournai vers Random. « Plus tard », lui dis-je.

Il me rendit mon salut et repartit dans l'autre direction. J'entrai dans la bibliothèque.

— Ouvre ta cape, Corwin, commanda Gérard.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Brand.

Je constatai qu'il était appuyé contre une pile de coussins et découvrait ses dents jaunes en un sourire.

— Désolé, mais je ne suis pas aussi confiant que Brand, reprit Gérard, et je ne veux pas avoir travaillé pour rien. Laisse-moi voir.

— Je te dis que ce n'est pas la peine, intervint Brand. Ce n'est pas lui qui m'a poignardé.

Gérard pivota vivement.

— Comment peux-tu savoir que ce n'est pas lui ?

— Parce que je sais qui, bien sûr. Ne fais pas l'âne, Gérard. Je ne l'aurais pas fait venir si j'avais eu la moindre raison de le craindre.

— Tu étais sans connaissance quand je t'ai ramené. Tu ne pouvais pas voir qui te frappait.

— En es-tu certain ?

— Eh bien... alors pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— J'ai mes raisons, qui sont très valables. Et maintenant je voudrais m'entretenir seul à seul avec Corwin.

Gérard baissa la tête.

— Tâche de ne pas délirer, fit-il. Il retourna à la porte et la rouvrit. Je reste à portée d'appel, ajouta-t-il en refermant le battant sur lui.

Je m'approchai. Brand me tendit la main et je la pris.

— Heureux de te voir de retour, dit-il.

— Et réciproquement, répondis-je. Je m'assis sur la chaise libérée par Gérard en m'efforçant de ne pas m'affaler. Comment te sens-tu à présent ? m'enquis-je.

— Lamentable, en un sens. Mais mieux que je ne l'ai été depuis des années, en un autre sens. Tout est relatif.

— Ou presque tout.

— Pas en Ambre.

Je poussai un soupir.

— Très bien. Je ne cherchais pas à discuter. Que diable s'est-il passé ?



Son regard avait pris une intensité extrême. Il m'examinait, voulait quelque chose de moi. Mais quoi ? La connaissance, imaginai-je. Ou, plus exactement, l'ignorance. La négative étant toujours plus difficile à jauger, il fallait qu'il pense vite, comme il avait dû le faire dès qu'il avait repris ses esprits. Avec sa nature, je me doutais qu'il s'intéressait davantage à ce que j'ignorais qu'à ce que je savais. Il ne laisserait rien lui échapper, s'il en avait le moyen. Il désirait calculer le minimum d'éclaircissements dont il devait lui-même se dépouiller pour obtenir ce qu'il voulait. De lui-même, il ne dépenserait pas un liard de plus. C'était sa manière, et de toute évidence, il désirait quelque chose. À moins... Dans les années récentes, je me suis efforcé de me convaincre plus profondément que les gens changent, que le passage du temps ne sert pas uniquement à renforcer ce qui existe déjà, qu'il se produit parfois des modifications qualitatives dans les êtres en raison de ce qu'ils ont fait, vu, pensé et éprouvé. Ce serait un petit réconfort en des temps comme ceux-ci où tout le reste semble pencher du mauvais côté, sans parler du remontant que ce serait pour ma philosophie du monde. De plus, Brand m'avait probablement sauvé la vie et la mémoire, quels qu'aient pu être ses mobiles. Très bien. Je résolus de lui accorder le bénéfice du doute sans toutefois m'exposer de dos. C'était là une petite concession, le pion que je poussais contre la simple psychologie d'humeurs qui domine en général les premiers coups de nos jeux.

— Les choses ne sont jamais ce qu'elles paraissent, Corwin, commença-t-il. Ton ami d'aujourd'hui sera ton ennemi de demain et...

— Assez ! coupai-je. Le moment est venu de jouer cartes sur table. Je suis reconnaissant à Brandon Corey de ce qu'il a fait pour moi, et c'est moi qui ai eu l'idée du truc que nous avons utilisé pour te repérer et te ramener.

Il approuva de la tête.

— J'imagine qu'il y avait de bonnes raisons à cette recrudescence de sentiment fraternel au bout de tout ce temps.

— Je peux également supposer que tu n'en avais pas de moins bonnes pour me secourir, toi aussi.

Il sourit de nouveau, leva la main droite, puis l'abaisa.

— Dans ce cas, nous sommes ou à égalité ou endettés l'un envers l'autre, selon l'angle sous lequel on se place. Comme il semblerait que nous ayons maintenant besoin l'un de l'autre, il serait bon de nous regarder sous le jour le plus flatteur.

— Tu tergiverses, Brand. Tu tentes de me sonder. Tu me fais en même temps gaspiller mon effort idéaliste d'aujourd'hui. Tu m'as arraché du lit pour me raconter quelque chose. Je t'écoute.

— Toujours le même vieux Corwin, fit-il en gloussant. Puis il détourna les yeux. Ou es-tu le même ? Je me demande... Crois-tu que cela t'ait transformé ? Ton long séjour en Ombre ? De ne plus savoir qui tu étais réellement ? De faire partie d'autre chose ?

— Possible. Je l'ignore. Mais oui, je crois que cela m'a influencé. Je sais que cela m'a rendu plus irritable à l'égard de la politique familiale.

— Parler net, dur, agir au grand jour ? On perd bien des plaisirs, ainsi. Mais cette nouveauté a peut-être sa valeur. Maintenir tout le monde en déséquilibre par cette méthode... se retourner quand ils s'y attendent le moins... Oui, cela se révélera peut-être profitable. Et ce sera reconfortant. Très bien ! Pas de panique. Ainsi s'achèvent mes préliminaires. Toutes plaisanteries exclues, à présent. Je vais mettre à nu les éléments de base, brider la bête Dérison et extraire du mystère boueux la perle de l'intelligence la plus raffinée. Mais une chose avant tout, si tu veux ? As-tu sur toi quoi que ce soit de fumable ? Cela fait bien des années et j'aimerais quelque herbe plus ou moins puante... pour célébrer mon retour à la maison.

J'allais refuser. Mais j'étais certain qu'il y avait dans le bureau quelques cigarettes que j'y avais laissées. J'aurais préféré me dispenser de cette fatigue, mais je lui dis : « Un instant. »

Je tâchai d'affecter l'aisance, d'éviter toute raideur, en me levant pour traverser la pièce. Il fallait que le geste paraisse naturel quand je posai la main sur la table tout en fouillant dans le tiroir, plutôt que m'y appuyer aussi lourdement. Je dissimulais de mon mieux mes mouvements, de mon corps et de ma cape.

Je trouvais le paquet et revins de la même façon, m'arrêtant pour allumer deux cigarettes au feu de l'âtre. Brand prit lentement la sienne.

— Ta main tremble beaucoup, observa-t-il. Que t'arrive-t-il ?

— Trop de libations hier soir, dis-je, en reprenant mon siège.

— Je n'y avais pas pensé. C'était inévitable, n'est-ce pas ? Bien sûr. Tous réunis dans une même salle... Ce succès inattendu de me retrouver, de me ramener... Une tentative désespérée d'une personne très inquiète, très coupable... Une demi-réussite, d'ailleurs. Moi-même blessé et incapable de parler, mais pour combien de temps ? Et puis...

— Tu m'as dit savoir qui t'avait frappé. Est-ce que c'était une blague ?

— Certainement pas.

— Alors, qui ?

— Chaque chose en son temps, cher frère. Et à sa place. Enchaînement et ordre, temps et tension... ils sont de la plus haute importance en cette affaire. Permets-moi de savourer tout le drame rétrospectivement et en sécurité. Je me vois transpercé et vous tous rassemblés autour de moi. Ah ! Que ne donnerais-je pas pour assister à la scène ! Serais-tu en mesure de me décrire l'expression de chacun des visages ?

— Je crains bien que leurs visages aient été, sur le moment, le cadet de mes soucis.

Il rejeta la fumée et soupira.

— Ah ! que c'est bon ! fit-il. Ne t'en fais pas, je les vois, leurs figures. J'ai l'imagination riche, comme tu sais. Le choc, la détresse, l'étonnement... évoluant peu à peu vers le soupçon et la peur. Ensuite, vous êtes tous partis, m'a-t-on dit, et le doux Gérard m'a servi d'infirmière ici. Il se tut, contemplant les volutes de fumée, puis il reprit, et cette fois en abandonnant son ton railleur : C'est le seul type bien de nous tous, tu sais.

— Il occupe un rang élevé sur ma propre liste.

— Il a pris grand soin de moi. Il s'est toujours occupé de nous tous. Il émit un gloussement. Franchement, je ne vois pas pourquoi il se donne cette peine. Tandis que je songeais, cependant – incité par toi-même qui te remettais – vous avez dû vous retirer pour débattre la situation. Encore une réunion que

je regrette fort d'avoir manquée. Toutes ces émotions, ces soupçons, ces mensonges rebondissant les uns contre les autres... et personne ne se décidant à souhaiter bonne nuit le premier. Cela a dû devenir aigu au bout d'un temps. Chacun arborant son comportement des grands jours, dans l'idée de noircir les autres. Des essais d'intimidation envers le coupable. Peut-être quelques pierres lancées sur les boucs émissaires. Mais, dans l'ensemble, pas beaucoup de progrès. Est-ce que je me trompe ?

Je fis un signe affirmatif, conscient de la façon de travailler de son cerveau et résigné à le laisser dire ce qu'il avait sur le cœur à sa propre manière.

— Tu sais bien que tu as raison, dis-je.

Il me lança un coup d'œil perçant et reprit :

— Mais pour finir, tout le monde s'est retiré, pour rester allongé à se tourmenter, ou pour rejoindre un complice et dresser des plans. Il y en a eu, des tempêtes secrètes dans la nuit. C'est naturellement flatteur d'apprendre que tous se souciaient de ma santé. Bien sûr, certains étaient pour et d'autres contre. Au milieu de tout cela, voilà que je réagis – mieux, que je m'épanouis – ne souhaitant nullement décevoir mes partisans. Gérard a consacré un bon moment à me mettre au courant des événements récents. Quand j'en ai eu assez, je t'ai fait demander.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis ici. Qu'avais-tu à me dire ?

— Patience, frère ! Patience ! Songe à toutes les années que tu as passées en Ombre, sans même te souvenir... de tout ceci. Il décrivait un ample geste de la main. Réfléchis à tout le temps où tu as attendu, sans savoir, jusqu'à ce que je parvienne à te découvrir et m'efforce de remédier à ta situation. Certes, quelques secondes à présent ne valent pas grand-chose, par contraste.

— On m'a dit que tu m'avais recherché. Cela m'a intrigué car nous ne nous étions pas quittés dans les meilleurs des termes, la dernière fois que nous nous étions rencontrés.

Il acquiesça de la tête.

— Je ne saurais le nier. Mais je finis toujours par oublier ce genre de difficultés.

Je ricanai.

— J'étais en train de réfléchir à tout ce que je te dirais, et à ce que tu croirais, poursuivit-il. Je doutais que tu acceptes mes dires si je t'avais déclaré que, quelques points exceptés, mes motivations actuelles sont presque totalement altruistes.

Nouveau ricanement de ma part.

— C'est pourtant la vérité, poursuivit-il, et pour dissiper tes soupçons, j'ajouterai que c'est aussi parce que je n'ai pas grand choix. Il est toujours difficile de commencer. Où que je commence, il s'est toujours passé quelque chose avant. Tu es resté absent si longtemps. Toutefois, si l'on doit ne mentionner qu'une chose, que ce soit donc le trône. Voilà. J'ai dit le mot. Nous avions songé à une façon de le prendre, tu comprends. C'était juste après ta disparition, et j'imagine que c'est cela qui a en partie déclenché les événements. Père soupçonnait Éric de t'avoir tué. Mais il manquait de preuves. Nous avons travaillé cependant sur cette impression... un mot par-ci par-là, de temps à autre. Les ans ont passé et il était toujours impossible de te joindre par n'importe quel moyen ; il paraissait de plus en plus probable que tu étais bien mort. Père considérait Éric avec un déplaisir croissant. Puis, un soir, à la suite d'une discussion que j'avais entamée sur un terrain parfaitement neutre – alors que nous étions presque tous présents à la table –, il a déclaré que jamais un fratricide ne s'installerait sur le trône, et, ce disant, il regardait fixement Éric. Tu sais comment peuvent être ses yeux. Éric a pris la teinte d'un coucher de soleil et est resté incapable d'avaler pendant un long moment. Et alors Père a été beaucoup plus loin que nous ne l'avions prévu ou souhaité. En toute honnêteté pour toi, j'ignore s'il parlait uniquement pour manifester son mécontentement ou parce qu'il pensait ce qu'il disait. Mais il nous annonça qu'il était plus qu'à demi décidé à te choisir comme successeur, et qu'il prenait comme une atteinte personnelle toute mésaventure qui avait pu t'échoir. Il n'en aurait pas parlé s'il n'avait été convaincu de ta mort. Dans les mois qui suivirent, nous t'avons fait élever un cénotaphe pour concrétiser en quelque sorte cette conclusion et nous avons fait

en sorte que personne n'oublie les sentiments de Père à l'égard d'Éric. De tout temps nous avons pensé qu'après toi, c'était Éric qu'il fallait éliminer pour accéder au trône.

— Nous ! Qui étaient les autres ?

— Patience, Corwin. Enchaînement et ordre, temps et tension ! Accent, emphase... Écoute. Il prit une autre cigarette, l'alluma à son mégot, piqua l'air du bout brûlant. L'étape suivante exigeait que nous fassions partir Père hors de Ambre. C'était le point le plus critique et dangereux, et c'est sur celui-là que nous n'étions pas d'accord. Je n'aimais guère l'idée d'une alliance avec une puissance que je ne comprenais pas entièrement, surtout en lui accordant une certaine emprise sur nous. Utiliser les ombres est une chose, leur permettre de se servir de nous est une sottise, en toutes circonstances. Je m'élevais contre la proposition, mais la majorité était contre moi. Il esquissa un sourire. À deux contre un. Oui, nous étions trois. Alors nous avons pris l'initiative. Le piège était tendu et Père a mordu à l'hameçon...

— Est-il encore en vie ?

— Je l'ignore, dit Brand. Toute est allé de travers ensuite et j'ai eu des difficultés personnelles préoccupantes. Cependant, après le départ de Père, notre plan visait à consolider notre position en attendant un temps suffisant pour que la présomption de décès soit bien fondée. Dans l'idéal, il nous suffisait de l'adhésion d'une seule personne. Ou Caine ou Julian, peu importait. Tu vois, Bleys était déjà parti en Ombre et s'affairait à rassembler une force militaire importante.

— Bleys ! Il était donc avec vous ?

— Certainement. Nous comptions l'installer sur le trône... avec assez de prises pour lui pour que ce soit *ipso facto* l'équivalent d'un triumvirat. Il est donc allé recruter des troupes, comme je te le disais. Nous espérions une prise de pouvoir sans effusion de sang, mais il fallait nous tenir prêts au cas où les arguments n'auraient pas suffi à assurer notre cause. Si Julian nous ouvrait la route de terre, ou Caine celle des flots, nous pouvions amener nos forces rapidement et emporter la victoire par la force des armes, si nécessaire. Malheureusement, j'avais choisi l'homme qu'il ne fallait pas. À mon avis, Caine

était supérieur à Julian en matière de corruption. Alors, avec une délicatesse calculée, je l'ai sondé sur la question. Il a d'abord paru assez prêt à marcher dans la combine. Mais ou il a fait ultérieurement un retour sur lui-même, ou bien dès le début, où il m'a possédé très habilement. Naturellement je préfère croire à la première hypothèse. De toute façon, il est venu un moment où il a conclu qu'il trouverait plus d'avantages à soutenir un prétendant rival. Autrement dit, Éric. Or les espoirs d'Éric avaient été un peu douchés par l'attitude de Père envers lui... mais Père avait disparu et nos intentions offraient à Éric la chance de se poser en défenseur du trône. Par malchance pour nous, cette attitude le plaçait lui-même à un pas du trône. Pour assombrir encore les perspectives, Julian s'est joint à Caine pour assurer la fidélité des forces à Éric, le défenseur. Ainsi s'est constitué le second trio. Éric a donc fait le serment en public de protéger le trône et la voie s'est trouvée toute tracée. Je me trouvais naturellement dans une posture embarrassante dans le moment. Je supportais tout le poids de leur animosité, puisqu'ils ignoraient quels étaient mes partisans. Ils ne pouvaient cependant ni m'emprisonner ni me torturer, car j'aurais été immédiatement arraché de leurs mains par les Atouts. Et s'ils me tuaient, ils étaient pleinement conscients qu'ils s'attireraient des représailles de la part d'inconnus. Nous avons donc dû rester « pat » pour un temps. Ils savaient en outre qu'il m'était désormais impossible de me tourner résolument et clairement contre eux. Ils m'ont maintenu sous surveillance étroite. On a donc choisi une stratégie moins directe. Ici encore, j'ai manifesté mon désaccord et une fois encore, j'ai perdu, par deux contre un. Nous devions employer les mêmes forces auxquelles nous avons fait appel contre Père, mais cette fois dans l'intention de discréditer Éric. Si l'œuvre de défense d'Ambre, assumée avec tant de confiance, se révélait trop pesante pour lui et que Bleys intervienne alors pour mettre rapidement les choses au point, alors Bleys trouverait encore plus d'appui dans la population quand il prendrait à son tour le rôle de défenseur du trône – après un délai convenable – et accepterait de se voir imposer le fardeau de la souveraineté, pour le bien de Ambre.

— Une question, coupai-je. Et que devenait Bénédict ? Je sais qu'il s'était accoutumé à son Avalon, mais s'il existait une menace réelle contre Ambre...

— Oui, fit-il en hochant la tête, et c'est pour cela qu'il était prévu dans nos plans de susciter à Bénédict une quantité de problèmes personnels.

Je songeai au harcèlement de l'Avalon de Bénédict par les Filles de l'Enfer. Je pensai au moignon de son bras droit. J'ouvrais la bouche pour parler, mais Brand m'interrompit du geste.

— Permits que je termine à ma manière, Corwin. Je fais certes attention à tes pensées quand tu me questionnes. Je sens la douleur à ton côté, jumelle de la mienne. Oui, je suis également informé de ces événements, comme de bien d'autres.

Ses yeux étincelaient étrangement quand il reprit une cigarette qui s'alluma d'elle-même. Il inspira une profonde bouffée et déclara tout en exhalant la fumée :

— C'est à propos de cette décision que j'ai brisé avec les autres. J'ai considéré qu'elle comportait trop de dangers et en ferait également courir à Ambre. J'ai rompu avec eux... Il suivit des yeux sa fumée pendant un temps avant de reprendre : Mais la situation était trop engagée pour que je me retire sans autres formalités. Il fallait que je m'y oppose pour me défendre en même temps que je défendais Ambre. Il était trop tard pour me reporter du côté d'Éric. Il m'aurait certainement protégé si ç'avait été possible... et de plus, j'étais certain qu'il perdrait. Ce fut alors que je pris la décision de recourir à certaines capacités que j'avais nouvellement acquises. Je me suis souvent posé des questions sur les curieux rapports entre Éric et Flora, sur cette ombre Terre, où elle prétendait tellement se plaire. J'avais eu un vague soupçon qu'il y avait en ce lieu quelque chose qui le concernait et qu'elle était son agent sur place. Tout en ne pouvant l'approcher suffisamment pour me renseigner sur ce point, je me sentais à peu près certain qu'il n'y aurait pas besoin de trop enquêter, directement ou autrement, pour apprendre ce que manigançait Flora. Ce que je fis. Et alors les événements se sont précipités. Mon propre parti s'inquiétait de l'endroit où je pouvais me trouver. Et puis, quand je t'ai retrouvé et que j'ai



réveillé quelques-uns de tes souvenirs, Éric a appris par Flora que quelque chose s'était soudain détraqué. En conséquence, les deux partis n'ont pas tardé à se mettre à mes trousses. J'avais réfléchi que ton retour démolirait les plans de l'un et l'autre tout en me tirant du piège où j'étais pris, assez longtemps pour que je trouve une solution au déroulement des opérations. De nouveau les prétentions d'Éric seraient obnubilées, tu aurais des partisans bien à toi, mon parti n'aurait plus de but à poursuivre par ses manœuvres, et je présumais que tu ne serais pas ingrat devant la part que j'aurais prise à l'action. Et voilà que tu t'es échappé de Porter. C'est alors que c'est devenu vraiment compliqué. Nous te recherchions tous, comme tu devais l'apprendre, pour des motifs différents. Toutefois mes anciens associés avaient un avantage tout particulier. Ils ont découvert tout ce qui se passait, t'ont repéré et sont arrivés les premiers. De toute façon, il y avait une façon évidente et simple de maintenir le *statu quo*, qui leur permettrait de conserver un léger avantage. C'est Bleys qui a tiré les coups de feu qui t'ont précipité dans le lac avec ta voiture. Je suis arrivé à ce moment précis. Il s'est éloigné presque immédiatement, car son boulot paraissait avoir réussi au mieux. Cependant, je t'ai retiré des eaux et il restait assez de toi pour commencer le traitement. En y repensant, je comprends combien c'était décevant d'ignorer si le traitement avait été efficace, si tu avais repris connaissance comme Corwin ou comme Corey. Et c'est resté pénible, par la suite, de ne toujours pas savoir. Je décampai à toute vitesse quand les secours arrivèrent. Ce sont mes associés qui m'ont rattrapé plus tard pour m'emprisonner où tu m'as retrouvé. Connais-tu le reste de l'histoire ?

— Pas entièrement.

— Alors, arrête-moi quand nous en serons arrivés au même point. Les gens d'Éric ont appris l'accident, découvert où tu étais et t'ont fait transférer dans une clinique privée où tu serais mieux protégé, où l'on te garderait sous sédatifs puissants, si bien qu'eux-mêmes seraient ainsi protégés.

— Pourquoi Éric m'aurait-il protégé, d'autant que ma présence risquait de démolir ses plans ?

— À l'époque, nous étions sept à savoir que tu étais toujours en vie. C'était trop. Il était simplement trop tard pour faire ce que nous aurions voulu. Éric s'efforçait toujours de faire oublier les paroles de Père. S'il t'était arrivé quoi que ce soit une fois que tu aurais été en son pouvoir, cela aurait empêché son accession au trône. Si Bénédicte ou Gérard en avaient eu vent... Non, il n'aurait pas réussi. Après, oui. Avant, non. Et puis, le fait que presque tout le monde ait su que tu existais toujours lui a forcé la main. Il a fixé la date du couronnement en prenant la résolution de te tenir à l'écart jusqu'après la cérémonie. Une solution extrêmement précipitée... mais je ne vois pas ce qu'il aurait pu faire d'autre. J'imagine que tu connais la suite, puisque c'est à toi que c'est arrivé.

— Je me suis allié à Bleys au moment où il commençait son entreprise. Pas trop heureux, ce coup.

Il haussa les épaules.

— Oh ! ç'aurait été un coup de chance... si tu avais gagné et si tu avais pu écarter Bleys. Mais en réalité, de chance, tu n'en avais pas l'ombre d'une. C'est ici que je commence à me perdre dans les motivations, mais je crois qu'en fait, l'attaque n'était qu'une feinte.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore, comme je te l'ai déjà dit. Mais ils tenaient déjà Éric dans la position exacte qu'ils souhaitaient. Il n'aurait pas dû être nécessaire de recourir à cette attaque.

Je secouai la tête. Trop de choses, trop vite... Bien des faits donnaient l'impression de la véracité, une fois éliminé le parti pris de l'informateur. Pourtant...

— Je ne sais plus..., commençai-je.

— Naturellement. Mais si tu me le demandes, je te le dirai.

— Qui était le troisième membre du groupe ?

— La même personne qui m'a poignardé, évidemment. Te prêterais-tu à une devinette ?

— Contente-toi de me le dire.

— Fiona. Toute l'idée venait d'elle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas révélé cela tout de suite ?

— Parce que tu ne serais pas resté ici assez longtemps pour écouter tout ce que j'avais à te dire. Tu aurais foncé pour la

mettre hors d'état d'agir, tu aurais découvert qu'elle avait filé, tu aurais ameuté tous les autres, ouvert une enquête et perdu beaucoup de temps précieux. Tu le peux encore, mais tu m'as accordé ton attention suffisamment pour te convaincre que je sais de quoi je parle. Maintenant, si je t'affirme que le facteur temps est essentiel et que tu dois entendre le plus vite possible tout ce qu'il me reste à te raconter – pour laisser à Ambre au moins une chance – peut-être consentiras-tu à m'écouter plutôt qu'à pourchasser une femelle démente.

Je m'étais déjà levé.

— Je ne devrais donc pas la poursuivre ? fis-je.

— Qu'elle aille au diable, pour le moment. Tu as des problèmes plus sérieux. Mieux vaut te rasseoir.

Ce que je fis.

## 10.

Un radeau de rayons de lune... la lumière fantomatique des torches, comme des incendies dans un film en noir et blanc... les étoiles... quelques fines écharpes de brume.

Penché sur la balustrade, je contemplais le monde... Le silence absolu pesait sur la nuit, la ville baignée de rêve, l'univers tout entier vu de ce point. Des choses lointaines... la mer, Ambre, Arden, Carnath, le phare de Cabra, le Bosquet de la Licorne, ma tombe en Kolvir... Le silence, loin au-dessous, mais clair, distinct... La vue de l'œil d'un dieu, aurais-je dit, ou celle d'une âme détachée et planant très haut... En plein milieu de la nuit...

J'étais venu au royaume où les fantômes jouent à faire les fantômes, où les présages, les menaces, les signes et les désirs animaux hantent les avenues et les hautes murailles du palais de Ambre dans le ciel : Tir-na Nog'th...

En me retournant, le dos à la balustrade et aux vestiges du monde quotidien au-dessous, je voyais les avenues et les terrasses plongées dans l'ombre, les salles des seigneurs, les quartiers du personnel... Le clair de lune a de l'intensité à Tir-na Nog'th, il argente les facettes visibles de tous lieux imaginés... Canne en main, je m'avançai, et des inconnus s'animèrent autour de moi, apparaissant aux fenêtres, sur les balcons, sur les bancs, aux portes... Je passai sans être vu, car en vérité, dans ce monde, j'étais le fantôme de toute leur substance...

Le silence argenté... Seul le bruit étouffé de ma canne... Encore des brumes à la dérive vers le cœur des choses... Le palais, incendié de lune... La rosée en gouttes de mercure sur les tiges et les pétales délicats dans les jardins en bordure des allées... La lune vagabonde à l'éclat insoutenable comme celui

du soleil à midi, pâlisant les étoiles... Le silence et l'argent... La clarté...

Je n'avais pas prévu de venir là, car ces présages – si c'en sont bien – sont trompeurs, ces similitudes avec les lieux et les vies d'en bas sont déroutantes, et le spectacle est souvent déconcertant. Pourtant j'étais venu... Cela faisait partie de mon accord avec le temps...

Après avoir laissé Brand poursuivre sa convalescence sous la garde de Gérard, je m'étais rendu compte que j'avais également besoin de repos et je cherchais à le prendre sans trahir ma faiblesse. Fiona avait fui, en vérité, et il était impossible de la rejoindre – pas plus que Julian – par la voie des Atouts. Si j'avais répété à Bénédic et à Gérard ce que Brand m'avait raconté, j'étais convaincu qu'ils auraient insisté pour que nous tentions de la retrouver... de les rejoindre tous les deux. Mais j'étais non moins sûr que nos efforts seraient demeurés vains.

J'avais convoqué Random et Ganelon et m'étais retiré dans mes appartements, en donnant à entendre que je voulais consacrer la journée au repos dans le calme en prévision de la nuit que je comptais passer à Tir-na Nog'th... comportement des plus normaux pour un Ambrien confronté à de sérieux problèmes. Je ne croyais guère à la vertu de cette pratique, mais la plupart des autres y croyaient aveuglément. Comme c'était l'heure la plus propice pour ce genre de solitude, j'avais l'impression que cela justifierait mon isolement pendant la journée. Bien sur, cela me mettait dans l'obligation de m'acquitter de mes engagements pour la nuit. Mais c'était également une bonne chose. Cela me laissait un jour, une nuit et une partie de la journée suivante pour guérir suffisamment et rendre supportable ma blessure. Je sentais que ce ne serait pas du temps perdu.

Toutefois, il fallut bien parler à quelqu'un. J'avais donc mis au courant Random et Ganelon. Étayé de coussins sur mon lit, je leur avais exposé les plans de Brand, Fiona et Bleys, ainsi que la cabale Éric-Julian-Caine. Je leur avais répété le récit de Brand concernant mon retour et son propre emprisonnement par ses camarades conspirateurs. Ils comprirent pourquoi les survivants des deux factions, Fiona et Julian, s'étaient enfuis :

sans nul doute pour regrouper leurs forces, et, on pouvait l'espérer, pour se lancer l'un contre l'autre, mais c'était peu probable. Du moins pas dans l'immédiat. Plus vraisemblablement, l'un ou l'autre tenterait d'abord de s'emparer de Ambre.

— Il leur faudra prendre un numéro et attendre leur tour comme tout le monde, avait dit Random.

— Pas exactement, me rappelais-je avoir répondu. Les alliés de Fiona et ces choses qui sont venues par la route noire sont les mêmes êtres.

— Et le Cercle en Lorraine ? avait demandé Ganelon.

— De même. Cela s'est manifesté sous cette forme dans cette ombre. Ils ont parcouru du chemin.

— Ces saloperies se répandent partout, avait observé Random.

J'avais tenté de leur expliquer, en hochant la tête.

... Et ainsi j'arrivai à Tir-na Nog'th. Quand la lune se leva et que Ambre apparut vaguement dans les cieux, les étoiles brillant à travers ses monuments, ses tours enveloppées de halos pâles, les mouvements minuscules sur ses remparts, j'attendis, j'attendis avec Ganelon et Random, j'attendis sur la plus haute crête de Kolvir, là où sont façonnées les trois marches grossières dans la pierre...

Quand la clarté de la lune les toucha, la forme de l'escalier tout entier s'ébaucha, enjambant le vaste golfe par dessus la mer, jusqu'à la vision de la ville. Quand le clair de lune l'inonda, l'escalier avait pris le maximum de consistance qu'il aurait jamais et je posai le pied sur la pierre... Random tenait en main un jeu complet d'Atouts et j'avais le mien dans ma poche. Grayswandir, forgée sur cette même pierre par la lumière lunaire, avait pouvoir sur la cité dans le ciel, aussi avais-je emporté mon épée. Je m'étais reposé tout le jour et je tenais un bâton pour me soutenir. Illusion de distance et de temps... l'escalier monte d'une façon ou d'une autre à travers le ciel ignorant de Corwin, car une fois engagé dessus, ce n'est plus une simple progression arithmétique, une fois le mouvement entamé. J'étais ici, j'étais là, j'avais parcouru un quart du chemin avant que mon épaule ait oublié l'étreinte de la main de

Ganelon... Quand je regardais trop fixement une partie quelconque de l'escalier, il perdait son incertaine opacité et je voyais l'océan loin au-dessous comme à travers du verre... Je perdis la notion du temps, bien que cela ne paraisse jamais long, après... Aussi profondément au-dessous des vagues que je serais élevé au-dessus dans peu de temps, sur ma droite, les contours de Rebma apparaissaient dans la mer. Je songeai à Moire et me demandai comment elle se portait. Que deviendrait notre double sous-marin si jamais Ambre tombait ? L'image resterait-elle dans son miroir sans qu'il se fracasse ? Ou pierres et ossements seraient-ils également emportés et secoués comme des dés, dans les canyons profonds au-dessus desquels nos flottes naviguent ? Nulle réponse dans les flots noyeurs d'hommes, insouciants de Corwin, et pourtant j'éprouvai un pincement au flanc.

En haut de l'escalier, j'entrai dans la ville fantôme comme on entre à Ambre après avoir escaladé le premier grand escalier au flanc de la face maritime du Kolvir.

Appuyé sur la balustrade, je contemplai le monde.

La route noire allait au sud. Je ne pouvais pas la voir la nuit. Ce qui n'importait pas. Je savais maintenant où elle menait. Plus exactement où Brand m'avait dit qu'elle menait. Comme il paraissait avoir usé les raisons de mentir de toute une vie, je croyais savoir où elle conduisait.

D'un bout à l'autre.

De l'éclat d'Ambre et de la puissance brillante et propre de l'Ombre adjacente, à travers les tranches progressivement assombries d'images qui s'en vont dans n'importe quelle direction, et plus loin encore, à travers les paysages torturés, et encore plus loin par des endroits que l'on ne voit que sous l'empire de l'ivresse, du délire ou du rêve morbide, et encore plus loin, courant sous l'endroit où je m'arrête... Où *je* m'arrête...

Comment expliquer simplement ce qui n'est pas chose simple... ? J'imagine qu'il faut commencer par le solipsisme... l'idée que rien n'existe en dehors du moi, ou du moins, que nous ne pouvons réellement avoir conscience de rien hormis notre propre existence et notre expérience. Je suis capable de trouver

quelque part en Ombre n'importe quoi dont je me fasse une image. N'importe qui le peut. Ce qui en toute bonne foi ne transcende pas les limites du moi. Nous pouvons pour la plupart soutenir – cela s'est entendu – que nous créons les ombres que nous visitons à partir de l'étoffe de nos personnalités, que nous sommes seuls à exister véritablement, que les ombres que nous traversons ne sont que les projections de nos désirs.

... Quels que soient les mérites de l'argument – et il n'en manque pas –, il aide considérablement à expliquer une large part de l'attitude de la famille envers les gens, les lieux et les choses qui se trouvent à l'extérieur de Ambre. À savoir que nous sommes des fabricants de jouets, que nous créons nos propres jouets... parfois dangereusement animés, certes ; mais cet aspect fait également partie du jeu. Nous sommes par tempérament des imprésarios et nous traitons les autres en conséquence. Si le solipsisme entraîne une certaine difficulté quand on aborde l'étiologie, on peut aisément l'éluder en refusant d'admettre que les questions soient valables. Comme je l'ai souvent observé, nous sommes pour la plupart pragmatiques quand il s'agit de nos affaires. Presque...

Néanmoins... néanmoins il subsiste un élément gênant dans le tableau. Il existe un lieu où les ombres deviennent démentes. Quand on s'enfonce volontairement à travers les couches successives d'Ombre, en abandonnant – toujours volontairement – une part de sa compréhension à chaque pas, on parvient pour finir à un degré de démente que l'on ne peut dépasser. Alors pourquoi y aller ? Dans l'espoir d'acquérir des connaissances, dirais-je, ou de découvrir un nouveau jeu... Mais quand on arrive à ce point, comme nous l'avons tous fait, on se rend compte que l'on a atteint la limite d'Ombre ou la fin de soi-même... deux expressions synonymes, comme nous l'avions toujours pensé. Pourtant, à présent...

Maintenant, je sais qu'il n'en est pas ainsi, tandis que je reste debout, en attente, dans les Cours du Chaos, à vous raconter comment c'était, je sais bien qu'il n'en est pas ainsi. Mais j'en avais déjà bien assez la certitude avant cette nuit à Tir-na Nog'th, je l'avais eue antérieurement quand j'avais combattu l'homme-bouc dans le Cercle Noir de Lorraine, j'avais compris



aussi le jour du Phare de Cabra, après mon évation des oubliettes d'Ambre, quand j'avais vu les ruines de Garnath... Je sentais que les choses ne s'arrêtaient pas là. Parce que la route noire courait bien au-delà de ce point. Elle passait de la folie au chaos et continuait. Les choses qui l'utilisaient pour voyager venaient de quelque part, mais ce n'étaient pas mes choses. J'avais d'une certaine façon contribué à leur livrer passage, mais elles n'étaient pas issues de ma propre version de la réalité. Elles appartenaient à elles-mêmes, ou à quelqu'un d'autre – cela ne comptait plus guère – et elles perçaient leurs tunnels dans la petite métaphysique que nous nous étions tissée au cours des âges. Elles avaient pénétré sur notre territoire, elles n'en faisaient pas partie, elles le menaçaient, elles nous menaçaient. Fiona et Brand étaient allés au-delà de tout et avaient trouvé quelque chose, là où chacun de nous autres n'avait jamais cru qu'il existât quelque chose. À un certain degré, le danger ainsi libéré valait presque la peine pour ce qu'il nous apportait de connaissance : nous n'étions pas seuls, et les ombres n'étaient pas réellement nos jouets. Quel que soit notre rapport avec Ombre, je ne pourrais plus jamais la considérer dans le contexte des jours anciens...

Tout cela parce que la route noire court au sud et se poursuit au-delà du bout du monde, où je m'arrête.

Le silence argenté... M'écartant de la balustrade, m'aidant de ma canne, traversant le tissu de ma vision embrumée, teintée de lune, dans l'inquiétante ville... Fantômes... Ombres d'ombres... Images de probabilités... Pourrait-être et pourrait-avoir-été... Probabilité perdue... Probabilité retrouvée...

Je marche, sur la promenade à présent... Silhouettes et visages, certains bien connus... De quoi s'occupent-ils ? Difficile à dire... Des lèvres bougent, des visages s'animent. Il n'est pas de mots pour moi dans tout cela. Je passe parmi eux, sans qu'ils me remarquent.

Là... Une telle silhouette... Seule, mais qui attend... Des doigts qui égrènent les minutes, les jettent au vent... Visage détourné et que je souhaiterais voir... Un indice m'annonçant que cela va être, que cela devrait être... Elle s'assied sur un banc de pierre sous un arbre nouveaux... Elle a le regard fixé sur le

palais... Sa silhouette m'est parfaitement connue... En m'approchant, je vois que c'est Lorraine... Elle continue à contempler un point situé bien au-delà de moi, elle ne m'entend pas dire que j'ai vengé sa mort.

Mais en moi gît le pouvoir de me faire entendre ici... Il est suspendu dans le fourreau à mon côté.

Je tire Grayswandir et la brandis au-dessus de ma tête où le clair de lune s'anime de mouvements dessinés. Puis je la dépose sur le sol entre nous.

— Corwin !

Sa tête se retourne brusquement, ses cheveux bruissent sous la lune, ses yeux s'accommodent.

— D'où viens-tu ? Tu es en avance.

— Tu m'attendais ?

— Naturellement. Tu m'as dit...

— Comment es-tu venue en ce lieu ?

— Ce banc... ?

— Non. Cette cité.

— Ambre ? Je ne comprends pas. Tu m'y as amenée toi-même. Je...

— Es-tu heureuse ici ?

— Tu le sais, du moment que je suis avec toi.

Je n'avais pas oublié ses dents régulières, les taches de rousseur à peine visibles dans la clarté voilée...

— Que s'est-il passé ? C'est très important. Fais comme si je l'ignorais, pendant un instant. Raconte-moi tout ce qui nous est arrivé après la bataille du Cercle Noir en Lorraine.

Elle fronça les sourcils. Elle se leva. Elle se détourna.

— Nous nous sommes querellés, dit-elle. Tu m'as suivie et tu as chassé Melkin. Puis nous avons parlé. J'ai compris que j'étais dans l'erreur et je t'ai accompagné en Avalon. Là, ton frère Bénédict t'a persuadé de causer avec Éric. Vous ne vous êtes pas réconciliés mais vous êtes convenus d'une trêve en raison de quelque chose qu'il t'a révélée. Il a juré de ne pas te faire de mal et tu as juré de défendre Ambre, et Bénédict a été témoin de vos deux serments. Nous sommes restés en Avalon pendant que tu te procurais des produits chimiques, et ensuite nous nous sommes rendus dans un autre lieu, un endroit où tu as acheté

des armes étranges. Nous avons gagné la bataille, mais Éric est maintenant blessé. Elle se tut pour me faire face. Puis elle reprit : Est-ce que tu songerais à mettre fin à la trêve ? Est-ce ton intention, Corwin ?

Je secouai la tête, et malgré ce que je savais, je tendis les bras pour l'étreindre. Je voulais la tenir dans mes bras, bien que l'un de nous n'existât pas, ne puisse pas exister, une fois que ce faible espace vide entre nos peaux serait franchi, pour lui dire que malgré ce qui s'était passé ou se passerait...

Le choc ne fut pas violent, mais il me fit trébucher. Je tombai de tout mon long en travers de Grayswandir... Mon bâton était tombé dans l'herbe, à quelques pas. Je me mis à genoux et vis que toute couleur avait quitté son visage, ses yeux, ses cheveux. Sa bouche formulait des fantômes de mots tandis qu'elle tournait la tête, qu'elle cherchait. Je rengainai Grayswandir, repris ma canne, me relevai une fois de plus. Son regard, qui passait au travers de moi, se fixa. Les plis de son front s'effacèrent, elle sourit, s'avança. Je m'écartai en pivotant, je la vis courir vers l'homme qui arrivait, je la vis serrée dans ses bras, apercevant son visage quand il l'inclina vers celui de Lorraine, fantôme heureux, avec une rose d'argent pour fermer son col, l'embrassant, cet homme que je ne connaîtrais jamais, d'argent sur fond de silence, et d'argent...

M'éloignant... sans un regard en arrière... traversant la promenade...

La voix de Random :

- Corwin ? Tout va bien ?
- Oui.
- Quelque chose d'intéressant ?
- Plus tard, Random.
- Je regrette.

Et soudain, l'escalier luisant devant les terres du palais... Je monte, je tourne à droite... Doucement, sans bruit, maintenant, dans le jardin... Des fleurs fantômes qui tremblotent sur leurs tiges autour de moi, buissons fantômes qui secouent leurs pétales comme des feux d'artifice figés. Et tout dépourvu de couleurs... Seule l'esquisse essentielle, les degrés de luminosité argentée seuls à déterminer l'attraction plus ou moins forte de

l'œil. Ici, rien que l'essence des choses. Tir-na Nog'th serait-elle une sphère particulière d'Ombre dans le monde réel, provoquée par les impulsions du moi – une image à pleine grandeur projetée dans le ciel, peut-être même un moyen thérapeutique ? En dépit de tout cet argent, je dirais que si c'est un morceau d'âme, la nuit est très sombre... Et silencieuse...

Je marche... Devant les jets d'eau, les bancs, les bosquets, les niches adroitement ménagées dans les labyrinthes de haies... Au long des allées, sur une marche par-ci, par-là, par-dessus de petits ponts... Au bord des étangs, entre les arbres ; devant une étrange sculpture, un rocher, un cadran solaire (ou lunaire, ici ?), vers la droite, d'un pas régulier, pour contourner au bout d'un temps la partie nord du palais, puis à gauche, dans une cour surplombée de balcons, encore des fantômes ici et là sur les balcons, derrière, à l'intérieur...

Le tour par l'arrière, rien que pour voir de nouveau les jardins sous cet angle, car ils sont si beaux par clair de lune normal dans la véritable Ambre.

Des silhouettes encore, debout, qui parlent... Aucun autre mouvement apparent que le mien.

...et je me sens attiré vers la droite. Comme il ne faut jamais refuser un oracle qui s'exprime sans être sollicité, j'y vais.

... Vers la masse d'une haute haie, avec une petite niche dedans, si les herbes ne l'ont pas envahie... Elle existait, il y a longtemps...

À l'intérieur, deux silhouettes qui s'embrassent. Elles se séparent à l'instant où je commence à m'éloigner. Pas du tout mon affaire, mais... Deirdre... l'une d'entre elles est Deirdre. Je sais qui est l'homme avant qu'il tourne la tête. Plaisanterie cruelle de la part des pouvoirs inconnus qui règnent sur cet argent, sur ce silence... En arrière, en arrière, loin de cette haie... Je vire, je bute, je me redresse, je m'en vais, loin, sans retard, vite...

La voix de Random :

— Corwin ? Tout va bien ?

— Plus tard ! Bon Dieu ! Plus tard !

— Il ne reste pas longtemps avant le lever du soleil, Corwin. J'ai pensé qu'il valait mieux te rappeler...

— Considère donc que je me rappelle !

Loin, maintenant, vite... Le temps n'est, lui aussi, qu'un rêve à Tir-na Nog'th. Pas très réconfortant, mais mieux que rien. Vite, à présent, loin, pars, de nouveau...

... Vers le palais, une architecture brillante du cerveau ou de l'esprit, qui se dresse plus claire à présent que jamais dans la réalité... Juger de la perfection, c'est rendre un verdict sans valeur, mais il faut que je voie ce qui se trouve à l'intérieur... Ce doit être une fin à quelque chose, car je me sens poussé. Je ne m'étais pas arrêté pour ramasser mon bâton, tombé cette fois parmi les herbes étincelantes. Je sais où je dois me rendre, ce que je dois faire. Évident, maintenant, bien que la logique qui me mène ne soit plus celle de l'esprit à l'état de veille.

Je monte en hâte vers le portail de derrière... La douleur recommence à me mordre le flanc... Le seuil franchi, dedans...

Dans une absence de clarté d'étoiles et de lune. La lumière est sans direction, elle paraît presque dériver, puis se rassembler, sans but. Partout où elle fait défaut, les ténèbres sont absolues, occultant de vastes parties de la salle, le couloir, le cabinet, et l'escalier.

Parmi elles, à travers elles, presque courant maintenant... La monochromie de chez moi... L'appréhension s'empare de moi... Les taches de noir ressemblent à des trous percés dans ce morceau de réalité... Peur de passer trop près. De tomber et de me perdre...

Tourner... Traverser... Finalement... Entrer... La salle du trône... La noirceur entassée par boisseaux partout où mon regard aboutirait au trône même...

Et pourtant, là, un mouvement.

Un glissement, à ma droite, tandis que j'avance.

En même temps que le glissement, un soulèvement.

Les bottes aux pieds et les jambes apparaissent tandis que poussant de l'avant j'approche du piédestal.

Grayswandir me saute dans la main, trouvant son chemin jusque dans une tache de lumière, renouvelant ses trompe-l'œil, changeant de forme et de longueur, prenant un éclat particulier...

Je pose le pied gauche sur la marche, pose la main gauche sur mon genou. Pénible mais supportable, le battement sourd dans mes entrailles qui guérissent. J'attends les ténèbres, le vide, d'être attiré, rideau fort approprié aux actes théâtraux dont j'ai ce soir le fardeau.

Et il s'ouvre, révélant une main, un bras, une épaule, le bras étincelant, métallique, dont les plans sont comme les facettes d'un diamant, le poignet et le coude, un merveilleux entrelacs de fil d'argent, pointillé de feu, la main stylisée, squelettique, un jouet suisse, un insecte mécanique, fonctionnel, mortel, beau à sa manière...

Et le rideau s'ouvre davantage, découvrant le reste de l'homme...

Bénédict se tient près du trône, décontracté, sa main gauche, humaine, s'y appuie légèrement. Il s'incline vers le trône. Ses lèvres remuent.

Le rideau continue de s'ouvrir, me révèle l'occupante du trône...

— Dara !

Elle tourne la tête vers la droite, sourit à Bénédict en lui adressant un signe de tête, ses lèvres bougent. J'avance et tends Grayswandir jusqu'à ce que la pointe repose à peine dans le creux au bas du sternum de Dara...

Lentement, très lentement, elle déplace la tête et son regard croise le mien. Elle prend couleur et vie. Ses lèvres frémissent de nouveau, et cette fois, les paroles me parviennent.

— Qu'es-tu ?

— Non, c'est à moi de poser cette question. À toi d'y répondre et immédiatement.

— Je suis Dara. Dara d'Ambre, la reine Dara. Je tiens ce trône par les droits du sang et de la conquête. Qui es-tu ?

— Corwin, d'Ambre également. Ne bouge pas ! Je ne t'ai pas demandé *qui* tu es...

— Corwin est mort depuis bien des siècles. J'ai vu son tombeau.

— Vide.

— Non pas. Son corps gît dedans.

— Dis-moi ta lignée !

Ses yeux se portent à sa droite où l'ombre de Bénédict se tient toujours. Une épée est apparue dans sa nouvelle main, dont elle paraît être le prolongement, mais il la tient mollement, avec négligence. Il a maintenant posé sa main gauche sur le bras de la femme. Il me cherche des yeux derrière la garde de Grayswandir. N'ayant pas réussi à me distinguer, il reporte le regard sur ce qui est visible – Grayswandir – et en reconnaît la forme...

— Je suis arrière-petite-fille de Bénédict et de la Demoiselle d'Enfer Lintra, qu'il a aimée et tuée ensuite. Bénédict a un haut-le-corps à ces mots, mais elle poursuit : Je ne l'ai jamais connue. Ma mère et la mère de ma mère sont nées en un lieu où le temps ne s'écoule pas comme en Ambre. Je suis la première de la lignée de ma mère à avoir toutes les caractéristiques de l'humanité. Et toi, Seigneur Corwin, tu n'es qu'un fantôme d'un passé mort de longtemps, tout en restant une ombre dangereuse. Comment tu es arrivé ici, je l'ignore. Mais tu as eu tort. Retourne dans la tombe. Ne viens pas déranger les vivants.

Ma main hésite. Grayswandir ne dévie pas de plus d'un centimètre. Pourtant c'est suffisant.

Le coup de pointe de Bénédict est au-dessous de mon seuil de perception. Son nouveau bras pousse la nouvelle main qui tient la lame opposée à Grayswandir, tandis que son ancien bras actionne son ancienne main qui a maintenant saisi Dara, en arrière, par-dessus le bras du trône... Cette impression subliminale me parvient quelques instants après, tandis que je romps, cinglant l'air, que je me reprends et me mets en garde, par réflexe... C'est ridicule pour deux fantômes de se battre en duel. Ici la partie n'est d'ailleurs pas égale. Il ne peut même pas m'atteindre, alors que Grayswandir...

Mais non ! Son épée change de main quand il lâche Dara et pivote, ramenant ensemble son ancienne main et la nouvelle. Son poignet gauche exécute une torsion quand il le porte en avant et vers le bas, pour engager ce qui serait un corps à corps, si nous étions des corps de mortels face à face. Pendant un instant, les épées sont nouées. Un instant qui suffit...

Cette main étincelante, mécanique, se projette, objet de lune et de feu, de lisse noirceur, tout en angles, sans courbes, les

doigts légèrement fléchis, la paume marquée d'un dessin d'argent que je reconnais à demi, se porte en avant et me saisit à la gorge...

La prise est manquée, les doigts s'accrochent à mon épaule et le pouce cherche à crocheter...la clavicule ou le larynx, je ne sais pas. Je décoche un coup de poing du gauche vers l'estomac, et je ne rencontre rien...

La voix de Random : « Corwin ! Le soleil va se lever ! Il faut que tu redescendes maintenant ! »

Je suis même incapable de répondre. Une seconde ou deux et cette main va déchirer ce qu'elle aura pu saisir. Cette main... Grayswandir et cette main, qui lui ressemble d'une façon étrange, sont les deux seules choses qui paraissent coexister dans mon monde et dans la cité des fantômes...

« Je vois, Corwin ! Dégage-toi et tends-toi vers moi ! L'Atout... »

Je dénoue Grayswandir d'une flexion de poignet et la rabats en un long arc, en coup de taille...

Seul un fantôme aurait pu vaincre Bénédict – ou son fantôme – par cette manœuvre. Nous sommes trop près l'un de l'autre pour qu'il bloque ma lame, mais son contre, parfaitement appliqué m'aurait tranché le bras, s'il y avait eu un bras pour le recevoir...

Comme il n'y en a pas, je termine mon mouvement, portant le coup de toute la force de mon bras droit, en haut de cet engin mortel fait de lune et de feu, de lisse noirceur, tout près du point où il s'attache à Bénédict.

Alors que j'éprouve une douloureuse déchirure à l'épaule, le bras se détache de Bénédict et ne bouge plus... Nous tombons tous les deux.

« Relève-toi ! Par la Licorne, Corwin, relève-toi ! Le soleil se lève, lui ! La cité va s'anéantir autour de toi ! »

Sous moi le plancher tremblote entre l'opaque et une brumeuse transparence. J'aperçois une étendue d'eau marquée de lumière. D'un roulement de côté, je me remets debout, évitant de justesse le fantôme qui se précipite pour se cramponner au bras qu'il a perdu. Il colle comme un parasite mort et mon flanc me fait de nouveau souffrir...



Soudain, je deviens lourd, et la vision de l'océan ne s'efface pas. Je commence à couler par le plancher. Le monde reprend couleur, en bandes de rose ondulantes. Le plancher qui dédaigne Corwin se fend et le golfe qui va tuer Corwin est à découvert...

Je tombe...

« Par ici, Corwin ! Tout de suite ! »

Random se tient au sommet d'une montagne et tend le bras vers moi. Ma main va vers lui...

## 11.

*... Et les poêles à frir sans feux dessous sont souvent fort loin les unes des autres...*

On se dégagea et on se releva. Je me rassis aussitôt sur la marche la plus basse. Je détachai la main de métal de mon épaule. Pas de sang, mais la promesse de contusions à venir. Puis je la jetai au sol avec son bras. La clarté de l'aube ne lui ôtait rien de son apparence délicate et menaçante.

Ganelon et Random se tenaient près de moi.

— Tout va bien, Corwin ?

— Oui. Attendez que je reprenne mon souffle.

— J'ai apporté à manger, fit Random. On pourrait déjeuner ici même.

— Bonne idée.

Pendant que Random entreprenait de déballer les vivres, Ganelon poussa le bras, du bout de sa botte.

— Que diable est-ce là ? demanda-t-il.

Je secouai négativement la tête.

— J'ai tranché cela sur le fantôme de Bénédict, lui dis-je. Pour des raisons que je ne comprends pas, cela a réussi à m'atteindre.

Il se baissa pour le ramasser et l'examiner.

— Beaucoup plus léger que je n'aurais cru, déclara-t-il. Il en griffa l'air. On pourrait causer des dégâts terribles avec une main pareille.

— Je sais.

Il manipula les doigts.

— Peut-être le vrai Bénédict pourrait-il s'en servir ?

— Peut-être, opinai-je. Toutefois j'éprouve des sentiments partagés et embrouillés à l'idée de le lui offrir, mais il se pourrait que tu aies raison...

— Comment va la blessure ?

Je la tâtai avec précaution.

— Pas tellement mal, tout compte fait. Je serai capable de monter à cheval après le petit déjeuner, à la condition d'aller doucement.

— Bien. Dis-moi, Corwin, pendant que Random prépare à manger, j'ai à te poser une question peut-être déplacée, mais qui me tourmente depuis un bon bout de temps.

— Pose-la.

— Eh bien...formulons ainsi les choses : je suis entièrement à toi, autrement je ne serais pas ici. Je combattrai pour que tu obtiennes ton trône, quoi qu'il advienne. Mais chaque fois que la succession revient sur le tapis, il y a quelqu'un pour se mettre en colère et interrompre la conversation ou changer de sujet. Comme Random, pendant que tu étais là-haut. J'imagine qu'il n'est pas indispensable que je sois informé du fondement de ta prétention au trône, ni de celle des autres, mais je ne peux me retenir d'une certaine curiosité quant aux raisons de toutes ces querelles.

Je poussai un soupir et restai un moment silencieux.

— Très bien, finis-je par dire. Je laissai fuser un rire. Très bien. Si nous n'arrivons pas nous-mêmes à nous mettre d'accord là-dessus, je crois aisément que l'histoire paraisse peu claire à des gens qui n'y sont pas mêlés. Bénédict est l'aîné. Il avait pour mère Cymnea. Elle lui a donné deux frères : Osric et Finndo. Et puis – comment dit-on ? – Faiella a donné le jour à Éric. Après quoi, Père a trouvé un vice quelconque à son union avec Cymnea et l'a fait dissoudre – *ab initio*, comme on dirait dans mon ancienne ombre – à partir de son début. Un vilain tour, cela. Mais il était le roi.

— Est-ce que cela ne faisait pas d'eux tous des enfants illégitimes ?

— En tout cas, leur position était moins assurée. Osric et Finndo étaient en colère, et plus qu'un peu, si je comprends bien, mais ils sont morts peu après. Bénédict était moins en

colère ou s'est montré plus diplomate dans toute l'affaire. Il n'a jamais protesté. Père a alors épousé Faiella.

— Ce qui a légitimé Éric ?

— Il en aurait été ainsi s'il avait reconnu Éric comme son fils. Il le traitait comme son enfant, mais il n'a jamais procédé à une reconnaissance officielle. Cela visait à l'apaisement des relations avec la famille de Cymnea, devenue un peu plus puissante à l'époque.

— Pourtant, s'il le traitait comme son propre...

— Ah oui ! Mais, plus tard, il a pourtant reconnu officiellement Llewella. Elle était née hors des liens du mariage, mais il a décidé de la reconnaître, la pauvre ! Tous les partisans d'Éric l'ont détestée, en raison des effets néfastes que cela avait sur la position d'Éric. Bref, Faiella me mit au monde dans la suite. Né d'un mariage légal, cela faisait de moi le premier à avoir des droits certains sur le trône. Adresse-toi à un des autres et il t'avancera sans doute des arguments différents, mais tels sont bien les faits sur lesquels son raisonnement devra reposer. Cependant, cela ne semble plus avoir tout à fait autant d'importance qu'en un temps, maintenant qu'Éric est mort et que la succession n'intéresse pas vraiment Bénédict... Voilà donc ma situation.

— Je vois...plus ou moins, fit-il. Alors, plus qu'une question de détail...

— Quoi donc ?

— Qui est le suivant ? Je veux dire... s'il t'arrivait quelque chose... ?

Je secouai la tête.

— Maintenant, cela devient encore plus compliqué. Caine aurait été mon successeur. Comme il est mort, à mes yeux, cela tourne en faveur de la race de Clarissa... les rouquins. Ça aurait d'abord été Bleys, puis Brand.

— Clarissa ? Qu'est devenue ta mère ?

— Elle est morte en donnant le jour à Deirdre. Père a attendu de nombreuses années pour se remarier après la mort de ma mère. Quand il s'y est décidé, il a choisi une fille rousse originaire d'une ombre située loin au sud. Je ne l'ai jamais aimée. Et il s'en est lui-même lassé au bout d'un temps et s'est

remis à s'amuser avec les unes et les autres. Après la naissance de Llewella à Rebma, ils se sont réconciliés et Brand en a été le résultat. Quand ils ont finalement divorcé, il a reconnu Llewella pour contrarier Clarissa. Du moins, c'est ainsi que je vois les choses.

— Donc les femmes ne comptent pas dans la succession, pour toi ?

— Non. Ou cela ne les intéresse pas, ou elles n'y sont pas propres. Mais si je devais en tenir compte, Fiona précéderait Bleys et Llewella le suivrait. Après les enfants de Clarissa, cela passerait à Julian, Gérard, et Random, dans cet ordre. Je te demande pardon... Flora viendrait avant Julian. Les histoires de mariage deviennent ensuite plus compliquées, mais personne ne discutera l'ordre définitivement adopté. Laissons tomber, si tu veux bien.

— Volontiers, dit-il. Donc, c'est Brand qui hérite le trône si tu meurs, exact ?

— Eh bien... il est un traître de son propre aveu et il a dressé tout le monde contre lui. Je ne crois pas que les autres voudraient de lui, tels qu'ils le voient à présent. Toutefois, je ne crois pas non plus qu'il ait en rien abandonné.

— Alors la solution serait Julian ?

Je haussai les épaules.

— Le fait que je n'aime pas Julian ne fait pas de lui un incapable. En réalité, il serait peut-être un monarque très acceptable.

— Et alors il t'a poignardé pour le démontrer, lança Random. Allons, venez manger !

— Je ne le crois toujours pas, dis-je en me mettant debout pour aller déjeuner. Tout d'abord, je ne vois pas comment il aurait pu m'atteindre. Ensuite, ç'aurait été bien trop évident. Troisième point, si je meurs dans un proche avenir, c'est en réalité Bénédict qui décidera de la succession. Tout le monde le sait. Il a l'ancienneté, il a l'intelligence et il a la puissance. Il pourrait tout simplement déclarer : « Au diable toutes vos querelles, je soutiens Gérard », et il en serait ainsi.

— Et s'il choisissait de réviser sa propre position et de prendre le trône lui-même ? demanda Ganelon.

On s'assit par terre et on prit les assiettes de métal préparées par Random.

— Il y a déjà bien longtemps qu'il aurait pu s'en emparer s'il l'avait désiré, dis-je. Il y a plusieurs façons de considérer les enfants d'un mariage annulé, et dans ce cas, la plus favorable serait le plus vraisemblablement adoptée. Osric et Finndo ont jugé trop vite et adopté le point de vue le plus mauvais. Bénédicte était mieux avisé. Il a simplement attendu. Il est donc possible... mais peu probable, à mon sens.

— Ainsi – dans le cours normal des choses – s'il t'arrivait quoi que ce soit, la question resterait posée ?

— Parfaitement.

— Mais pourquoi tuer Caine ? demanda Random. Puis, entre deux bouchées, il répondit à sa propre question. Afin qu'après t'avoir supprimé, la succession passe aussitôt aux enfants de Clarissa. Il m'est venu en tête que Bleys est sans doute toujours en vie, et le suivant sur la liste. On n'a jamais retrouvé son corps. J'imagine ceci : il est parti rejoindre Fiona au moyen de l'Atout pendant ton assaut et est retourné en Ombre pour reconstituer ses forces, te laissant mourir, espérait-il, de la main d'Éric. Il est enfin prêt à reprendre l'action. Alors ils ont tué Caine et ont tenté de t'éliminer aussi. S'ils se sont vraiment alliés à la horde de la route noire, ils auraient pu concevoir une nouvelle attaque de ce côté. Alors ils auraient pu adopter la même tactique que toi... arriver au dernier moment, renvoyer les envahisseurs et occuper la place. Et ils seraient là, premiers pour la succession et premiers par la force. C'est simple. Sauf que tu n'es pas mort et que Brand a été ramené. Si nous devons donner créance à l'accusation portée par Brand contre Fiona – et je ne vois pas de raison de ne pas y croire – alors c'est la suite de leur programme initial.

J'approuvai de la tête.

— Possible, fis-je. J'ai précisément posé ces questions à Brand. Il en a reconnu la possibilité, mais il a nié savoir si Bleys est encore en vie ou non. À mon avis, il mentait.

— Pourquoi ?

— Il se peut qu'il souhaite combiner sa vengeance pour son emprisonnement et la tentative de meurtre commise contre lui

en supprimant le seul obstacle – à part moi – à sa propre accession au trône. J'ai l'intuition qu'il a l'espoir que je me fasse éliminer lors de l'exécution du plan qu'il élabore pour combattre la route noire. La destruction de sa propre cabale et l'anéantissement de la route noire pourraient lui conférer une certaine grandeur après toutes les souffrances qui lui ont été imposées. Peut-être alors aurait-il sa chance... ou du moins le pense-t-il.

— Corwin, tu crois toi aussi que Bleys est encore en vie ?

— Simple impression, mais oui, je le crois.

— De quelle puissance disposent-ils, en définitive ?

— Un tribut à l'instruction supérieure, observai-je. Fiona et Brand se sont intéressés à Dworkin pendant que nous autres allions tous satisfaire nos diverses passions en Ombre. En conséquence, il semblerait qu'ils aient une connaissance plus approfondie des principes que nous-mêmes. Ils en savent davantage sur Ombre et sur ce qui s'étend au-delà, sur la Marelle, et sur les Atouts, que n'importe lequel d'entre nous. Voilà pourquoi Brand a été en mesure de te faire parvenir son message.

— Une idée intéressante... musa Random. Penses-tu qu'ils aient pu se débarrasser de Dworkin quand ils ont estimé en avoir assez appris de lui ? Cela les aurait certainement aidés à maintenir le secret, s'il était arrivé quelque chose à Père.

— Cette idée ne m'était pas venue, dis-je.

Et je me demandais s'ils n'avaient pas trouvé le moyen de lui déranger l'esprit ? Pour le laisser dans l'état où je l'avais vu, la dernière fois ? Dans ce cas, savaient-ils qu'il vivait peut-être encore dans quelque coin ? Ou avaient-ils présumé qu'il avait été totalement anéanti ?

— Oui, c'est intéressant, et je suppose que c'est une possibilité, dis-je.

Le soleil qui montait lentement dans le ciel ainsi que la nourriture me redonnaient des forces. Dans la clarté du matin, rien ne subsistait de Tir-na Nog'th. Le souvenir que j'en gardais prenait déjà la qualité d'images vues dans un miroir trouble. Ganelon en ramassa le seul autre témoignage, le bras artificiel, que Random emballa en même temps que les assiettes. Au jour,

les trois premières marches ressemblaient moins à un escalier qu'à un amas de roches de hasard.

Random fit un signe de tête.

— On rentre par le même chemin ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je.

On se remit en selle. Nous étions venus par une piste qui serpentait autour du Kolvir en direction du sud. Elle était plus longue mais moins difficile que la route du sommet. J'avais envie de me dorloter tant que mon flanc émettrait des protestations.

On prit donc à droite, en file indienne, Random en tête, Ganelon à l'arrière. La pente montait légèrement avant de redescendre. L'air était frais et nous apportait les odeurs de la verdure et de la terre humide, ce qui était tout à fait inhabituel dans ce lieu dénudé et à cette altitude. Des courants d'air venant de la forêt d'en bas, me dis-je.

Nous laissions nos montures aller leur train pour la descente et la remontée. En approchant de la crête, le cheval de Random se mit à hennir et à se cabrer. Il le contint immédiatement, mais je jetai un coup d'œil circulaire, sans rien voir qui ait pu lui faire peur.

Une fois au sommet, Random ralentit et nous lança :  
« Regardez-moi ce lever de soleil ! »

Il aurait été difficile de ne pas le voir, mais je ne le fis pas remarquer. Il était rare que Random se laisse aller à la sentimentalité à propos de végétation, de géologie ou de luminosité.

Je faillis moi-même immobiliser ma monture au sommet, car le soleil était une fantastique boule jaune. Il paraissait mesurer une fois et demie ses dimensions ordinaires et avait une coloration particulière que je ne lui avais encore jamais connue. L'effet en était merveilleux sur la bande d'océan qui nous apparaissait au-dessus de la hauteur suivante, et les teintes des nuages et du ciel étaient également insolites. Toutefois, je ne fis pas halte, car l'éclat soudain était presque douloureux.

— Tu as raison, criai-je, en le suivant dans la nouvelle descente. Derrière moi, Ganelon poussa un juron admiratif.



Quand j'eus cligné les paupières à plusieurs reprises pour chasser les traces rémanentes d'éblouissement, je constatai que la végétation était plus épaisse dans ce petit creux du ciel que je ne me la rappelais. Je pensais qu'il n'y avait que quelques arbres rabougris et des plaques de lichen, mais, en fait, je voyais plusieurs douzaines d'arbres, plus grands que dans mon souvenir, et plus verts, avec des touffes d'herbe çà et là, et une ou deux lianes pour adoucir le contour des roches. Et maintenant que j'y repensais, c'était probablement de là que m'étaient parvenus tous ces arômes, un moment avant.

En le traversant, il me sembla que le petit creux était en outre plus large que je ne me le rappelais. Quand nous l'eûmes franchi pour grimper de nouveau, j'en fus certain.

— Random ! criai-je. Est-ce que cet endroit a changé récemment ?

— Difficile à dire, répondit-il. Éric ne me laissait guère sortir. Peut-être quand même un peu.

— Il me semble plus grand... plus large.

— C'est vrai. J'avais cru à un tour de mon imagination.

En abordant la crête suivante, je ne fus pas ébloui, car le soleil nous était caché par le feuillage. La zone qui s'étendait devant nous comptait beaucoup plus d'arbres que celle que nous venions de quitter... ils étaient plus grands et plus serrés. On fit halte.

— Je ne me souviens pas de ceci, dit-il. Même en passant de nuit, je m'en serais aperçu. Nous avons dû bifurquer.

— Je ne vois pas comment. Cependant, nous savons à peu près où nous sommes. Je préférerais continuer que de revenir sur nos pas pour recommencer. De toute façon, il nous faut rester informés de la situation à Ambre.

— Exact.

Il se dirigea vers le bois. Nous le suivîmes.

— C'est assez inhabituel à pareille altitude, une végétation pareille, lança-t-il par-dessus son épaule.

— Il semble en outre y avoir beaucoup plus d'humus que je ne me le rappelle.

— Je crois que tu ne te trompes pas.

La piste s'incurvait à gauche au moment où nous pénétrions entre les arbres. Je ne voyais aucune raison à cette déviation par rapport à la route directe. Néanmoins, on poursuivit la progression, ce qui ajouta encore à l'illusion de distance. Au bout de quelques pas, la piste repartit abruptement vers la droite. Le paysage devint étrange. Les arbres paraissaient encore plus grands et serrés au point que l'œil s'y perdait. Au tournant suivant, la piste s'élargit et resta droite sur une grande distance devant nous. Une distance trop grande, en fait. Notre petite clairière n'était tout simplement pas si vaste.

Random s'arrêta de nouveau.

— Bon Dieu ! Corwin ! Cela devient ridicule ! s'écria-t-il. Tu ne nous joues pas de tours, hein ?

— Je ne pourrais pas même si je le voulais, dis-je. Je n'ai jamais été capable de manipuler les ombres où que ce soit sur le Kolvir. En principe, il n'y en a même pas pour jouer avec en ce lieu.

— C'est ce que j'avais toujours cru, moi aussi. Ambre projette Ombre mais n'en fait pas partie. Cela ne me plaît pas du tout. Si on faisait demi-tour ?

— J'ai l'impression que nous ne retrouverions pas notre chemin, dis-je. Il y a certainement une raison à cela et je suis décidé à la connaître.

— Il me vient à l'idée que ce pourrait être une sorte de piège.

— Tant pis, déclarai-je.

Il acquiesça de la tête et on repartit par cette voie ombreuse, sous les arbres devenus encore plus majestueux. La forêt autour de nous était silencieuse. Le sol restait plat, la piste droite. Sans trop nous en rendre compte, nous avions pressé l'allure.

Cinq minutes s'écoulèrent encore dans le silence. Puis Random dit :

— Corwin, ceci ne peut pas être Ombre.

— Pourquoi pas ?

— Je me suis efforcé de l'influencer et il ne se passe rien. As-tu essayé ?

— Non.

— Alors, pourquoi pas ?

— Bon.

Une roche *pourrait* saillir derrière le prochain arbre, une tige de volubilis avec sa clochette dans ce groupe de buissons... Un pan de ciel se découper, avec une écharpe de nuage... Une mare couverte d'écume... Une grenouille... Une feuille qui tombe, du pollen qui dérive... Une branche qui se penche ainsi... Une autre piste sur notre chemin, fraîchement tracée, profondément marquée, un peu plus loin que le point de chute de la feuille...

— Rien à faire, constatai-je.

— Si ce n'est Ombre, qu'est-ce que c'est ?

— Autre chose naturellement.

Il secoua la tête et s'assura de nouveau que son épée glissait sans effort dans le fourreau. Je fis de même, automatiquement. Un instant après j'entendis Ganelon émettre un petit claquement de langue derrière moi.

Devant nous, la piste commençait à se rétrécir, et peu après, elle se remettait à serpenter. Nous dûmes de nouveau ralentir le train et les arbres se rapprochèrent de nous, leurs branches plus basses qu'à aucun moment auparavant.

La piste devint sentier. Elle était cahoteuse, sinueuse. Un dernier tournant et elle cessa.

Random évita une branche, leva la main et fit halte. Nous vînmes à sa hauteur. Aussi loin que nous pouvions voir devant nous, pas d'amorce de sentier. D'un regard en arrière, je vis qu'il n'y en avait plus de ce côté, non plus.

— L'ordre du jour est aux suggestions, à présent, annonça-t-il. Nous ignorons où nous étions, où nous allons, et à plus forte raison où nous sommes. Je propose de nous dépouiller de toute curiosité. Fichons le camp d'ici le plus vite possible.

— Les Atouts ? demanda Ganelon.

— Oui. Qu'en dis-tu, Corwin ?

— D'accord. Cela ne me plaît pas non plus, mais je ne vois rien de mieux à tenter. Vas-y.

— Qui devrais-je essayer de joindre ? me demanda-t-il en prenant son jeu qu'il tira de l'étui. Gérard ?

— Oui.

Il étala les cartes, trouva l'Atout de Gérard et le regarda fixement. Nous ne le quittions pas lui-même des yeux. Le temps passait.

— Je n'arrive pas à le contacter, finit-il par déclarer.

— Essaie Bénédicte.

— Bien.

Il renouvela l'opération. Sans résultat.

— Passe à Deirdre, dis-je, en prenant mon propre jeu pour chercher son Atout. Je vais me joindre à toi. Nous verrons bien si cela change quelque chose en unissant nos efforts.

Et encore. Et encore.

— Rien, conclus-je après ces longs essais.

Random secoua la tête.

— As-tu remarqué quoi que ce soit d'inaccoutumé dans tes Atouts ? s'enquit-il.

— Oui, mais je ne saurais dire quoi. Ils me paraissent différents.

— Les miens ont apparemment perdu la qualité de froideur que je leur connaissais.

Je battis lentement les miens. Je promenai le bout des doigts dessus.

— Oui, tu as raison. C'est cela. Mais essayons encore une fois. Avec Flora, par exemple.

— D'accord.

Résultats identiques. Comme avec Llewella et Brand.

— As-tu idée de ce qui ne va pas ? demanda Random.

— Pas la moindre. Ils ne pourraient pas tous nous bloquer. Ils ne pourraient pas être tous morts... Oh ! c'est une possibilité, sans doute. Mais c'est très improbable. On dirait plutôt que ce sont les Atouts eux-mêmes qui sont modifiés. Et je n'ai jamais entendu parler d'une influence qui puisse avoir des effets semblables.

— En tout cas, selon leur fabricant, ils ne sont pas garantis à cent pour cent, observa-t-il.

— Que sais-tu que je ne sache pas ?

Il gloussa.

— On n'oublie jamais le jour de la majorité où il a fallu franchir la Marelle, dit-il. Je m'en souviens comme si c'était l'an

dernier. Quand j'ai réussi l'épreuve – encore empourpré de joie, de fierté – Dworkin m'a offert mon premier paquet d'Atouts et m'a enseigné la manière de les utiliser. Je me rappelle clairement lui avoir demandé s'ils fonctionnaient partout. Et je me rappelle sa réponse : « Non. Mais ils devraient marcher dans tout endroit où tu seras jamais. » Il ne m'aimait pas beaucoup, tu sais.

— Mais lui as-tu demandé ce qu'il entendait par là ?

— Oui, et il m'a dit : « Je doute que tu atteignes jamais une situation où ils ne te serviraient pas. Allons, tu ferais mieux de t'en aller, maintenant. » Ce que j'ai fait. J'étais très impatient de jouer tout seul avec mes Atouts.

— Atteindre une situation ? Il n'a pas plutôt dit : « parvenir à un endroit » ?

— Non. Ma mémoire est bonne pour certaines choses.

— Bizarre... bien que je ne voie pas en quoi cela nous avance. Cela sent sa métaphysique.

— Je parie que Brand saurait.

— Et j'ai l'impression que là encore, tu as raison, pour ce que cela nous apporte.

— Nous devrions faire autre chose que discuter métaphysique, intervint Ganelon. Si vous ne pouvez manipuler ni Ombre ni les Atouts, il semblerait que la meilleure solution soit de tâcher de découvrir où nous sommes. Et ensuite d'aller chercher de l'aide.

Je fis un signe d'approbation.

— Puisque nous ne sommes pas en Ambre, je crois que nous pouvons sans crainte présumer que nous sommes en Ombre... un lieu très particulier, tout proche d'Ambre, puisque le changement n'a pas été brusque. Du fait que nous y avons été amenés sans coopération active de notre part, il faut bien qu'il y ait un agent et sans doute un but à la manœuvre. Si Ombre doit nous attaquer, le moment présent en vaut un autre. Si c'est autre chose que l'on nous veut, alors il va falloir que cela se démasque, parce que nous ne sommes même pas capables d'émettre une hypothèse valable.

— Alors tu proposes que nous ne fassions rien ?

— Je propose d'attendre. Je ne vois pas l'utilité de nous en aller au hasard, au risque de nous égarer encore plus.

— Je crois me rappeler que tu m'as dit que les ombres adjacentes avaient tendance à se conformer, observa Ganelon.

— Oui, sans doute. Et alors ?

— Alors, si nous nous trouvons aussi près d'Ambre que tu le supposes, nous n'avons qu'à nous diriger vers le soleil levant pour aboutir à un point en parallèle avec la ville elle-même.

— Ce n'est pas tout à fait aussi simple. Mais en admettant que cela le soit, quel avantage pour nous ?

— Peut-être que les Atouts fonctionneraient de nouveau au point de conformité maximale.

Random regarda Ganelon, puis reporta les yeux sur moi.

— Cela vaut peut-être la peine d'essayer, dit-il. Qu'avons-nous à y perdre ?

— Le peu de sens de l'orientation qui nous reste, affirmai-je. Écoutez, ce n'est pas une mauvaise idée : s'il ne se passe plus rien ici, on fera la tentative. Toutefois, en y réfléchissant, il semble que la route derrière nous se referme en proportion directe de la distance que nous parcourons. Nous ne nous déplaçons tout simplement pas dans l'espace. Dans ces circonstances, je répugne à errer en attendant que nous n'ayons plus d'autre ressource. Si quelqu'un désire notre présence en un lieu donné, c'est à lui de formuler son invitation de façon un peu plus claire. Nous attendons !

Ils acquiescèrent tous les deux. Random allait mettre pied à terre quand il se figea, un pied encore à l'étrier, l'autre au sol.

— Après tant d'années, dit-il, puis il ajouta : Je n'y ai jamais vraiment cru...

— Qu'y a-t-il ? murmurai-je.

— Le choix, dit-il en se remettant en selle.

Il fit avancer son cheval très lentement. Je le suivis, et l'instant d'après, je l'aperçus, blanche comme je l'avais vue dans le bosquet, dressée, à demi cachée dans une masse de fougères : la licorne.

Elle pivota alors que nous approchions et quelques secondes après, elle s'immobilisa de nouveau, en partie dissimulée par quelques troncs d'arbres.

— Je la vois ! souffla Ganelon. Dire que cet animal existe vraiment... C'est l'emblème de ta famille, hein ?

— Oui.

— Bon signe, à mon avis.

Je ne répondis pas, continuant d'avancer sans perdre la licorne de vue. Qu'elle eût l'intention que nous la suivions, je n'en doutais pas.

Elle avait une telle façon de rester tout le temps en partie cachée... nous observant de quelque abri, passant de couvert en couvert, se déplaçant à une vitesse incroyable quand elle courait, évitant les espaces à découvert, choisissant les clairières et l'ombre. Nous la suivions, nous enfonçant de plus en plus dans la forêt qui avait carrément cessé de ressembler à quelque chose qui pût se situer sur les pentes du Kolvir. Cela s'apparentait maintenant à Arden plus qu'à tout autre voisinage d'Ambre, car le sol était relativement uni et les arbres de plus en plus grandioses.

Une heure avait passé, calculais-je, puis une autre, quand on arriva au bord d'un petit cours d'eau limpide, dont la licorne, après avoir viré, se mit à remonter le cours. En longeant la rive, Random observa :

— Cela commence à prendre un air de connaissance.

— Oui, mais en partie seulement. Je ne saurais saisir pourquoi, répondis-je.

— Ni moi.

Peu après, on aborda une pente qui devint rapidement abrupte. Les chevaux peinaient davantage, mais la licorne modérait sa vélocité pour leur permettre de la suivre. Le sol devint plus rocailleux, les arbres plus petits. Le cours d'eau s'infléchit dans sa course d'éclaboussures. Je perdis de vue ses méandres, mais on se trouva finalement au sommet de la petite hauteur que l'on avait escaladée.

On atteignit un plateau que l'on suivit vers le bois d'où sortait le ruisseau. De ce point, je découvris en oblique – devant et à droite, dans une échancrure du paysage – une mer d'un bleu glacé, très loin au-dessous de nous.

— Nous sommes à une bonne hauteur, remarqua Ganelon. On aurait dit une plaine, mais...

— Le Bosquet de la Licorne ! coupa Random. Voilà à quoi cela ressemble ! Regardez !

Et il ne se trompait pas. Devant nous, une étendue semée de roches rondes. Entre elles, la source du ruisseau que nous avions suivi. L'endroit était plus vaste et plus luxuriant, et sa situation inexacte, par rapport à ma boussole intérieure. Pourtant cette ressemblance était fatalement plus qu'une coïncidence. La licorne se percha sur la roche la plus voisine de la source, nous regarda, puis se détourna. Elle contemplait peut-être l'océan.

Puis, tandis que nous avançons, le bosquet, la licorne, les arbres autour de nous, le ruisseau, tout acquit une clarté surnaturelle, comme si chaque chose irradiait une luminosité particulière, dont la couleur, bien qu'incertaine, tremblait d'intensité, juste aux confins de la perception. Il en naquit en moi l'amorce d'un sentiment ressemblant à la première apparition d'émotion dans une chevauchée infernale.

Et puis, et puis, et puis, à chaque pas de ma monture, quelque chose quitta le monde qui nous entourait. Il intervint un ajustement des rapports entre les objets, d'un seul coup, érodant mon sens de la profondeur, détruisant la perspective, redisant tout ce qui entraînait dans mon champ de vision, si bien que tout me présentait d'un coup la totalité de sa surface extérieure sans paraître occuper en même temps une surface accrue : les angles dominaient et les dimensions relatives semblaient brusquement ridicules.

Le cheval de Random se cabra en hennissant, massif, apocalyptique, me rappelant instantanément *Guernica*. Et à ma grande détresse, je constatai que nous-mêmes n'étions pas indemnes du phénomène... mais que Random, luttant avec sa monture, et Ganelon qui maîtrisait toujours Firedrake, avaient, eux aussi, comme tout le reste été transfigurés par ce rêve d'espace cubiste.

Mais Star était un vétérinaire en matière de chevauchées d'enfer, et Firedrake aussi avait connu bien des épreuves. Nous nous cramponnions à nos chevaux et sentions des mouvements que nous étions incapables de juger avec précision. Et Random parvint enfin à imposer sa volonté à sa monture, bien que le



paysage continuât à se modifier au fur et à mesure que nous allions.

Ce fut le tour des valeurs lumineuses. Le ciel se fit noir, non pas comme la nuit, mais comme une surface plate et mate. De même que certaines zones entre les objets. La seule clarté qui subsistait au monde paraissait émaner des choses mêmes, et tout pâlisait progressivement. Des blancs d'intensité variable émergeaient des plans de l'existence, et, la plus brillante dans tout cela, immense, écrasante, la licorne se cabra soudain, battant l'air des pieds, emplissant peut-être les neuf dixièmes de la création de ce qui devint un mouvement au ralenti, impressionnant au point que je craignis qu'elle nous anéantisse au prochain pas.

Puis il n'y eut plus que la lumière.

Ensuite le silence absolu.

Et puis la lumière ne fut plus et il n'y eut plus rien. Pas même les ténèbres. Un trou dans l'existence, qui dura peut-être un instant ou une éternité...

Alors la noirceur revint, et la lumière. Seulement elles étaient inversées. La lumière remplissait les interstices, soulignant des vides qui devaient être les objets. Le premier son que je perçus fut un bruit d'eau qui se précipitait et je devinai que nous étions arrêtés auprès de la source. La première chose que je sentis, ce fut le tremblement de Star. Puis je perçus l'odeur de la mer.

Alors la Marelle apparut, ou ce qui en était le négatif déformé...

Je me penchai en avant et davantage de lumière coula au bord des choses. Je me penchai en arrière ; elle disparut. En avant de nouveau, et beaucoup plus, cette fois...

La lumière s'étala, introduisant des nuances de gris dans l'arrangement des objets. Alors, du genou, avec douceur, j'incitai Star à avancer.

À chaque pas, quelque chose revenait au monde. Surfaces, textures, couleurs...

Derrière moi, j'entendais les autres me suivre. Au-dessous, la Marelle n'abandonnait rien de son mystère, mais elle prenait un

contexte qui par degrés trouvait sa place au sein du monde plus vaste qui se reformait autour de nous.

En descendant la pente, le sens de la profondeur me revenait. La mer, bien visible maintenant sur la droite, subit de la part du ciel une opération purement optique, peut-être, car il parut pour un instant qu'elle avait constitué une sorte d'*Urmeer* entre les eaux du dessus et celles du dessous. Déconcertant à la réflexion, mais insensible lors de l'effet. Nous descendions une pente raide, rocailleuse, qui semblait partir de l'arrière du bosquet où la licorne nous avait menés. Peut-être à cent mètres plus bas, il y avait un espace parfaitement aplani qui semblait fait de roche lisse, sans une fissure... de forme vaguement ovale, deux cents mètres de long selon le grand axe. La pente que nous descendions tournait un peu à gauche et revenait en un arc très ample, une parenthèse, qui entourait à moitié l'entablement lisse. Au-delà de son promontoire vers la droite, il n'y avait rien... c'est-à-dire que la falaise descendait abruptement jusqu'à cette mer singulière.

Et, au fur et à mesure du chemin, les trois dimensions donnaient l'impression de se réaffirmer une fois de plus. Le soleil était toujours ce vaste disque d'or fondu que nous avions vu plus tôt. Le ciel était d'un bleu plus profond que celui d'Ambre et il n'était pas moucheté de nuages. La mer était du même bleu, sans une voile, sans une île. Je ne voyais pas d'oiseaux et n'entendais d'autre bruit que celui de nos chevaux. Un immense silence pesait sur les lieux, en ce jour. Dans l'arc soudain devenu clair de ma vision, la Marelle prit enfin sa place sur la surface submergée. Je crus d'abord qu'elle était inscrite sur la roche, mais en approchant, je m'aperçus qu'elle était contenue en elle – des volutes d'un rose doré comme les veines d'un marbre étranger, qui paraissaient naturelles malgré le sens évident du dessin.

Je tirai les rênes et les autres arrivèrent à ma hauteur, Random à droite, Ganelon à gauche.

On s'entre-regarda longtemps en silence. Une tache sombre, aux contours hachurés dissimulait une partie du terrain immédiatement au-dessous de nous, allant du bord extérieur vers le centre.

— Tu sais, dit finalement Random, on dirait que quelqu'un a tranché le sommet de Kolvir, en le coupant à peu près au niveau des prisons.

— Oui, reconnus-je.

— Alors – si nous recherchons la conformité – c'est à peu près là que se trouve notre Marelle.

— Oui, répétais-je.

— Et cette partie tachée se situe au sud, d'où vient la route noire.

Je hochai lentement la tête tandis que la compréhension me venait et se changeait peu à peu en certitude.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il. Cela paraît correspondre à la situation réelle, mais au-delà, je n'en perçois pas le sens. Pourquoi nous a-t-on conduits ici et nous montre-t-on cela ?

— Cela ne correspond pas à la situation réelle, dis-je. *C'est la situation réelle.*

Ganelon se tourna vers nous.

— Sur cette ombre Terre que nous avons visitée – où tu as passé tant d'années – j'ai entendu un poème sur deux routes qui bifurquent dans un bois, dit-il. Cela finit par : « J'ai pris le moins usité, ce qui a tout changé. » Quand je l'ai entendu, j'ai songé à une chose que tu avais dite une fois – « Tous les chemins mènent à Ambre » – et je me suis alors demandé, comme en ce moment, quelle différence impliquait le choix, en dépit de l'inévitable apparent de la fin pour ceux de ton sang.

— Tu sais ? Tu comprends ? fis-je.

— Je le crois.

Il hocha la tête et pointa l'index.

— C'est la vraie Ambre, là en bas, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je, oui, c'est elle.

FIN TOME III